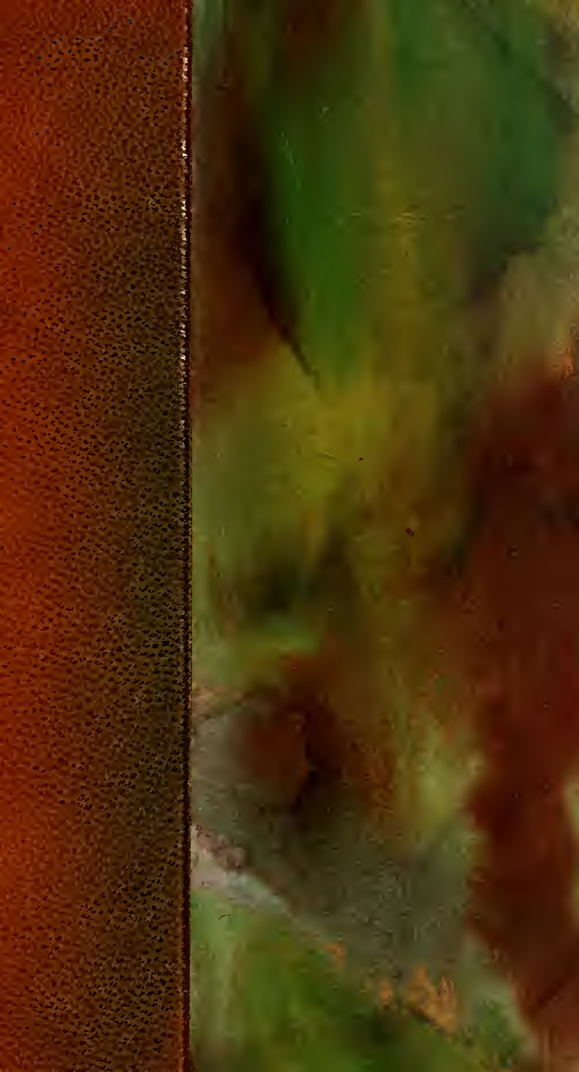
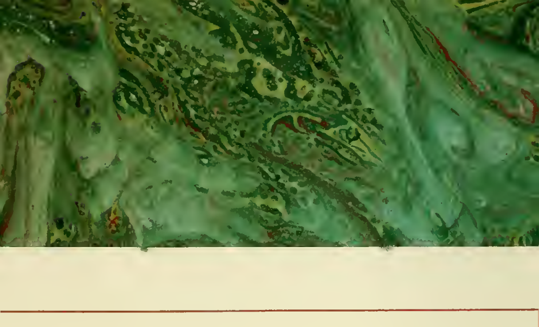
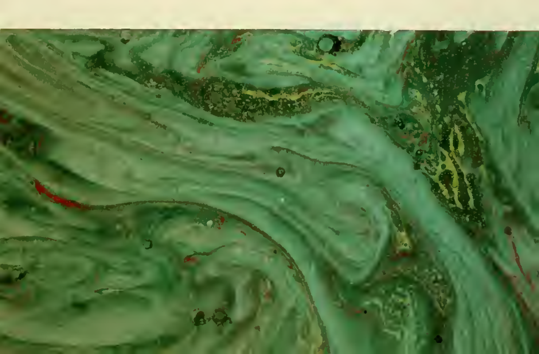
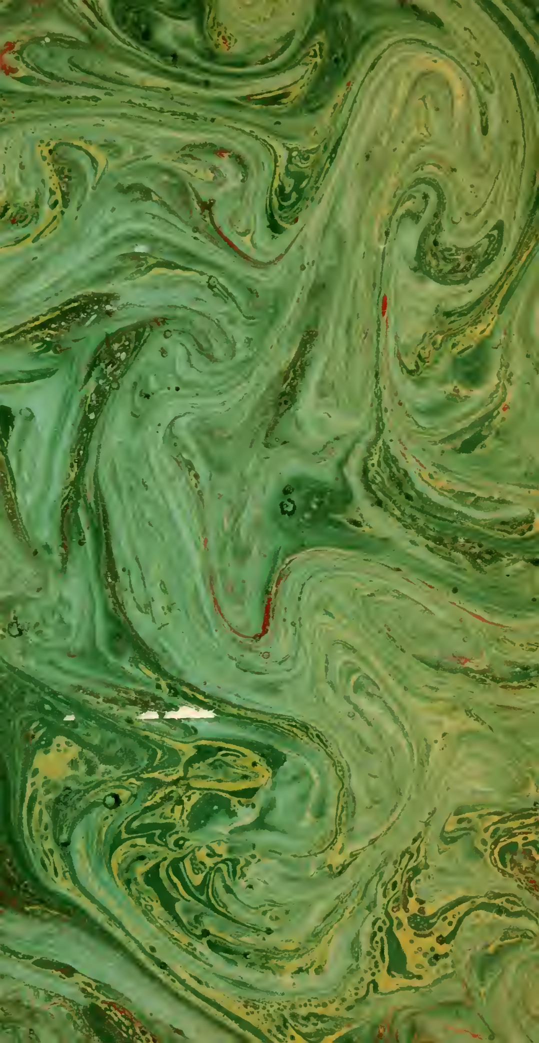










ŒUVRES
DE
LE SAGE

Avec Notice et Notes

PAR

FRÉDÉRIC DILLAYE

THÉATRE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXIX

ŒUVRES

DE

LE SAGE

Il a été tiré de ce livre :

70 — sur papier Whatman.
60 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

ŒUVRES

DE

LE SAGE

Avec Notice et Notes

PAR

FRÉDÉRIC DILLAYE

THÉATRE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

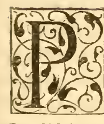
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXIX



LE SAGE

AUTEUR COMIQUE.

ARMI nos écrivains de premier ordre, Lefage fut le premier, peut-être le feul, qui ne reçut pas de penfion & gagna tout fon pain à la pointe de fa plume. Dur labeur ! On lifait peu dans le fiècle de Louis XIV fi fécond en littérateurs. Les documents hiftoriques nous apprennent que le nombre des éditions des œuvres de nos grands poètes de l'époque était très-reftreint. Les libraires payaient mal. La veuve de Molière, une fine mouche en matière d'intérêts, ne put vendre que 1,500 livres les fept pièces qui compofaient les œuvres pofthu-

mes de ſon mari [1]. Dans la première partie du ſiècle on liſait les romans à grands ſentiments, dans la ſeconde les contes de fées. Les libraires, pour compenſer le peu de débit des livres, avaient inventé le cabinet de lecture en louant les ouvrages à ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient les acheter. Seul le théâtre, comme aujourd'hui encore, amenait une prompte renommée & un certain bénéfice.

Leſage, après avoir eſſayé du roman, tenta du théâtre. Il procéda dans ce genre comme il avait procédé dans le premier : par la traduction & l'imitation. Bientôt il laiſſa de côté les auteurs eſpagnols pour ne lire que dans le cœur humain.

Leſage était un petit bourgeois, & de plus un Breton. Il tenait de l'un & de l'autre cette fierté de roturier, ce dédain de la nobleſſe, ce caractère eſſentiellement indépendant qui le portaient à prendre ſes principaux perſonnages dans les claſſes inférieures. Il préférait le café au ſalon. Auſſi les trois types immortels qu'il a créés, Criſpin, Turcaret & Gil Blas, ſont-ils des hommes du peuple.

1. Ces pièces ſont : *Don Garcie de Navarre, l'Impromptu de Verſailles, le Feſtin de Pierre, Mélicerte, les Amants magnifiques, la comteſſe d'Eſcarbagnas & le Malade imaginaire.* Elles furent vendues à Thierry, libraire de la rue Saint-Jacques, à l'enſeigne de la Ville de Paris.

Il avait un profond mépris pour la richeſſe promptement acquiſe, & par conſéquent pour les financiers. Le traitant eſt ſa bête noire. Il le connaît ſi bien ! N'a-t-il pas été dans ſa jeuneſſe ſecrétaire d'un fermier général dans les aides ou dans les gabelles ? Quelle que ſoit l'œuvre qu'il écrive, ſitôt qu'il aperçoit l'ombre même d'un financier, il s'embuſque au détour d'une phraſe pour lui décocher le plus aigu de ſes traits. Dans le *Diable boiteux,* il ſe moque des contadors, & il fait dire à Criſpin, rival de ſon maître : « Tu as toujours donné dans la bagatelle, tu devrois préſentement briller dans la finance... Avec l'eſprit que j'ai, morbleu ! j'aurois déjà fait plus d'une banqueroute[1]. » Cette apoſtrophe jetée au début d'une petite comédie à l'intrigue vive, au ſtyle ferme, aux caractères vrais, au comique franc, indique l'idée fixe de Leſage, le ſujet comique qu'il pourſuit & qui lui eſt donné par la ſociété de ſon temps : le valet devenant & devenu financier.

Quelques critiques ſe sont demandé comment Molière n'avait pas ſongé à Turcaret. Certains d'entre eux, à l'eſprit plus perſpicace que profond, ont prétendu qu'un arrêt de Colbert défendait d'attaquer les financiers. De toutes ces interrogations, de toutes ces prétentions, il ne

1 *Criſpin rival de ſon maître,* scène II.

reſte pas un traître mot de vrai. L'adminiſtration des finances ſous Colbert ne prêtait point le flanc aux attaques. La condamnation de Fouquet eût ſuffi pour montrer l'inopportunité d'une ſatire contre les hommes d'argent. C'eſt ſans doute cette inopportunité qui empêcha Molière d'écrire *Turcaret*.

La comteſſe d'Eſcarbagnas [1] n'eſt-elle pas là pour prouver ce que j'avance ? On y trouve le premier ancêtre de Turcaret, M. Harpin, receveur des tailles. Il crie & tempête comme un vrai laquais. Il veut bien duper les contribuables, mais ne veut pas être la dupe d'une coquette. « Monſieur le receveur, lui dit-il, ne ſera plus pour vous monſieur le donneur [2]. » A regarder de près, la comteſſe d'Eſcarbagnas eſt auſſi très-proche parente de la baronne de Porcandorf. Si bien que la pièce de Molière, qui n'avait d'autre ambition que de ſervir de cadre à un ballet, pourrait bien aujourd'hui revendiquer l'honneur d'avoir ſervi de canevas au *Turcaret* de Leſage.

Quinze ans plus tard, Baron, dans *la Coquette & la Fauſſe prude* [3], donna un deſcendant à

1. Repréſentée pour la première fois à Saint-Germain en décembre 1671, & à Paris le 8 juillet 1872, ſur le théâtre de Molière.

2. Scène XXI.

3. Comédie en cinq actes, en proſe, repréſentée ſur le Théâtre-Français le ſamedi 28 décembre 1686.

M. Harpin. Il l'appela Baſſet, nom ſi caractériſtique, que Collin d'Harleville le reprit dans *les Mœurs du jour* pour le donner à un agioteur, & que Voltaire s'en ſouvint lorſqu'il fit le portrait d'un manieur d'argent :

Gros, court, *baſſet,* nez camard, large échine...

Au demeurant, toutes les plaiſanteries ſe concentraient dans ce nom ſeul. On tolérait ces hommes, on ſouffrait leurs exactions, mais on ne pouvait admettre ni leur manque d'uſage, ni la vulgarité de leurs manières & de leur ton.

Ce n'eſt que quatre ans après, dans *l'Été des coquettes* [1] de Dancourt, que nous trouvons le ſecond deſcendant de M. Harpin. Il a nom Céſar-Alexandre Patin. Il papillonne auprès des coquettes. Elles le ſouffrent : il joue gros jeu & perd toujours. Ses billets ſont curieux [2], ſes vers amoureux ne le ſont pas moins [3]. Il fait bonne chère, tient table ouverte à la ville & à la campagne. Dancourt, obſervateur ingénieux, a remarqué que les gens de finance ſont très-portés ſur leur bouche. Cette remarque fut, dans la ſuite, miſe à profit par les manuels

1. Comédie en un acte, en proſe, repréſentée le mercredi 12 juillet 1690.
2. Voir ſcène III.
3. Voir ſcène XIX.

culinaires, qui ne manquèrent pas d'ajouter l'épithète *à la financière* à bon nombre de mets nouveaux.

Le troisième descendant de M. Harpin porte le nom de Brédouille. Nous le rencontrons dans *la Critique du Légataire universel*[1]. C'est un grand mangeur, inventeur des poulardes aux huîtres, des poulets aux œufs & des sarcelles aux olives. A tout prendre c'est un homme de bon sens, puisqu'il défend la pièce de Régnard.

Enfin le terrible hiver de 1709 arriva. Au lendemain de Ramillies et d'Oudenarde, à la veille de Malplaquet, Versailles, suivant l'exemple de Mme de Maintenon, mangea du pain d'avoine. Le roi vendit pour quatre cent mille francs de vaisselle d'or. Les courtisans envoyèrent leur argenterie à la Monnaie. Les provinces se tordirent sous les étreintes de la famine. Pendant ce temps-là les traitants, gorgés d'or & de pain blanc, refusaient de prêter à l'État. Lesage se dressa alors terrible, brandissant, de sa main roturière & avec sa haine de bourgeois breton, le fouet de la satire. Les coups plurent drus & serrés sur ces impudents fripons. Eh quoi ! dans cette détresse, des marchands de Saint-Malo, rapportant trente mil-

1. Comédie en un acte, en prose, représentée le 19 février 1708.

lions du Pérou, en donnaient la moitié au roi[1], tandis que les partifans, engraiffés de la mifère publique, auraient infulté à la détreffe de tous avec l'infolence de l'impunité ! Non pas ! Lefage fit *Turcaret,* & refufa, lui pauvre, les cent mille francs qu'on lui offrait pour brûler fon œuvre.

Turcaret paffe de beaucoup fes aïeux. Il fynthétife en lui le voleur public. Une main dans les faillites, un pied dans les banqueroutes, le nez dans toutes les affaires véreufes & les prêts à ufure. Il fait la pluie & le beau temps dans la rue Quincampoix, place fes créatures dans toutes les compagnies, à condition d'être de moitié dans leurs efcroqueries.

Nous avons vu le financier gourmet & gourmand. C'est là fon moindre défaut : Il prétend au Mécène : le poète Gloutonneau vit à fes dépens. Il eft de bon ton d'aimer la mufique : Turcaret s'abonne à l'Opéra. Il fait conftruire un hôtel, & fait, à un pouce près, ce qu'il contient de terrain. C'eft un homme pofitif ; il le prouve jufque dans fa poéfie :

Acceptez ce billet, charmante Philis,
Et foyez affurée que mon âme
Confervera toujours une éternelle flamme
Comme il eft certain que trois & trois font fix[2].

1. Voltaire : *Siècle de Louis XIV*, chap. xxi.
2. Acte I. fcène vi.

Tous les objets d'art & de luxe ne ſont pas trop beaux pour lui. Il verſe l'or à pleines mains : cela lui coûte ſi peu de les remplir. Quant à ſa famille, il s'en ſoucie non plus que d'un fétu. Sa ſœur eſt dans l'abjection, & ſe fait revendeuſe à la toilette : que lui importe ? L'abſence de cœur eſt une des grâces de ſon état. La Bruyère le dit, & La Bruyère s'y connaît : « Un bon financier ne pleure ny ſes amis, ny ſa femme, ny ſes enfans [1]. » Il poſſède en plus les colères violentes, les emportements des laquais, des gens de baſſe extraction qui n'ont reçu ni inſtruction, ni éducation.

En un mot, Turcaret eſt un type, la conception générale du financier, crayonné, broſſé & peint avec la rude franchiſe d'un honnête homme. Il eſt plus grand que ſes aïeux ; il eſt plus grand que ſes deſcendants. Ces derniers tournèrent bien vite aux Gérontes amoureux & morfondus, aux emplois que nous nommons aujourd'hui *les ganaches*. Leſage fit donc œuvre de maître en créant *Turcaret,* qui élève le rôle de financier à la hauteur d'un caractère. En refuſant une fortune honnête pour conſerver au théâtre cette comédie, il fit acte de courage. Beaucoup oublient, en effet, que le droit & le devoir d'un auteur comique ſont de pourſuivre

1. *Les Caractères*, tome I, p. 247 de l'édition Alphonſe Lemerre, chap. *Des biens de fortune.*

les coupables que le texte de la loi ne peut atteindre. Le public ne s'associa pas à cet acte de justice. Malgré la valeur réelle de cette comédie, la meilleure qui fut faite après Molière, malgré son à-propos incontestable, elle subit un échec complet. Les frères Parfaict ont prétendu que « deux causes étrangères au mérite de cette comédie en suspendirent le plein succès : le froid excessif qu'il fit au commencement de cette année & les murmures de certaines gens qui trouvaient trop de ressemblance dans les portraits de cette pièce [1]. » Le *plein succès* me paraît bel & bien un euphémisme correspondant à notre *succès d'estime* moderne. Il y eut échec, & cet échec ne tint pas aux causes étrangères dont parlent les frères Parfaict. Leur perspicacité est-elle en défaut ? ou bien ont-ils gardé le silence en connaissance de cause, l'un d'eux, François, faisant des comédies ? Pourtant cette cause vaut bien la peine qu'on la recherche, puisque Lesage, après cet échec, renonça au Théâtre-Français.

Établissons d'abord le tableau comparatif des recettes :

			Recettes.		Parts d'auteur	
			livres	sols	livres	sols
Jeudi	14 février 1709		2,320	»	181	»
Dimanche	17	—	1,865	16	152	8
Mardi	19	—	1,117	18	83	3

1. *Histoire du Théâtre-Français*, tome XV, pages 1 & 2.

	Recettes.		Parts d'auteur.	
	livres	fols	livres	fols.
Jeudi 21 —	868	10	60	4
Dimanche 24 —	721	10	46	12
Mercredi 27 —	590	14	40	4
Vendredi 1er mars 1709	553	4	34	10

D'après les règles fuivies à la fin du règne de Louis XIV, une pièce en cinq actes rapporte à fon auteur le neuvième de la recette, jufqu'à ce qu'elle tombe deux ou trois fois de fuite au-deffous de 500 livres. Dans ce cas, elle eft dite *dans les règles,* & les comédiens ceffent de la jouer. Non-feulement la pièce de Lefage ne tomba pas une feule fois au-deffous de 500 livres, mais encore le tableau qui précède prouve que les comédiens étaient loin de lui donner le neuvième de leur recette. *Turcaret* n'était donc pas dans les règles. Sa fuppreffion de l'affiche prouve jufqu'à l'évidence la mauvaife volonté des comédiens.

Quant aux affertions des frères Parfaict, elles font faciles à détruire. Comment fe fait-il que le froid ait agi fur *Turcaret* tandis qu'il n'agiffait pas fur *Hérode?* Cette tragédie, fort obfcure, de l'abbé Nadal, fut donnée pour la première fois le lendemain de *Turcaret.* Elle eut *neuf* repréfentations & rapporta à fon auteur 652 livres 3 fols. Les périodes de gelées, durant cet hiver de 1709, eurent lieu du 5 au 25 jan-

vier & du 30 janvier au 20 février. Ce qui revient à dire que le grand froid se fit sentir pendant les trois premières représentations de *Turcaret,* celles-là mêmes qui furent les plus productives. La question de la cabale n'est guère plus sérieuse. Chaque jour le monde des financiers s'augmentait de nouvelles recrues & pouvait opposer plus de forces aux attaques. Cependant, au mois de septembre de l'année suivante, *les Agioteurs*[1] de Dancourt font vingt représentations. Si les partisans, les traitants, les maltôtiers & les financiers avaient été si chatouilleux lors de la première attaque, pourquoi étaient-ils si indifférents à la seconde ? *Les Agioteurs* étaient plus faciles à renverser que *Turcaret.*

Le mauvais vouloir des comédiens reste donc seul comme cause certaine de l'échec. N'avaient-ils pas vainement tenté, lors de la réception de l'ouvrage, de forcer Lesage à le remanier suivant leur bon plaisir ? Leur mécontentement vint-il de son refus ? Peut-être. Toujours est-il que ce mécontentement est visible encore dans les lenteurs qu'ils mirent à représenter *la Tontine.* Cette charmante bluette, finement écrite & bien dialoguée, reçue en 1708, ne fut représentée qu'en 1732 !

1. Comédie en trois actes, en prose, représentée le vendredi 26 septembre 1710.

Plus preſſé de payer ſon boulanger que de contenter Boileau, Leſage porta ſa verve comique au théâtre de la Foire. Il fit des chefs-d'œuvre au jour le jour, démontra qu'on peut avoir de l'eſprit ſur les tréteaux & même ſur les planches des théâtres de marionnettes. Sa verve facile & conciſe ſe prêtait aux ſituations préciſes & rapides, aux ſcènes libres, ſans prétentions, & qui n'avaient aucun ſouci des règles d'Ariſtote.

Leſage était né auteur comique. Il en avait le don, le flair, ſi je puis m'exprimer ainſi. Il reſſort abondamment de la lecture de ſon œuvre dramatique que, ſi les priviléges n'avaient pas exiſté, il eût créé un nouveau genre, non pas l'opéra-comique, mais le vaudeville moderne. Malheureuſement, la Comédie-Françaiſe était jalouſe & armée du privilége. Leſage lutta pourtant, & avec d'autant plus d'acharnement qu'il avait toujours ſur le cœur l'échec de *Turcaret.*

Les reſſources offertes par les ſcènes foraines étaient précaires. Dès 1703, les comédies dialoguées leur avaient été défendues ſur les réclamations des comédiens français. Elles repréſentèrent alors des ſcènes dialoguées formant chacune une action particulière. En 1707, nouvelle prohibition. Le cardinal d'Eſtrées, abbé de Saint-Germain, intercéda vainement en

leur faveur. Il fallut trouver moyen d'intéreffer & d'amufer les fpectateurs avec des monologues. La chofe était malaifée. On y parvint néanmoins. Les acteurs répondirent par des fignes à celui qui récitait le monologue, ou bien celui-ci répéta tout haut ce que fon interlocuteur feignait de lui dire tout bas. Meffieurs de la Comédie-Françaife trouvèrent encore le mot à dire. Les malheureux acteurs forains furent réduits à la pantomime. Ils imaginèrent alors les pièces à écriteaux. Ces écriteaux, généralement rédigés en couplets, defcendaient de la voûte & remplaçaient ce que l'acteur ne pouvait dire. Qu'arriva-t-il de ces tracafferies ?... Les fpectateurs devinrent exécutants & chantèrent ces couplets en chœur.

Ce mode de procéder dura quatre ans, de 1710 à 1714. Il était donc en pleine vigueur lorfque Lefage, transfuge de la Comédie-Françaife, fe tranfporta à la foire avec armes & bagages.

Il va de foi qu'il y continua fa guerre aux financiers, non plus en rafe campagne, car les baraques foraines euffent été fermées, mais derrière les haies & les buiffons. Le dernier mot de *Turcaret* n'annonçait-il pas la continuation des hoftilités : « Voici le règne de Monfieur Turcaret fini, dit Frontin en époufant Lifette, le mien va commencer ! » Cette exclamation

fut une prophétie. Huit ans après, Jean Law fondait ſa fameuſe banque. Le nombre des Frontins qui devinrent Turcarets eſt incalculable. Quelques-uns, dont l'hiſtoire a gardé les noms, furent fermiers généraux, ce qui confirme une fois de plus le dire d'Arlequin : « Le métier de laquais eſt le vrai noviciat de la fortune. » La vieille haine du bourgeois breton contre la finance s'exhala à nouveau. Dans *la Foire des Fées*[1], nous retrouvons Turcaret après le cinquième acte.

Un jour les fées, déſolées qu'on ne parlât plus d'elles dans le monde, réſolurent de ſe ſignaler par quelque choſe de ſingulier en donnant une foire qui durât un mois. Elles devaient pendant ce temps diſtribuer à tous les peuples de la terre les dons qu'ils viendraient leur demander. Les Français commencèrent. L'un d'eux ſe préſente à la fée doyenne, qui lui demande quelle était ſa profeſſion.

« Un poète, à ma place, répond-il, vous dirait effrontément qu'il était du métier du ſoleil, puiſque j'avais comme lui un char à conduire.

LA FÉE.

Vous étiez fiacre.

M. MILLIONI.

A votre ſervice. Et Millioni eſt mon nom.

1. Repréſentée à la foire Saint-Laurent, en 1722, par les comédiens italiens de S. A. R. le duc d'Orléans, régent.

LA FÉE.

C'eſt-à-dire que vous êtes un champignon de la rue Quincampoix.

M. MILLIONI.

O l'heureux temps que vous me rappelez ! Alors on déſertait tous les quartiers pour ſe rendre dans cette rue célèbre. Les procureurs quittoient le château, & la veuve & l'orphelin étoient tranquilles. Les médecins abandonnoient les malades, & les malades guériſſoient. Les poètes négligeoient l'Opéra, & l'Opéra ne s'en trouvoit que mieux.

LA FÉE.

Cela eſt vrai.

M. MILLIONI.

Nous étions un tas de nouveaux riches qui compoſoient un monde à part. Nous vidions les magaſins, nous nous emparions des châteaux, & nous enlevions au public la beauté vagabonde pour partager avec elle notre proſpérité [1]. »

Et que demande-t-il aux fées ? Un dédommagement des millions que lui ont ôtés certaines gens qui ont voulu ſavoir d'où ils lui venaient. Voilà bien de la curioſité, n'eſt-ce pas ? Et pourquoi remonter à la ſource ? Ces richeſſes-là reſſemblent à ceux qui les acquièrent : elles ſont ſans origine. Cependant, comme il a beſoin de la fée, il veut bien conſentir à lui apprendre comment un fiacre a pu devenir ſi riche. « Une nuit, dit-il, après avoir ramené du Pont-aux-Choux, deux actionnaires avec deux groſſes réjouies, je trouvai dans mon carroſſe

1. Scène IX.

un portefeuille enflé d'effets. Dès le lendemain, zeſte, je diſparus du zodiaque du quai des Auguſtins, je pris un habit magnifique, & je devins un fameux négociant. »

La fée, vous devez bien le penſer, le renvoie comme il le mérite & ſans lui accorder ce qu'il demande.

Tout cela eſt enlevé au trait, mais leſtement enlevé. Dans les cent une pièces qu'il fit pour la Foire, Leſage prit ſouvent des canevas vulgaires, mais ſes peintures de mœurs ſont toujours vives, ſes ſilhouettes plaiſantes & gaies. Certes, la littérature n'en eſt pas très-élevée, quelquefois même la grammaire eſt auſſi peu ſuivie que les règles d'Ariſtote. Mais il fallait vivre, & quand on a refuſé cent mille francs pour conſerver au théâtre une œuvre où l'on a mis toute ſon âme, on a bien le droit, en dépit de J.-B. Rouſſeau, de quitter Apollon pour devenir le maître de Gilles & de Fagotin.

FRÉDÉRIC DILLAYE.



LE
POINT-D'HONNEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Le Point-d'honneur eſt une pièce de la compoſition de don Franciſco de Roxas. Elle a pour titre en eſpagnol: No ay Amigo para Amigo: *Il n'y a point d'ami pour ami. Je l'accommodai au théâtre françois, & la fis repréſenter à Paris au mois de février* 1702. *Elle étoit en cinq actes; mais je l'ai réduite à trois, pour la rendre plus vive.*

ACTEURS.

LE CAPITAINE DON LOPE DE CASTRO, oncle d'Eftelle.

DON ALONSE DE GUZMAN, amant d'Eftelle.

DON LUIS PACHÉCO, fous le nom de don Carlos, amant de Léonor.

CRISPIN, valet du capitaine.

CLARIN, valet de don Luis.

UN GENTILHOMME ficilien.

UN ESPION du capitaine.

ESTELLE D'ALVARADE, nièce du capitaine.

LÉONOR DE GUZMAN, fœur de don Alonfe, promife au capitaine.

BÉATRIX, fuivante de Léonor.

JACINTE, fuivante d'Eftelle.

La fcène eft à Madrid.



LE

POINT-D'HONNEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER

Le théâtre repréſente le Pardo [1], *principale promenade de Madrid. On voit, dans l'enfoncement, un mur de jardin percé d'une petite porte.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, BÉATRIX.

(Elles ſortent toutes deux du jardin par la petite porte.)

LÉONOR.



UI, Béatrix, puiſque je ſuis ſoumiſe à l'autorité de mon frère, je ferai ce qu'il ſouhaite ; il veut que j'épouſe le capitaine don Lope de Caſtro, je l'épouſerai.

BÉATRIX.

Ce capitaine-là eſt un homme bien expéditif. Il vous vit avant-hier pour la première fois, & il vous a déjà demandée en mariage.

LÉONOR *ſoupirant.*

Ahi !

BÉATRIX.

Je fais bien mauvais gré au ſeigneur don Alonſe de Guzman votre frère de vous ſacrifier à l'amour qu'il a pour Eſtelle d'Alvarade. Quoi, parce qu'il aime cette dame, il faut qu'il vous livre à une eſpèce de fou dont elle eſt nièce !

LÉONOR.

Il eſt vrai que le capitaine don Lope eſt ſi délicat ſur le point-d'honneur, qu'il outre quelquefois la matière. Cela lui donne un ridicule dans le monde, j'en conviens : mais il a de la naiſſance, de la valeur, de la probité & je crois que je ne ſerai pas malheureuſe avec lui.

BÉATRIX.

A la bonne heure. Vous allez donc abandonner don Carlos, ce jeune galant qui vient depuis huit jours régulièrement au Pardo, qui aſſiége la petite porte de notre jardin, & dont vous recevez les ſoins, ſans pouvoir vous en défendre.

LÉONOR.

C'en eſt fait, je n'y veux plus penſer. Mon devoir triomphera bientôt de l'inclination que je me ſens pour lui.

BÉATRIX.

Vous prenez bien vîte votre parti.

LÉONOR.

Eſt-ce que tu m'en fais un reproche?

BÉATRIX.

Au contraire, je vous en loue. Après tout, ce don Carlos vous cache ſa naiſſance, & cela me le rend ſuſpect. Peut-être n'a-t-il pas tort de vous en faire un myſtère.

LÉONOR.

Quoi qu'il en ſoit, je ne veux plus lui parler.

BÉATRIX.

Vous ferez bien.

LÉONOR.

Tu n'as qu'à l'attendre ici.

BÉATRIX.

Volontiers.

LÉONOR.

Tu lui diras que je ſuis promiſe à un autre; qu'il ceſſe de rechercher une fille qui ne ſauroit être à lui.

BÉATRIX.

Laiſſez-moi faire. Je vais le congédier impitoyablement.

Léonor rentre dans le jardin.

SCÈNE II.

BÉATRIX *ſeule.*

Je ne ferai pas mal de l'éconduire. Que fait-on? Le drôle a peut-être des vues.... & j'en pourrois payer les pots caſſés... Mais quel homme s'avance? Il me ſemble que c'eſt Criſpin. Juſtement, c'eſt lui.

SCÈNE III.

BÉATRIX, CRISPIN, *avec une longue épée.*

CRISPIN.

Eh! bonjour, charmante Béatrix!

BÉATRIX.

Je vous croyois mort, monſieur Criſpin. Depuis près de deux années que vous avez quitté le ſervice de notre maiſon, on n'a pas eu le bonheur de vous voir.

CRISPIN.

C'eſt ce que tu dois me pardonner, mon en-

fant ; car je fers à préfent un maître qui a befoin de tous mes momens.

BÉATRIX.

Hé ! à qui es-tu donc ?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être, depuis dix-huit mois, au vaillantiffime capitaine don Lope de Caftro. La glorieufe condition !

BÉATRIX.

Au capitaine don Lope ?

CRISPIN.

Oui, à celui qu'on appelle, par excellence dans Madrid, l'arbitre des différends, & le juge en dernier reffort de toutes les querelles.

BÉATRIX.

J'en fuis ravie, mon cher Crifpin. Te voilà rentré dans la famille.

CRISPIN.

Comment cela ?

BÉATRIX.

Tu ne fais donc pas que ton maître va devenir l'époux de Léonor de Guzman, ma maîtreffe ?

CRISPIN.

Ma foi, non ; cela feroit-il poffible ?

BÉATRIX.

Il en fit hier au ſoir la demande à don Alonſe.

CRISPIN.

Voilà ce que je ne me ferois jamais imaginé. Comment diable l'amour a-t-il pu ſe fourrer dans le cœur de cet homme-là?

BÉATRIX.

C'eſt que l'amour ſe fourre par-tout, mon ami.

CRISPIN.

Je ne m'étonne plus vraiment ſi mon maître m'envoie dire à don Alonſe qu'il va venir le voir tout-à-l'heure, & s'ils ſe font tant d'amitiés tous deux depuis trois jours.

BÉATRIX.

Au reſte, je crois le capitaine un parti fort honorable pour Léonor.

CRISPIN.

Très-honorable. Comment! c'eſt un oracle en fait de procédés. On vient le conſulter de tous les pays du monde.

BÉATRIX.

Je l'ai ouï dire.

CRISPIN.

Il a compoſé un livre où l'on trouve des règles de point-d'honneur, mais des règles

toutes nouvelles. On y voit toutes les efpèces d'offenfes & de réparations poffibles & impoffibles.

BÉATRIX *riant.*

Cet ouvrage fera d'une grande utilité. Mais, dis-moi un peu, eft-il vrai que ton maître court toute la ville pour s'informer des différends qui font furvenus, afin de les terminer fuivant fes règles ?

CRISPIN.

Affurément. Il a même des efpions pour en être mieux inftruit; & ces efpions, pour fon argent, lui rendent compte tant des injures qui fe font, que de celles qui fe doivent faire.

BÉATRIX.

Quel original! Et t'accommodes-tu bien de fes manières ?

CRISPIN.

A merveille. Je le prends même pour modèle.

BÉATRIX.

Oh, oh!

CRISPIN.

Et nous vivons enfemble comme deux frères bien unis.

BÉATRIX.

Je t'en félicite.

CRISPIN.

Je veux te dire un trait qui t'en convaincra. Tu ſauras que la guerre eſt ſa paſſion dominante & qu'il n'a pas de plus grand plaiſir que de parler de ſes campagnes. Dès que vous touchez devant lui cette corde-là, il vous enfile un détail d'expéditions militaires, à épuiſer la patience humaine. Mais comme il connoît ſon défaut, il m'a chargé de le tirer diſcrètement par le bout de la manche, quand je m'appercevrois qu'il va s'égarer. Je n'y manque pas; & il ſe dépêche auſſitôt de finir, comme un organiſte qui entend ſa ſonnette; drelin drelin.

BÉATRIX.

Cela eſt admirable.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, UN ESPION, CRISPIN, BÉATRIX.

(*On voit, dans le fond du théâtre, le capitaine qui cauſe avec un cavalier qui lui ſert d'eſpion.*)

BÉATRIX *à Criſpin.*

Mais n'eſt-ce pas lui que je vois là-bas avec un autre cavalier?

CRISPIN *à Béatrix.*

C'eſt lui-même.

BÉATRIX.

Jufqu'au revoir, Crifpin.

CRISPIN.

Sans adieu, ma reine.

Béatrix rentre dans le jardin par la petite porte.

SCÈNE V.

CRISPIN, LE CAPITAINE.

Le capitaine, au fond du théâtre, fe fépare du cavalier, & s'avance en rêvant vers Crifpin.

CRISPIN *à lui-même.*

Il eft dans une profonde rêverie.

LE CAPITAINE.

Je veux entrer dans tous les différends, & connaître de tous les démêlés publics & particuliers qui naîtront dans la ville.

CRISPIN.

Et moi de toutes les querelles des faux-bourgs.

LE CAPITAINE.

Quoique les Efpagnols fe piquent d'être délicats fur les affaires d'honneur, je ne trouve pas qu'ils y faffent encore affez d'attention.

CRISPIN.

Non ; ils ne ſavent pas, comme nous, s'offenſer d'une choſe qui n'offenſe point.

LE CAPITAINE.

Il y a des injures réelles qui leur paroiſſent des minuties.

CRISPIN.

Oui, des bagatelles.

LE CAPITAINE.

Et cependant, Criſpin, dans ces matières-là, on doit examiner tout ſérieuſement.

CRISPIN.

Être toujours ſur le qui-vive.

LE CAPITAINE.

Enfin, il faut regarder ces ſortes d'objets avec un microſcope.

CRISPIN.

Avec un microſcope ! c'eſt bien dit. Oh ! que votre livre va corriger d'abus !

LE CAPITAINE.

Il ne tiendra pas à moi du moins que les maximes du point-d'honneur ne ſoient rigoureuſement obſervées.

CRISPIN.

Vous avez déjà mis les choſes ſur un bon

pied. Sans vous, on ne verroit pas tant de querelles qu'on en voit.

LE CAPITAINE.

Hé bien? t'es-tu acquitté de ta commiſſion? As-tu été chez don Alonſe?

CRISPIN.

Pas encore.

SCÈNE VI.

DON ALONSE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais, tenez, le voilà qui ſort de chez lui par la petite porte de ſon jardin.

LE CAPITAINE.

Cela eſt heureux.

DON ALONSE.

Vous me prévenez, ſeigneur don Lope. J'allois chez vous pour vous faire une prière.

LE CAPITAINE.

Une prière! Ah! commandez, don Alonſe. Près d'être votre beau-frère, que puis-je vous refuſer? Ce que je ne ferai pas pour vous, je ne le ferois pas même pour un certain don Car-

los, qui m'a ſauvé la vie en Flandres, dans la dernière bataille qui s'y eſt donnée.

DON ALONSE.

Quoi! vous étiez à cette bataille? Je vous croyois alors en Italie.

LE CAPITAINE.

Si j'y étois! je me trouvai dans les premiers corps qui chargèrent l'ennemi. Nos troupes y firent toutes les merveilles qu'on devoit attendre de la valeur eſpagnole.

CRISPIN *bas, à part.*

Il va ſe lâcher.

LE CAPITAINE.

L'armée des ennemis étoit campée ſur deux lignes, & couverte d'un petit ruiſſeau.

CRISPIN *bas, à part.*

Nous y voilà. Préparons-nous à faire notre office.

LE CAPITAINE.

Nous le paſſâmes fièrement, malgré le feu continuel que...

CRISPIN *bas au capitaine, le tirant par la manche.*

Drelin, drelin.

LE CAPITAINE.

Enfin, c'eſt dans cette occaſion que mon ami don Carlos me ſauva la vie, en prévenant un

Hollandois qui avoit le bras levé ſur moi. Revenons à votre affaire. De quoi s'agit-il ?

DON ALONSE.

Eſtelle votre nièce me déſeſpère. La cruelle m'ôte tous les moyens de lui parler ; mais il en eſt un qui dépend de vous.

LE CAPITAINE.

Quel eſt-il ?

DON ALONSE.

Comme elle eſt à préſent logée dans votre maiſon, ſouffrez que je m'introduiſe ce ſoir dans ſon appartement.

LE CAPITAINE *indigné.*

O ciel ! don Alonſe, pouvez-vous me faire une pareille propoſition ?

CRISPIN *bas, à part.*

Il ne s'adreſſe pas mal !

LE CAPITAINE.

Vous voulez que je favoriſe un tel deſſein ! Vous exigez de mon amitié une ſi lâche complaiſance.

CRISPIN *à don Alonſe.*

Pour qui nous prenez-vous ?

DON ALONSE *au capitaine.*

Ah ! je ne médite rien qui doive vous révol-

ter. Je ne veux feulement que lui peindre l'affreux état où fa cruauté me réduit.

CRISPIN *branlant la tête*

Votre valet.

DON ALONSE.

Et vous ferez avec moi.

LE CAPITAINE *fe radouciffant.*

C'eft une autre chofe.

CRISPIN.

Bon pour cela.

LE CAPITAINE.

A cette condition, cher ami, je ne puis refufer de vous fervir. Venez donc ce foir au logis.

DON ALONSE.

Ce n'eft pas tout, j'ai auffi à vous parler d'une affaire qui touche votre honneur & le mien.

LE CAPITAINE *prenant feu.*

Expliquez - vous. Ne me déguifez rien. Qu'eft-ce ?

DON ALONSE.

J'ai appris que, depuis quelques jours, il rôdoit autour de ce jardin un cavalier qui en veut à Léonor.

CRISPIN *bas, à part.*

Ahi, ahi, ahi!

DON ALONSE.

Et, ſur le rapport qu'on m'en a fait, j'ai lieu de croire qu'il cherche à la ſéduire.

LE CAPITAINE.

Grands dieux! que m'apprenez-vous?

CRISPIN.

Ventrebleu! ce n'eſt point là une de ces minuties qu'il faut regarder avec un microſcope.

LE CAPITAINE.

Vengeance, don Alonſe, vengeance! Vous êtes frère, & je ſuis amant : vous ſavez à quoi ces deux qualités nous engagent. Ne laiſſons pas davantage vieillir le mal; il deviendroit peut-être incurable.

CRISPIN.

Je ne ſais pas même ſi l'on ne s'aviſe pas trop tard d'y remédier.

DON ALONSE.

Voici l'heure où le cavalier a coutume de venir au Pardo. Nous pouvons lui demander raiſon...

LE CAPITAINE.

Lui demander raiſon, oui, c'eſt le droit. Comment ſe nomme-t-il?

DON ALONSE.

Je ne ſais.

LE CAPITAINE.

Où demeure-t-il ?

DON ALONSE.

Je l'ignore.

LE CAPITAINE.

Cela étant, don Alonſe, nous ne pouvons nous venger tout-à-l'heure.

DON ALONSE.

Pourquoi ? Ne ſuffit-il pas qu'il ait, à mon inſu, des deſſeins ſur ma ſœur ?

LE CAPITAINE.

Non, cela ne ſuffit pas.

CRISPIN.

Oh que non ! Voilà de mes jeunes gens qui ne demandent qu'à ferrailler !

LE CAPITAINE.

Il faut auparavant que vous ſachiez s'il eſt gentilhomme, ou non ; s'il eſt marié, ou s'il ne l'eſt pas.

CRISPIN.

S'il a père & mère, ou s'il eſt orphelin.

DON ALONSE.

Dans un moment nous apprendrons tout cela de ſa propre bouche.

LE CAPITAINE.

Autre erreur. Il pourroit nous cacher la vérité.

DON ALONSE.

Vous êtes trop régulier, don Lope; & mon reſſentiment ne me permet pas d'attendre.

LE CAPITAINE.

Contraignez-vous, don Alonſe. Je ne ſouffrirai point que vous bleſſiez les loix de la bienſéance.

CRISPIN.

Périſſent mille honneurs de fille, plutôt que de voir choquer nos règles?

LE CAPITAINE.

Croyez-moi, faiſons obſerver & ſuivre notre homme; & quand nous ſaurons qui il eſt, nous irons le trouver chez lui. S'il a eu des intentions criminelles, nous punirons ſon audace, &, s'il n'a eu que des vues légitimes, nous lui ferons ſavoir que Léonor m'eſt promiſe, & je le ſommerai de ſe déſiſter de ſes prétentions.

DON ALONSE *à part.*

Il faut bien que je me prête à ſa délicateſſe (*haut.*) J'y conſens. Il s'agit donc de charger de cet emploi quelque homme adroit.

LE CAPITAINE.

Criſpin nous en rendra bon compte.

CRISPIN *bas, à part.*

La mauvaiſe commiſſion.

DON ALONSE.

Laiſſons-le donc ici en ſentinelle, & venez vous repoſer chez moi. (*Il ſort & entre dans le jardin.*)

Le capitaine veut ſuivre don Alonſe; Criſpin l'arrête.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Attendez, ſeigneur; un mot. Il me vient un petit ſcrupule.

LE CAPITAINE.

Sur quoi?

CRISPIN.

Sur la commiſſion que vous me donnez; j'y trouve quelque choſe qui ne s'accorde pas, ce me ſemble, avec le galant-homme.

LE CAPITAINE.

Quoi?

CRISPIN.

En épiant ce cavalier, ſi par malheur j'en apprenois plus que nous n'en voulons ſavoir,

j'expoferois Léonor à la fureur de fon frère, & je romprois en même tems votre mariage avec elle. A votre avis, n'y a-t-il pas là-dedans... un je ne fais quoi, qui... qui n'eft pas bien ?

LE CAPITAINE.

Au contraire, Crifpin, rien n'eft plus louable, car, fuppofé que Léonor, à l'infu de fon frère, fût difpofée à écouter le galant (ce qui ne peut être) tu rendrois un grand fervice à don Alonfe, à moi, & à Léonor même, en nous avertiffant.

CRISPIN.

Je puis donc, fans répugnance, me mêler de cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Hé ! oui.

CRISPIN.

Bon. Je refpire. Je deviens, à votre école, diablement chatouilleux fur le point-d'honneur.

LE CAPITAINE.

Cela me fait plaifir. Si tu continues, je ferai quelque chofe de toi.

Don Lope entre dans le jardin.

SCÈNE VIII.

CRISPIN *feul.*

Ça, faifons femblant de nous promener. Obfervons bien tous les cavaliers qui viendront

ici, & principalement ceux qui me paraîtront des dénicheurs de merles [2]... Ho, ho! j'en vois déjà deux qui s'approchent de ce jardin.

SCÈNE IX.

CRISPIN, DON LUIS, CLARIN.

DON LUIS *bas, à Clarin.*

Arrêtons, Clarin. Laiſſons paſſer cet homme-là.

CLARIN *bas, à don Luis.*

Comme il nous regarde!

DON LUIS *bas.*

Il m'eſt ſuſpect.

CRISPIN *à part.*

Ils m'examinent. C'eſt aſſurément le gaillard que j'ai ordre d'obſerver.

CLARIN *bas.*

Il a toute l'encolure d'un eſpion.

DON LUIS *bas.*

Allons à lui. Il faut ſavoir ce qu'il a dans l'ame.

CRISPIN *à part.*

Ils viennent à moi.

CLARIN *à Criſpin.*

Écoutez, l'ami. Que faites-vous là?

CRISPIN *à Clarin.*

Je prends le frais; je me promène; je fais provifion de fanté.

DON LUIS *à Crifpin.*

A d'autres! Tu m'as l'air d'être ici pour faire quelque mauvais coup.

CRISPIN *à don Luis.*

J'y fuis plutôt pour empêcher qu'on n'en faffe.

CLARIN *prenant Crifpin au collet.*

Camarade, il faut parler net.

CRISPIN *à Clarin.*

Parler net? Parbleu! il me femble que je parle affez net.

CLARIN *le menaçant.*

Par la mort...!

DON LUIS.

Doucement, Clarin. Ne lui fais aucune violence. Il va nous avouer franchement la chofe.

CRISPIN *à don Luis.*

Quelle chofe? Je n'ai rien à vous avouer.

CLARIN.

Tu ne veux donc pas jafer? (*frappant Crifpin.*) Tiens, voilà le prix de ta difcrétion.

CRISPIN *criant.*

Haï ! haï ! haï !

DON LUIS *à Crifpin.*

Pendard ! je vois, à ta phyfionomie, qu'on t'a mis ici pour obferver fi quelqu'un en veut à certaine dame qui demeure dans ce jardin.

CRISPIN.

Vous voyez cela, à ma phyfionomie ?

DON LUIS.

Clairement.

CRISPIN.

Et moi, je vois, à la vôtre, que vous ne venez au Pardo que pour parler à cette certaine dame. Il y a bien des phyfionomies parlantes, comme vous voyez.

DON LUIS.

Tu es donc un efpion de don Alonfe de Guzman ?

CRISPIN.

Je ne dis pas cela.

DON LUIS.

Si je favois que tu le fuffes, je te donnerois cent coups.

CRISPIN.

Sur ce pied-là, je n'ai garde de l'être.

DON LUIS.

Qui que tu ſois, prends la peine de te retirer, & ne t'amuſe point à nous regarder.

CLARIN.

Si tu ne diſparois à nos yeux dès ce moment, je te couperai les oreilles.

CRISPIN.

Oh! je vous les abandonne, ſi vous m'y rattrapez; ſerviteur. (*A part en s'en allant.*) Je vais me cacher dans un endroit, où ils ne me verront pas, & je les guetterai en dépit d'eux.

SCÈNE X.

DON LUIS, CLARIN.

CLARIN.

Enfin, nous l'avons écarté. Nous pouvons nous entretenir librement. C'en eſt donc fait, ſeigneur don Luis? Vous ne penſez plus à Eſtelle d'Alvarade?

DON LUIS.

Non, Clarin; ceſſe de m'en parler.

CLARIN.

Je ne vous comprends pas. Après un long ſéjour en Flandres, vous revenez à Madrid toujours amoureux d'Eſtelle. En arrivant, vous

paſſez par cette promenade; vous voyez par haſard Léonor, qui ſortoit de ce jardin, & ſa vue dans un inſtant vous rend infidèle.

DON LUIS.

Ah! Clarin, ſommes-nous maîtres de nos cœurs: Laiſſe-moi m'abandonner à ma nouvelle paſſion. Tout ſemble la favoriſer. Je ſuis écouté de la ſœur de don Alonſe; & je viens de terminer la facheuſe affaire qui m'obligeoit depuis deux ans à vivre loin de Madrid ſous le nom de don Carlos.

CLARIN.

Vous pouvez donc maintenant apprendre à Léonor que vous êtes don Luis Pachéco?

DON LUIS.

C'eſt ce que je prétends lui découvrir aujourd'hui; mais, en même tems, je la prierai de garder le ſecret ſur mon retour.

CLARIN.

D'où vient cela, s'il vous plaît?

DON LUIS.

C'eſt qu'Eſtelle eſt nièce du capitaine don Lope de Caſtro.

CLARIN.

Quoi! de ce grand redreſſeur de torts, qui ſe rendoit médiateur de toutes les querelles qui arrivoient dans l'armée, & à qui vous avez ſauvé la vie dans la dernière bataille?

DON LUIS.

Oui, ce capitaine eſt oncle d'Eſtelle.

CLARIN.

Malpeſte ! Vous avez raiſon. Quoique ce capitaine vous doive la vie, il ſeroit homme à vous chicaner ſur l'affront que vous faites à la beauté de ſa nièce.

DON LUIS.

Voilà juſtement ce que je veux éviter. Don Lope eſt d'un caractère ſi ſingulier, que je n'ai pas voulu lui faire la moindre confidence de mes affaires ; il eſt bon qu'il ignore mon arrivée dans cette ville, juſqu'à ce que je ſois ſûr d'obtenir Léonor.

CLARIN.

C'eſt bien dit. Après cela nous le verrons venir.

DON LUIS.

Tais-toi. La ſuivante de Léonor paroît. Vas-t-en, & reviens me joindre dans une heure.

Clarin ſort.

SCÈNE XI.

DON LUIS, BÉATRIX.

BÉATRIX *à part.*

A la fin le voici.

DON LUIS.

Hé bien, Béatrix, aurai-je bientôt le plaifir de revoir ta maîtreffe ?

BÉATRIX.

Non, feigneur don Carlos. Je viens même vous dire, de fa part, que vous ne la verrez plus.

DON LUIS.

Qu'entends-je ?

BÉATRIX.

Son frère veut qu'elle époufe un de fes amis. Elle ne peut déformais avoir d'entretien avec vous.

DON LUIS.

Quelle affreufe nouvelle ! La fortune ne m'a donc flatté d'abord, que pour me faire fentir plus vivement fa rigueur ! Ma chère Béatrix, je te conjure d'avoir pitié de moi.

BÉATRIX.

Mais, vraiment, je vous plains fort.

DON LUIS.

J'implore ton fecours. Engage Léonor à m'accorder un dernier entretien. Je reconnoîtrai bien ce bon office.

BÉATRIX.

Je ne doute pas de votre générofité : je vou-

drois bien vous rendre ce ſervice ; mais il pourroit me coûter cher ?

DON LUIS.

Te coûter cher !

BÉATRIX.

En pouvez-vous douter ? Je perdrois pour jamais la confiance de ma maîtreſſe : elle croiroit que vous m'auriez gagnée par des prières, & que je vous ſervirois au préjudice de ſon devoir.

DON LUIS.

Elle ne croira point cela.

BÉATRIX.

D'ailleurs, ſuppoſons que Léonor ſe rende aux inſtances que je lui ferai de vous parler, don Alonſe pourra découvrir tout le myſtère : ma maîtreſſe en ſera quitte pour une réprimande, & Béatrix ſera miſe à la porte.

DON LUIS.

Ne te mets point ces chimères-là dans l'eſprit.

BÉATRIX.

Ne ſerai-je pas bien avancée ? Je perdrai, tout d'un coup, le fruit de huit longues années de ſervice.

DON LUIS.

Oh ! ſi ce malheur t'arrivoit, je ſuis en état de t'en conſoler.

BÉATRIX.

Je ſuis bien perſuadée de votre bon cœur.

DON LUIS.

Je prendrois ſoin de ta fortune.

BÉATRIX.

Ne m'en dites pas davantage. Vos promeſſes m'ébranlent. Adieu, je me retire.

DON LUIS *l'arrêtant.*

Ah ! ma chère Béatrix, ne m'abandonne point.

BÉATRIX.

Je veux être ſourde à vos prières.

DON LUIS *lui préſentant ſa bague.*

Tiens ; en attendant mieux, fais-moi le plaiſir de recevoir ce diamant.

BÉATRIX.

Vous m'allez faire chaſſer.

DON LUIS.

Prends-le, je t'en conjure. Attendris ta maîtreſſe en ma faveur.

BÉATRIX *prenant le diamant.*

Que vous êtes ſéduiſant, ſeigneur don Carlos !

DON LUIS.

Préviens mon déſeſpoir.

BÉATRIX.

Je n'y puis plus réſiſter, votre douleur me perce l'ame. Allons, je veux vous ſervir, quelque choſe qu'il en puiſſe arriver. Vous parlerez encore une fois à Léonor.

DON LUIS.

Tu me rends la vie par cette promeſſe.

BÉATRIX.

Mais je m'apperçois qu'en rêvant aux moyens de vous ſatisfaire, j'ai pris votre bague ſans y penſer. Comme la rêverie préoccupe!

(Elle fait ſemblant de vouloir la lui rendre.)

DON LUIS.

Non, je t'en prie, Béatrix; garde-la, pour l'amour de moi.

BÉATRIX.

Allez-vous-en, de peur de ſurpriſe; & revenez ici à l'entrée de la nuit.

Don Luis ſort.

SCÈNE XII.

BÉATRIX *ſeule, & conſidérant le diamant.*

Je n'en doute plus, cet homme-là doit avoir de la naiſſance. Il a des manières engageantes. Je veux épouſer ſes intérêts.

(Elle met la bague à ſon doigt.)

SCÈNE XIII.

BÉATRIX, LÉONOR.

BÉATRIX.

Il vient enfin de faire retraite.

LÉONOR.

Tu l'as donc renvoyé ?

BÉATRIX.

Oui, madame ; & notre converſation, je vous aſſure, a été bien vive.

LÉONOR.

A-t-il paru fort ſenſible à la néceſſité de me perdre ?

BÉATRIX.

Cela n'eſt pas concevable. Il a pris la fortune à partie ; il s'eſt plaint de ſon étoile dans des termes... Si vous l'euſſiez entendu comme moi, il vous auroit fait pitié.

LÉONOR.

Hélas ! à quoi lui eût ſervi ma pitié?

BÉATRIX.

A quoi, madame ? Oh ! la pitié d'une fille n'eſt jamais infructueuſe. La mienne, par exemple, lui a remis l'eſprit.

LÉONOR.

Comment donc cela ?

BÉATRIX.

Il s'eſt plaint, comme je vous l'ai dit ; il a ſoupiré, il a gémi. J'ai été ſi touchée de ſa douleur, que je lui ai donné rendez-vous ici ce ſoir. Voyez ce que fait la compaſſion !

LÉONOR.

En vérité, Béatrix, vous êtes une extravagante de lui avoir donné rendez-vous...

BÉATRIX.

Il l'a bien fallu. Il vouloit ſe tuer, dans le déſeſpoir où il étoit.

LÉONOR.

Quoi ! je vous charge de congédier un homme avec qui je veux rompre tout commerce, & vous oſez le flatter encore de quelque eſpérance.

BÉATRIX.

Hé ! non, madame, il n'eſpère plus rien ; & il ne veut plus vous voir, que pour vous dire un éternel adieu.

LÉONOR.

Vous ne deviez pas l'entendre. En un mot, il falloit exécuter mes ordres à la rigueur.

BÉATRIX.

Je conviens que j'ai tort; mais que voulez-vous? Ce pauvre garçon m'a fendu le cœur.

LÉONOR.

Vous êtes bien compatiſſante! Oh! pour cela, Béatrix, vous avez fait une grande ſottiſe de ne m'en avoir pas débarraſſée.

BÉATRIX.

Ho bien! puiſque cela vous fait tant de peine, j'aurai bientôt dégagé ma parole. Don Carlos n'eſt pas encore ſi loin, qu'on ne puiſſe le joindre; je vais courir après lui, & l'envoyer au diable.

(*Elle fait quelques pas, comme pour aller après don Luis.*)

LÉONOR *l'appelant.*

Béatrix.

BÉATRIX *revenant.*

Que me voulez-vous?

LÉONOR.

Tu es trop vive quelquefois. Ne vas pas, dans ton emportement, lui parler d'une manière malhonnête.

BÉATRIX.

Vous ſerez contente.

LÉONOR.

Dans le fond, je n'ai pas ſujet de me plaindre de lui ; & c'eſt aſſez de lui dire ſimplement, qu'il ne me convient plus de l'écouter.

BÉATRIX.

Cela ſuffit.

(*Elle fait encore ſemblant de vouloir courir après don Luis.*)

LÉONOR *la rappelant.*

Attends, Béatrix, attends.

BÉATRIX *revenant.*

Encore ?

LÉONOR.

Recommande-lui bien de ne pas même paroître aux environs de notre jardin. Fais-lui ſentir la conſéquence...

BÉATRIX.

Oui. Mais, pendant que vous donnez de ſi amples inſtructions, le cavalier s'éloigne, & je ne pourrai pas le rattraper.

LÉONOR.

Il n'y a qu'à le laiſſer. Auſſi bien je ſonge qu'il eſt plus à propos qu'il vienne au rendez-vous.

BÉATRIX.

Je penſe auſſi que cela vaudra beaucoup

mieux. Je ne ſuis pas entêtée, moi, de mes opinions.

LÉONOR.

Courir après un homme, ſeroit une démarche qui pourroit être mal expliquée.

BÉATRIX.

Vous avez raiſon. Il ſera moins dangereux que je lui parle tantôt; & je compte bien réparer ma faute.

LÉONOR.

Tant mieux. Entre nous, je me défie de ta fermeté.

BÉATRIX.

Franchement, je n'èn ai pas plus qu'il ne m'en faut.

LÉONOR.

Tu te laiſſeras encore attendrir.

BÉATRIX.

Écoutez, je n'en voudrois pas jurer.

LÉONOR.

Je crois que je ſerai obligée de lui parler moi-même.

BÉATRIX.

Je ſavois bien qu'il faudroit en venir là. Au reſte, que riſquez-vous, en parlant à don Carlos? Vous ne l'aimez plus.

LÉONOR *ſoupirant.*

Ah, Béatrix.

BÉATRIX.

Ah! je vous entends. Vous êtes laſſe de trahir votre conſcience, n'eſt-il pas vrai?

LÉONOR.

Que tu es cruelle de me plaiſanter!

BÉATRIX.

Que vous êtes méchante de m'avoir grondée!

Léonor & Béatrix rentrent dans le jardin.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II.

Le théâtre repréſente encore le Pardo, *comme au premier acte.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALONSE, LE CAPITAINE.

DON ALONSE.

Vous vous en allez ?

LE CAPITAINE.

Je ſuis obligé de vous quitter pour un moment. Je viens de me ſouvenir que deux cavaliers doivent ſe battre demain : je vais régler le tems, le lieu, & les conditions du combat. Je viendrai vous retrouver après cela.

DON ALONSE.

Vous êtes le maître. Sans adieu.

Le capitaine ſort.

SCÈNE II.

DON ALONSE *ſeul.*

J'ai beau parcourir des yeux cette promenade,

je n'y vois pas Crifpin... Mais je crois l'appercevoir...

SCÈNE III.

CRISPIN, DON ALONSE.

DON ALONSE.

Je ne me trompe pas, c'eſt Crifpin qui s'avance. Nous allons favoir s'il a bien fait fa commiffion. Hé bien, mon ami?...

CRISPIN.

Ouf! laiffez-moi prendre haleine.

DON ALONSE.

As-tu vu le cavalier qu'on t'a ordonné d'épier?

CRISPIN.

Comme j'ai l'honneur de vous voir, & fon valet auffi.

DON ALONSE.

Que cette nouvelle me caufe de joie! Dans quelle rue eſt-il logé? Comment le nomme-t-on?

CRISPIN *héfitant.*

C'eſt ce que je ne puis vous apprendre.

DON ALONSE.

C'eſt-à-dire, traître! que tu n'as pas voulu le fuivre.

CRISPIN.

Pardonnez-moi ; c'eſt lui qui n'a pas voulu que je le ſuiviſſe. Il s'eſt approché de moi avec ſon valet, pour me dire que ſi je ne me retirois, ils me donneroient cent coups ; & ils m'en ont donné quelques-uns à compte, pour faire voir qu'ils aiment à tenir leur parole.

DON ALONSE.

Le butor ! Il s'y ſera pris mal-adroitement.

CRISPIN.

Non, monſieur, je vous le proteſte.

DON ALONSE.

Tais-toi, maraud ! Tu mériterois que dans ma juſte colère...

CRISPIN.

Ne me frappez pas ; je ne ſuis plus votre valet. Vous ne pouvez vous défaire de vos vieilles habitudes.

DON ALONSE.

Je rentre. Je ne pourrois m'empêcher de t'aſſommer.

SCÈNE IV.

CRISPIN *ſeul.*

Je ſuis un heureux commiſſionnaire. J'ai penſé être étrillé des deux côtés. (*Il va pour ſortir.*)

SCÈNE V.

CRISPIN, BÉATRIX.

BÉATRIX *appelant.*

St, ſt, Criſpin !

CRISPIN.

Que vous plaît-il, ma princeſſe ?

BÉATRIX.

Te faire une petite queſtion. Es-tu franc, es-tu ſincère ?

CRISPIN.

Comme un Italien.

BÉATRIX.

Don Alonſe te parloit tout-à-l'heure avec action. Ma maîtreſſe & moi n'étions-nous pas intéreſſées dans votre entretien ?

CRISPIN.

Je n'ai rien de caché pour ma chère Béatrix. D'ailleurs, don Alonſe a des manières qui ne m'engagent point à être diſcret. Oui, ma mignonne, il a appris de vos nouvelles : prenez vos meſures là-deſſus.

BÉATRIX.

Quoi ! Il auroit découvert ?...

CRISPIN.

Il ſait tout, vous dis-je.

SCÈNE VI.

CRISPIN, BÉATRIX, CLARIN.

CRISPIN *appercevant Clarin, à Béatrix.*

Mais, qui eſt ce garçon qui vient à nous ?

CLARIN *à lui-même.*

Mon maître n'eſt plus ici. Que peut-il être devenu ?

BÉATRIX *bas, à Criſpin.*

C'eſt le valet de don Carlos, apparemment.

CRISPIN *à part.*

C'eſt un de mes drôles de tantôt.

CLARIN *à lui-même.*

C'eſt notre eſpion. Il eſt là, ma foi, avec une fille fort jolie. (*Il ſalue Criſpin & Béatrix.*)

CRISPIN *à part.*

Il me ſalue humblement. Eſt-ce qu'il me craindroit ?

CLARIN *à lui-même.*

Approchons-nous d'eux.

CRISPIN *à part.*

Il n'a peut-être fait le brave, que parce qu'il étoit ſoutenu par ſon maître. Approfondiſſons un peu cela.

CLARIN *haut, abordant Crifpin.*

Monfieur...

CRISPIN *fièrement, à Clarin.*

Monfieur! (*à part.*) Je le crois poltron; il faut que je l'infulte.

CLARIN.

J'envie votre bonheur; car, felon toutes les apparences, cette charmante perfonne eft de vos amies.

CRISPIN *d'un ton brufque, à Clarin.*

Qu'en voulez-vous dire?

CLARIN.

Rien. Je vous en fais mon compliment. Elle s'eft rendue fans doute au mérite brillant qu'on voit briller en vous.

CRISPIN.

Ce ne font pas vos affaires.

CLARIN.

J'en demeure d'accord. Mais...

CRISPIN.

Mais, mais, vous n'êtes qu'un fot.

CLARIN.

Vous recevez bien mal les politeffes qu'on vous fait.

CRISPIN.

Je veux les recevoir mal, moi. Ton maître n'eſt pas ici pour te défendre, fanfaron ; il faut que je te repaſſe en taille-douce.

BÉATRIX *le retenant.*

Que veux-tu faire, Criſpin ?

CRISPIN *à Béatrix.*

Je veux lui couper le viſage.

BÉATRIX.

Arrête-toi donc.

CLARIN *à Béatrix.*

Ne le retenez pas, la belle ; il n'eſt pas ſi méchant que vous le penſez.

CRISPIN *s'agitant.*

Têtebleu ! Ventrebleu !

BÉATRIX.

Quel emportement !

CLARIN.

Lâchez la bride à ſa fureur.

CRISPIN.

Je ne ſerai pas content que je ne l'aie enterré.

BÉATRIX *le lâchant.*

Ho bien ! ſuis donc ton impétuoſité, puiſqu'on ne peut t'arrêter.

CRISPIN *à Clarin.*

Ho, ho! ce n'eſt point à moi qu'on paſſe la plume par le bec[3].

CLARIN *à Criſpin.*

On ne vous retient plus.

CRISPIN.

Il ne faut pas trop m'échauffer la bile, tudieu!

CLARIN.

Sais-tu bien que tes menaces ne m'épouvantent point, maraud?

CRISPIN.

Moi, maraud? Un élève du capitaine don Lope de Caſtro?

CLARIN.

Coquin!

CRISPIN.

Coquin, un nouriſſon du point-d'honneur?

CLARIN.

Belître.

CRISPIN.

Belître! Vous vous perdez au moins.

CLARIN.

Miſérable!

CRISPIN.

Vous vous coupez la gorge.

CLARIN.

Gueux!

CRISPIN.

Vous êtes mort.

CLARIN.

Oh! c'en eſt trop. (*Lui donnant un ſoufflet.*) Tiens, fat! la patience m'échappe.

CRISPIN *portant la main à ſa joue.*

Vous appellez cela de la patience qui s'échappe?

CLARIN.

Tu l'appelleras comme il te plaira. Mais une autre fois réponds plus poliment aux perſonnes qui te feront l'honneur de te parler. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VII.

BÉATRIX, CRISPIN.

BÉATRIX *riant.*

Voilà un maroufle bien brutal! Traiter de la ſorte un bon enfant comme toi!

CRISPIN.

Mais, Béatrix, je ſuis en peine de ſavoir une choſe. Quand il m'a frappé, avoit-il la main ouverte ou fermée?

BÉATRIX.

Hé! pourquoi voudrois-tu ſavoir cela?

CRISPIN.

Pourquoi, morbleu ! Si c'eſt un ſoufflet, c'eſt un affront fait à mon honneur.

BÉATRIX.

Et ſi c'eſt un coup de poing, ce n'eſt donc rien ?

CRISPIN.

Non. Un coup de poing, un coup de pied au cul, ſe donnent ſans conſéquence ; mais un ſoufflet !

BÉATRIX.

Diantre, un ſoufflet ! On n'y ſauroit donner une bonne explication, n'eſt-ce pas ?

CRISPIN.

Dis-moi donc, Béatrix, ſi c'eſt un ſoufflet que j'ai reçu.

BÉATRIX.

Tu dois mieux le ſavoir que moi.

CRISPIN.

J'étois diſtrait dans le moment.

BÉATRIX.

Moi, j'étois fort attentive, & je puis t'aſſurer que c'eſt un ſoufflet avec toutes ſes circonſtances.

CRISPIN.

Cela étant, je ſuis bien aiſe de m'être poſſédé dans l'action ; la vengeance en ſera plus éclatante.

BÉATRIX.

Je n'en doute nullement.

CRISPIN.

Peu s'en eſt fallu que je n'aie cédé au premier mouvement, & violé nos règles ; car je ſuis trop chaud & trop bouillant.

BÉATRIX.

Il y a paru.

CRISPIN.

S'il eût réitéré, il y auroit eu du ſang répandu.

BÉATRIX.

Oui, car il t'auroit caſſé le nez.

CRISPIN.

Je vais, de ce pas, chercher mon maître, & le conſulter. Cette affaire-là aura de grandes ſuites.

BÉATRIX.

Tu m'as l'air de la mener loin.

CRISPIN.

Je ne voudrois pas être dans la peau de mon ennemi. (*Il ſort.*)

SCÈNE VIII.

BÉATRIX *feule*, *riant.*

Le vaillant Champion ! Il a bien profité des leçons de fon maître.

SCÈNE IX.

BÉATRIX, LÉONOR.

LÉONOR.

Que faifais-tu donc-là avec Crifpin ?

BÉATRIX.

Il vient de m'apprendre une agréable nouvelle.

LÉONOR.

Quoi ?

BÉATRIX.

Il m'a dit que le feigneur don Alonfe eft informé de notre intrigue avec don Carlos.

LÉONOR.

Eft-il poffible ? Sur ce pied-là, je ne m'expoferai point à parler ce foir à ce cavalier.

BÉATRIX.

Hé ! d'où vient ?

LÉONOR.

Mon frère pourroit nous ſurprendre.

BÉATRIX.

Il ne vous ſurprendra pas dans une maiſon d'amie.

LÉONOR.

Tu as raiſon. Mais à qui nous adreſſer ?

BÉATRIX *rêvant.*

Attendez... je l'ai trouvé. Adreſſons-nous à Eſtelle d'Alvarade. C'eſt la perſonne qu'il nous faut.

LÉONOR.

A Eſtelle ! Tu n'y penſes pas, Béatrix. Eſtelle eſt nièce du capitaine don Lope, à qui je ſuis deſtinée ; elle loge même chez lui depuis quelques jours.

BÉATRIX.

Qu'importe ? Deux bonnes amies n'y regardent pas de ſi près, quand il s'agit de ſe prêter la main. De plus, elle ne ſera pas fâchée que ſon oncle meure dans le célibat.

LÉONOR.

Vas donc chez elle, pour la prier, de ma part, de trouver bon que je reçoive ce ſoir dans ſon appartement don Carlos.

BÉATRIX.

J'y vais tout-à-l'heure.

SCÈNE X.

LÉONOR, BÉATRIX, ESTELLE, JACINTE.

BÉATRIX *appercevant Eſtelle, à Léonor.*

Mais quel bonheur ! la voici elle-même.

ESTELLE.

Je vous ai reconnue de loin, ma chère Léonor ; & j'ai quitté des dames avec qui je me promenois, pour venir vous embraſſer. (*Elles s'embraſſent.*) Hé bien, mes enfans, quelles nouvelles ?

BÉATRIX *à Eſtelle.*

Vous venez fort à propos, madame, pour nous tirer d'un embarras.

ESTELLE *à Léonor.*

Ouvrez-moi votre cœur. Depuis un an que nous nous voyons, mon amitié doit vous être connue. Dans quel embarras êtes-vous ?

LÉONOR *à Eſtelle.*

Je voudrois avoir un entretien avec un cavalier nommé don Carlos, qui me rend des ſoins depuis quelques jours ; mais on nous obſerve, & je ne ſais où je pourrai le voir.

ESTELLE.

Vous n'oſez l'introduire chez vous ?

LÉONOR.

Vous ne me le confeilleriez pas.

ESTELLE.

J'aime mieux vous prêter mon appartement que de vous donner un fi mauvais confeil.

BÉATRIX.

Nous vous prenons au mot.

ESTELLE.

Hélas! que ne puis-je voir auffi mon cher don Luis Pachéco, dont l'abfence me met au défefpoir! Il y a deux ans qu'une affaire d'honneur le tient éloigné de Madrid. Je ne reçois point de fes nouvelles, & j'attends en vain fon retour.

LÉONOR.

Mon frère ne vous verra-t-il jamais fenfible à fa paffion?

ESTELLE.

J'y aurois peut-être répondu, fi le fouvenir de don Luis ne la traverfoit point.

BÉATRIX.

Sans don Carlos, nous aimerions peut-être auffi le feigneur don Lope.

ESTELLE *embraffant Léonor.*

Adieu, Léonor, je vais rejoindre ma compa-

gnie. Jacinte aura ſoin de vous introduire ce ſoir chez moi par une porte ſecrette.

Léonor & Béatrix rentrent chez elles.

SCÈNE XI.

ESTELLE, JACINTE.

JACINTE.

Voilà Léonor bien contente.

ESTELLE.

Je ſuis ravie de pouvoir lui faire plaiſir : c'eſt le meilleur caractère de fille que je connoiſſe.

SCÈNE XII.

ESTELLE, JACINTE, CLARIN.

CLARIN *à lui-même.*

Où diable eſt donc mon maître? Je ne le vois point à cette promenade.

ESTELLE *à Jacinte, en regardant Clarin.*

Les traits de cet homme-là ne me ſont pas inconnus.

CLARIN *à lui-même.*

Voici une dame qui me lorgne. Mon air la frappe, à ce qui me ſemble.

JACINTE *bas, à Eſtelle.*

Comme il vous conſidère, madame! on diroit qu'il vous connoît.

ESTELLE.

Eh! c'eſt Clarin. C'eſt le valet de don Luis.

CLARIN *à lui-même, & voulant fuir.*

Ventrebleu! c'eſt Eſtelle d'Alvarade. La maudite rencontre!

ESTELLE.

C'eſt toi, Clarin? approche, mon enfant; eſt-ce que tu ne me remets pas?

CLARIN *bas.*

Que trop. (*Haut, à Eſtelle.*) Pardonnez-moi.

ESTELLE.

Don Luis eſt donc à Madrid? Quelle joie! Pourquoi ne l'ai-je pas encore vu?

CLARIN *d'un air embarraſſé.*

Madame... (*A part.*) Que lui dirai-je?

ESTELLE.

Parle, Clarin, réponds-moi. Satisfais ma curioſité.

CLARIN *pleurant, à Eſtelle.*

Don Luis n'eſt point à Madrid, madame... hui, hui, hui, hui, hui!

ESTELLE.

Tu pleures, mon ami! Quel malheur m'annoncent tes larmes?

CLARIN *redoublant ſes pleurs.*

Hin, hin, hin, hin, hin!

ESTELLE.

Explique-toi donc. Tu jettes dans mon cœur un effroi mortel.

CLARIN.

Il ne faut plus ſonger au ſeigneur don Luis.

ESTELLE.

Que dis-tu? Que lui feroit-il arrivé?

CLARIN.

Hélas!

JACINTE *à Clarin.*

Seroit-il mort?

CLARIN *à Jacinte.*

Pis que cela; il eſt...

ESTELLE.

Achève.

CLARIN *à Eſtelle.*

Marié.

ESTELLE.

Juſte ciel!

JACINTE.

Marié !

CLARIN.

Oui, il s'eſt marié à Bruxelles. Il a épouſé la veuve d'un officier flamand.

ESTELLE.

Le perfide !

JACINTE.

Le traître !

ESTELLE.

Il a pu trahir ſes fermens ?

(*Elle tombe dans une profonde rêverie.*)

CLARIN.

C'eſt ce que je lui reprochai la veille de ſes noces : « Seigneur don Luis, lui dis-je, la larme « à l'œil, ſongez-vous bien à ce que vous allez « faire ? Voulez-vous cauſer la mort à madame « Eſtelle, à qui vous avez donné votre foi, « & qui vous aime ſi tendrement ? »

JACINTE.

Et que répondit-il à cela ?

CLARIN.

Ce qu'il répondit ? (*Groſſiſſant la voix.*) « Monſieur Clarin, mêlez-vous de vos affaires. « Eſtelle vous a-t-elle payé pour entrer ſi chau- « dement dans ſes intérêts ? »

JACINTE.

Le petit ſcélérat !

CLARIN.

Le lendemain de ſon mariage, je lui dis d'un air fier & mépriſant : « Fi, ſeigneur ! cela eſt « indigne. Je vous demande mon congé. Je ne « veux plus ſervir un homme ſans honneur, « ſans probité. » Là-deſſus je le quitte. Je ſors de Bruxelles & je reviens à Madrid, le cœur gonflé de ſoupirs, en maudiſſant la veuve de l'officier flamand.

ESTELLE.

Clarin, c'eſt aſſez.

CLARIN *bas, à part.*

Si cela pouvoit la détacher de mon maître ! (*Haut.*) Adieu, madame.

ESTELLE *fouillant dans ſa poche.*

Attends, mon enfant. Il n'eſt pas juſte que la douleur me faſſe oublier ce que je te dois pour avoir pris mon parti.

CLARIN.

Vos manières me pénètrent. Je ſens renouveller toute l'affliction que j'avois à Bruxelles.

ESTELLE.

Je ſuis cauſe que tu as quitté l'infidèle don Luis. Tiens, voilà pour te dédommager de ce

que je t'ai fait perdre. (*Elle lui donne de l'argent.*)

CLARIN *recommençant à pleurer.*

Ah! ah! ah! je ne puis digérer la trahifon de don Luis. Je vais chercher quelque retraite pour y pleurer, tant que cela durera.

SCÈNE XIII.

ESTELLE, JACINTE.

ESTELLE.

Voilà, Jacinte, ce don Luis dont je t'entretenois fi fouvent.

JACINTE.

J'étranglerois un homme comme cela.

ESTELLE.

Je me laiffois confumer d'ennui, pendant que le volage... Mais c'en eft fait; la douleur fait place à la colère, & je ne refpire plus que vengeance.

JACINTE.

Votre reffentiment eft jufte; mais remettez-vous. J'apperçois le feigneur don Lope, votre oncle. Il vient ici. Diffimulez.

ESTELLE.

Non, non; je ne puis me contraindre. D'ail-

leurs, pourquoi lui ferais-je un myftère de l'outrage que j'ai reçu? Il doit le fentir comme moi-même...

SCÈNE XIV.

ESTELLE, JACINTE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE *au capitaine.*

Ah! Seigneur, je fuis trahie! Un amant parjure met fur mon front une honte éternelle.

CRISPIN *à part.*

Auroit-elle reçu un foufflet?

LE CAPITAINE *à Eftelle.*

Expliquez-vous, ma nièce; quel affront vous a-t-on fait?

ESTELLE.

Un cavalier, depuis trois ans, a reçu ma foi; & je viens d'apprendre que le traître s'eft marié à Bruxelles.

LE CAPITAINE.

Certes, le trait eft noir.

CRISPIN.

Fi! voilà un procédé bien français.

ESTELLE.

Sa trahifon ne demeurera pas impunie.

Quand parmi les hommes je ne trouverois point de vengeur, le perfide ne ſauroit m'échapper. Conduite par ma fureur, j'irai le chercher à Bruxelles, & moi-même je lui percerai le cœur.

CRISPIN.

Quelle fille! Elle chaſſe de race, ma foi.

LE CAPITAINE.

Calmez vos tranſports, Eſtelle. Votre injure me touche autant que vous. Dites-moi ſeulement le nom du cavalier.

ESTELLE.

Il ſe nomme don Luis Pachéco.

LE CAPITAINE.

Cela ſuffit. Je me charge de vous venger.

ESTELLE.

Vous irez en Flandres?

CRISPIN.

Il iroit au Japon, madame, pour moins que cela.

LE CAPITAINE.

Je partirai ſitôt que j'aurai fini une affaire qui demande ici ma préſence. Allez, ayez l'eſprit en repos là-deſſus.

Eſtelle & Jacinte s'en vont.

SCÈNE XV.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN *à part.*

Puifque mon maître eft fi prompt à fe charger des vengeances d'autrui, il faut que je remette la mienne entre fes mains.

LE CAPITAINE.

Je vais rentrer chez don Alonfe, & lui annoncer une nouvelle fi favorable à fon amour. Toi, Crifpin, vas m'attendre au logis.

CRISPIN.

J'y vais... Mais, feigneur capitaine, un petit mot, s'il vous plaît.

LE CAPITAINE.

Que me veux-tu ?

CRISPIN.

Je veux vous inftruire d'un différend qui offre une belle matière à vos décifions.

LE CAPITAINE.

Ho, ho ! quel différend peut-il être arrivé qui ne foit pas encore venu à ma connoiffance ?

CRISPIN.

Dans ce même endroit où nous voici, j'ai

reçu un ſoufflet qui m'a fait voir vingt chandelles.

LE CAPITAINE.

Qui? toi, Criſpin?

CRISPIN.

Oui, moi, votre élève dans la ſcience des procédés.

LE CAPITAINE.

Voilà une action bien hardie!

CRISPIN.

Je l'ai trouvée ſi téméraire, ſi inſolente, que je n'ai preſque pas ſenti le coup.

LE CAPITAINE.

Cet affront me regarde.

CRISPIN.

Aſſurément : on ne ſauroit faire du mal aux pieds, que la tête ne s'en reſſente.

LE CAPITAINE.

Donner un ſoufflet à mon domeſtique, c'eſt m'offenſer directement.

CRISPIN.

Directement, oui, directement. Ho, ho! monſieur l'olibrius[4], vous n'avez qu'à vous bien tenir; mon affaire eſt en bonne main.

LE CAPITAINE.

J'en dois tirer raiſon.

CRISPIN.

Sans doute. C'eſt à cauſe de cela que je n'ai pas voulu me venger moi-même.

LE CAPITAINE.

J'approuve ta retenue.

CRISPIN *à part.*

Je ſuis hors d'intrigue.

LE CAPITAINE.

Qui eſt l'offenſeur ? Eſt-il noble ?

CRISPIN *haut.*

Hé ! non, non. Allez, ne craignez rien. Ce n'eſt qu'un valet.

LE CAPITAINE.

Oh ! ſi l'offenſeur n'eſt pas noble, l'honneur ne me permet pas de mettre l'épée à la main contre lui : mais ce qui m'eſt défendu, à moi, t'eſt permis à toi, comme tu peux le voir dans mon chapitre des *ſoufflets roturiers.*

CRISPIN.

Ho bien ! puiſque vous ne pouvez me venger, il n'y a qu'à laiſſer cela là. Je m'en vengerai par le mépris. Auſſi-bien c'eſt la vengeance des belles ames.

LE CAPITAINE *le regardant de travers.*

Que dis-tu?

CRISPIN.

Un ſoufflet, au bout du compte, n'eſt pas la mort d'un homme.

LE CAPITAINE.

Comment, faquin! Eſt-ce le langage d'un homme nourri chez moi?

CRISPIN.

C'eſt le langage d'un homme ſenſé.

LE CAPITAINE.

Écoute. Je n'ai qu'un mot à te dire. Songe à te montrer digne valet de don Lope; ou bien prépare-toi à mourir ſous le bâton.

CRISPIN.

L'alternative eſt conſolante!

LE CAPITAINE.

Opte tout-à-l'heure. Détermine-toi.

CRISPIN.

C'en eſt fait, je prends mon parti. Vos paroles m'inſpirent une fureur martiale. Je vais, comme un lion, chercher mon ennemi.

LE CAPITAINE.

Ah! j'aime à t'entendre parler de la ſorte.

CRISPIN.

Je cours, je vole... Mais, attendez : une réflexion m'arrête tout court.

LE CAPITAINE.

Hé! quelle?

CRISPIN.

Je ſonge que j'ai reçu le ſoufflet en rendant ſervice à don Alonſe. C'eſt le valet de l'amant de ſa ſœur qui me l'a donné.

LE CAPITAINE.

Tu ne m'avois pas dit cette circonſtance.

CRISPIN.

Non, vraiment; je n'y ai pas penſé.

LE CAPITAINE.

Don Alonſe a part à l'offenſe.

CRISPIN.

N'eſt-il pas vrai? Il doit joindre cela aux autres ſujets qu'il a de ſe plaindre du cavalier, & venger le tout enſemble. Ainſi la choſe ne me regarde plus.

LE CAPITAINE.

Elle te regarde toujours, mon ami. Don Alonſe, étant gentilhomme, ne peut pas tirer

raifon de cette offenfe. Tu dois te venger, tant par rapport à toi, que par rapport à lui, & même auffi par rapport à moi.

CRISPIN.

Il y a bien des rapports dans cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Vas, mon enfant, vas rétablir ton honneur.

CRISPIN.

C'eft-à-dire : Crifpin, vas te faire tuer.

LE CAPITAINE.

Ne remets point le pied dans ma maifon, que tu n'aies réparé l'outrage que tu as reçu. Il ne me convient pas d'avoir un domeftique déshonoré.

Le capitaine entre chez don Alonfe.

SCÈNE XVI.

CRISPIN, *feul.*

J'avois bien affaire auffi d'aller lui parler de ce maudit foufflet. Mais le vin eft tiré, il faut le boire. Allons, Crifpin, anime-toi. Après tout, ton ennemi n'a peut-être pas plus de cœur

qu'un autre, quand il verra une épée nue, il aura autant de peur que toi. Pourquoi non? Faiſons-en l'épreuve. Çà, repréſentons-nous que je le rencontre. Parlons-lui d'un ton de grenadier : Ah! te voilà, pendart, te voilà!... (*Il change de ton.*) Je vous demande pardon, monſieur Criſpin. J'étois ivre quand je vous ai ſouffleté. (*D'un ton rude.*) Tu étois ivre, maraud! Ha, ha! Voici de mes gens qui ne ſont braves que lorſqu'ils ont bu! Mets l'épée à la main, gueux, & défends toi... (*Il allonge des eſtocades.*) Tic, tac... Sa lame eſt bonne, & il ſe défend bien; mais j'en viendrai à bout. Pare-moi celle-ci : une, deux, trois, paf! tiens, miſérable, vas te faire panſer... (*D'un ton pleureur.*) Ah! vous m'avez crevé un œil... (*D'un ton rude.*) Bon; tant mieux, méchant borgne; je veux t'arracher l'autre. Il faut mourir.

SCÈNE XVII.

CLARIN, CRISPIN.

CRISPIN *appercevant Clarin.*

Ahi, ahi, ahi!

CLARIN *lui mettant la main ſur l'épaule.*

Qui doit mourir?

CRISPIN *à part.*

Ouf ! je ne le croyois pas ſi près de moi.

CLARIN.

Je vous trouve l'épée à la main !

CRISPIN.

Je viens de bourrer un certain quidam qui m'avoit inſulté.

CLARIN.

Je ſuis ravi. J'aime les braves gens, & je ſuis prêt à vous faire raiſon du ſoufflet que j'ai pris la liberté de vous appliquer ſur...

CRISPIN.

Il s'eſt battu avec beaucoup de valeur. Il faut rendre juſtice à ſes ennemis.

CLARIN.

Cela eſt généreux. Hâtons-nous, je vous prie, tandis que nous ſommes ſeuls.

CRISPIN.

Je ſuis encore tout eſſoufflé de mon dernier combat ; laiſſez-moi reſpirer.

CLARIN.

Dépêchons-nous donc.

CRISPIN.

Quoi ?

(*Déclamant.*)

« Sortir d'une bataille, & combattre à l'inftant ! »

Me prenez-vous pour un cid ?

CLARIN.

Non, ma foi, non. Je vois bien que vous n'êtes rien moins qu'un cid. Le ciel vous a donné bien peu de courage.

CRISPIN.

Vous devez l'en remercier.

CLARIN *lui donnant des foufflets.*

Vous méritez d'être fouffleté.

CRISPIN.

D'accord.

CLARIN *lui donnant des nafardes.*

Nafardé.

CRISPIN.

Soit.

CLARIN *lui donnant des croquignoles.*

Croquignolé.

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLARIN.

Puifque vous ne voulez pas vous battre, vous

trouverez bon que je vous donne des coups de bâton. Vous ſavez que c'eſt la règle.

CRISPIN.

Oui. Vous avez donc lu cela dans notre livre ?

CLARIN.

Mot pour mot.

CRISPIN.

Il en faut paſſer par-là, car je ſuis rigide obſervateur de nos règles... (*Tendant le dos à Clarin.*) Allons, monſieur, ſuivez-les.

CLARIN *après lui avoir donné des coups de bâton.*

C'eſt ainſi que je les donne.

CRISPIN.

C'eſt ainſi que je les reçois.

CLARIN.

Je vous ferai tâter de mon épée, ſi vous n'êtes pas content de cela.

CRISPIN.

Oh ! je ne ſuis pas difficile à contenter.

CLARIN *s'en allant.*

Adieu, frère.

CRISPIN *le ſaluant profondément.*

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur très humble.

SCÈNE XVIII.

CRISPIN *ſeul.*

Il croyoit que je lâcherois pied devant lui. Il a été bien attrapé. Je lui ai tenu tête juſqu'au bout. Il eſt vrai que j'ai été battu ; mais les armes ſont journalières ; &, au reſte, voilà mon affaire vidée.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III.

Le théâtre repréfente l'appartement du capitaine don Lope. Cet appartement a l'air d'une falle d'armes : on y voit quantité de fleurets, de plaftrons & autres uftenfiles concernant les armes. Il y a deux flambeaux fur une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

LE CAPITAINE.

QU'EST-CE, Crifpin ? Tu as l'air bien content.

CRISPIN.

Ah ! feigneur capitaine, j'ai une agréable nouvelle à vous annoncer.

LE CAPITAINE.

Je la lis dans tes yeux.

CRISPIN.

Vous voyez en moi votre vivante image. Je viens de terminer mon affaire très-heureufement.

LE CAPITAINE.

As-tu tué ton homme ?

CRISPIN.

Non ; mais il y a bien eu des coups donnés & reçus.

LE CAPITAINE.

De quelle manière s'eſt paſſée la choſe ?

CRISPIN.

Je vais vous le dire en deux mots. J'ai rencontré mon ennemi. Nous avons parlé de nous battre. L'un de nous deux a refuſé lâchement de tirer l'épée ; & l'autre, ſuivant nos règles, lui a donné vingt coups de bâton.

LE CAPITAINE.

Tu as bien fait de le traiter ainſi.

CRISPIN.

Après cela, mon drôle ne m'a pas demandé ſon reſte. Il s'eſt retiré, & m'a laiſſé maître du champ de bataille.

LE CAPITAINE.

Tu as fait prendre la fuite à ton ennemi ?

CRISPIN.

Oui, vraiment, il m'a montré les talons.

LE CAPITAINE.

Tu me ravis par ce diſcours, mon cher Criſ-

pin. Viens, mon fils, viens que je t'embraffe. Je veux que tu deviennes un des plus vaillans hommes du royaume.

CRISPIN.

J'y ai beaucoup de difpofitions.

LE CAPITAINE.

Et, dès à préfent, je te fais l'arbitre des démêlés de la populace.

CRISPIN.

Grand merci.

(*Déclamant.*)

« Tôt ou tard la valeur reçoit fa récompenfe. »

LE CAPITAINE.

Ma joie eft extrême d'apprendre que tu te fois vengé : car enfin, mon ami, une injure eft un pefant fardeau.

CRISPIN.

Très-pefant.

LE CAPITAINE.

Dans quelle affreufe fituation fe trouve un homme qui a été offenfé, & qui n'eft pas encore vengé !

CRISPIN.

J'ai paffé par-là. Pefte, c'eft une horrible fituation !

LE CAPITAINE.

Il a dans le cœur un ver qui le ronge ſans relâche. Il eſt bourrelé.

CRISPIN.

Souffleté.

LE CAPITAINE.

Déchiré.

CRISPIN.

Naſardé.

LE CAPITAINE.

Dévoré.

CRISPIN.

Croquignolé.

LE CAPITAINE.

Mais, quand il a goûté la douceur de la vengeance...

CRISPIN.

Ho, ho!

LE CAPITAINE.

Quel ſoulagement!

CRISPIN.

Quel plaiſir!

LE CAPITAINE.

Que ſon ame eſt contente!

CRISPIN.

Elle nage dans la joie.

LE CAPITAINE.

Par exemple, quelle ſatisfaction n'as-tu pas préſentement.

CRISPIN.

Oui, parbleu! je ſuis fort ſatisfait. Je ne voudrois pas être à recommencer.

SCÈNE II.

UN ESPION, LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais voici un de nos eſpions. Que vient-il nous apprendre?

L'ESPION.

Il y a bien des affaires, ſeigneur capitaine.

LE CAPITAINE *à l'eſpion.*

Qu'eſt-il arrivé?

L'ESPION.

Un chevalier de Calatrava, nommé don Martin d'Avalos, a voulu donner, cette nuit, une ſérénade à une fille de qualité; & un de ſes rivaux eſt venu, par jalouſie, déconcerter le concert. On s'eſt battu comme tous les diables de part & d'autre, & l'on a trouvé ce matin ſur le carreau...

LE CAPITAINE *avec précipitation.*

Hé bien, ſur le carreau ?

L'ESPION.

Deux guitarres briſées en mille pièces.

CRISPIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha ; quel carnage !

LE CAPITAINE *à Criſpin.*

Il y a bien-là de quoi rire ! Je trouve le cas très-grave, moi. On ne doit point troubler des ſérénades. L'uſage en eſt légitime & conſacré. Je prétends m'informer à fond de cette affaire.

CRISPIN.

Vous ferez ſagement. Il faut découvrir ces perturbateurs de la galanterie nocturne, & leur faire payer les guitarres.

SCÈNE III.

UN SICILIEN, LE CAPITAINE, CRISPIN, L'ESPION.

LE CAPITAINE.

Quel étranger entre ici ? Voyons ce qui l'amène.

L'eſpion ſe retire.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, CRISPIN, UN SICILIEN.

LE SICILIEN *faluant le capitaine.*

Seigneur, fur la réputation que vous avez...
CRISPIN *au Sicilien, l'interrompant & le faluant.*
Seigneur, je fuis votre ferviteur de tout mon cœur.

LE SICILIEN *à Crifpin.*

Bon jour... (*Au capitaine.*) Seigneur, fur la réputation que vous avez d'être le premier homme du monde...

CRISPIN *l'interrompant encore.*

Je fuis ravi de vous voir en bonne fanté.

LE SICILIEN *regarde févèrement Crifpin & reprend enfuite fon difcours.*

D'être le premier homme du monde pour lever les fcrupules que l'honneur fait naître quelquefois dans les ames fenfibles aux injures ; je viens exprès des extrémités de la Sicile à Madrid, pour vous prier de me confeiller dans un embarras où je me trouve.

LE CAPITAINE *au Sicilien.*

Volontiers. De quoi s'agit-il ?

CRISPIN.

Parlez. Nous vous écoutons.

LE SICILIEN.

Vous ſavez mieux que perſonne combien l'honneur d'un gentilhomme eſt délicat & facile à bleſſer.

LE CAPITAINE.

Ha, ha !

CRISPIN.

Malpeſte !

LE SICILIEN.

L'honneur eſt une glace, que le moindre ſouffle ternit.

CRISPIN.

L'honneur eſt une prune, qu'on ne ſauroit toucher ſans en ôter la fleur.

LE SICILIEN.

Je ſuis natif de Catania près du Mont-Gibel, & je me nomme Lupardi. En liſant un vieux bouquin, j'ai trouvé qu'un homme qui portoit mon nom a été tué en duel autrefois, & il

n'eſt point fait mention dans le volume que ſa mort ait été vengée.

LE CAPITAINE.

Il y a peut-être pluſieurs tomes ?

LE SICILIEN.

Pardonnez-moi.

CRISPIN.

Et avez-vous vu toutes les éditions ?

LE SICILIEN.

Le livre n'en a jamais eu qu'une.

CRISPIN.

Il a donc cela de commun avec bien des ouvrages.

LE CAPITAINE.

Comment s'appeloit le meurtrier de votre Lupardi ?

LE SICILIEN.

Il s'appeloit Perichichichipinchi.

CRISPIN *riant.*

Perichichirichinpi.

LE SICILIEN *à Criſpin.*

Perichichichipinchi.

LE CAPITAINE.

Voici ce que vous avez à faire. Il faut que vous cherchiez quelque cavalier qui porte ce nom, & que vous lui faſſiez un appel.

CRISPIN.

Cela eſt dans les formes.

LE SICILIEN *au capitaine.*

J'ai penſé comme vous, & j'ai d'abord fait des perquiſitions dans la Sicile. De-là j'ai paſſé dans le royaume de Naples, & j'ai parcouru toute l'Italie; mais je n'ai point trouvé ce que je cherchois.

LE CAPITAINE.

Cela eſt malheureux.

CRISPIN.

Rien n'eſt plus déſolant!

LE SICILIEN.

J'étois enfin de retour chez moi, fort mortifié d'avoir perdu mes pas, & réſolu d'abandonner une vengeance qu'il m'étoit impoſſible de tirer; mais l'inexorable point-d'honneur m'eſt venu faire un crime du repos où je voudrois demeurer; &, las d'être en proie aux ſecrets reproches qu'il me faiſoit ſans ceſſe, j'ai pris la réſolution de continuer ma recherche.

LE CAPITAINE *à Criſpin.*

Ah! mon ami, quelle délicateſſe!

CRISPIN *au capitaine.*

Oui, parbleu ! ce gentilhomme obferve les points & les virgules de notre recueil.

LE SICILIEN.

J'ai deffein, après avoir foigneufement tâché de déterrer quelque Perichichichipinchi en Efpagne, de me rendre aux Pays-Bas, d'aller en France, en Allemagne, & de faire enfin le tour de l'Europe ; mais fi je ne tire aucun fruit d'un fi long voyage, penfez-vous que je puiffe, en fûreté d'honneur, en demeurer là ?

LE CAPITAINE *au Sicilien.*

Je ne le crois pas.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

LE CAPITAINE.

Je ne me contenterois pas d'avoir fait le tour de l'Europe, je pafferois aux Indes.

CRISPIN.

Je galoperois par toute la terre habitable pour n'avoir rien à me reprocher.

LE SICILIEN.

Seigneur capitaine, on m'avoit bien dit que vous étiez roide fur l'article. Je vous remercie de vos confeils. Adieu. Je ne retournerai point en Sicile, que je n'aie fait tout ce que l'intérêt de mon nom attend de moi.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Le ſeigneur Lupardi va bien battre du pays. Il court grand riſque de ne revoir jamais le Mont-Gibel.

LE CAPITAINE.

C'eſt un brave homme; & je ſouhaite qu'il rencontre...

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, CRISPIN, DON ALONSE.

LE CAPITAINE.

Mais voici don Alonſe, mon beau-frère futur.

DON ALONSE.

Seigneur capitaine, je viens vous ſommer de me tenir parole.

LE CAPITAINE *à don Alonſe.*

Quand il en ſera tems, je vous introduirai dans l'appartement de ma nièce. Allons dans mon cabinet attendre cet heureux moment.

(*Ils ſortent tous.*)

Le théâtre change en cet endroit & repréſente l'appartement d'Eſtelle, éclairé de quantité de bougies.

SCÈNE VII.

ESTELLE, LÉONOR.

ESTELLE.

Vous voyez, ma chère Léonor, ſi ma douleur eſt juſte.

LÉONOR.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe.

ESTELLE.

Hommes perfides & ſcélérats ! quand vous nous faites des ſermens, que nous ſommes ſottes d'y ajouter foi !

LÉONOR.

Quelle ingratitude !

ESTELLE.

Je ſouhaite que vous ſoyez plus heureuſe que moi ; mais, après ce qui m'eſt arrivé, je crois qu'il y a peu de fond à faire ſur les promeſſes d'un amant.

LÉONOR.

Votre exemple, il eſt vrai, doit m'effrayer :

mais s'il eſt quelque homme au monde qui ne reſſemble point aux autres, c'eſt don Carlos.

ESTELLE.

Vous avez donc trouvé le phénix.

LÉONOR.

Sa ſeule phyſionomie confond toutes les réflexions qu'on peut faire contre ſon ſexe.

ESTELLE.

Sa phyſionomie, dites-vous? Oh! prenez-y garde, Léonor. Don Luis en a une à tromper toute la terre.

SCÈNE VIII.

ESTELLE, LÉONOR, BÉATRIX.

BÉATRIX *à Léonor.*

Madame!

LÉONOR.

Hé bien, Béatrix!

BÉATRIX.

Je vous amène don Carlos.

(*Elle fait entrer don Luis & ſe retire enſuite.*)

LÉONOR.

Vous allez voir, Eſtelle, que je n'ai pas fait un mauvais choix.

SCÈNE IX.

ESTELLE, LÉONOR, DON LUIS,
le nez enveloppé dans fon manteau.

DON LUIS *à lui-même, reconnoiffant Eftelle.*

Jufte ciel ! où me fuis-je laiffé conduire ? C'eft Eftelle !

LÉONOR.

Don Carlos, vous n'avez rien à craindre ici. Découvrez-vous.

DON LUIS *à lui-même.*

Comment me tirer de ce mauvais pas ?

ESTELLE.

Seigneur, n'ayez là-deffus aucune inquiétude.

DON LUIS *haut, tout déconcerté.*

Pardonnez, mefdames, fi je vous quitte pour un inftant ;... j'ai oublié... une affaire preffée... J'ai deux mots à dire à un ami, qui...

LÉONOR.

Quel difcours ! Avez-vous perdu l'efprit, don Carlos ? Pourquoi vous troublez-vous ?

DON LUIS.

Madame !...

LÉONOR.

Finiffons. Découvrez-vous. Je le veux.

DON LUIS *faifant un pas pour s'en aller.*

Je vais revenir dans un moment.

(*On entend du bruit à la porte.*)

LÉONOR.

Qu'entends-je ?

ESTELLE.

On ouvre ! O ciel ! on entre !

LÉONOR *à part.*

Que vois-je ? c'eft mon frère. Je fuis perdue !

SCÈNE X & dernière.

ESTELLE, LÉONOR, DON LUIS, DON ALONSE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE *s'avançant vers la porte.*

Quel audacieux peut venir ?...

DON ALONSE.

Ne vous alarmez pas, madame ; un amant foumis & refpectueux ne doit point... Mais quel objet s'offre à mes regards ? Un homme avec ma fœur & ma maîtreffe !

LE CAPITAINE *à lui-même, ſe frottant les yeux.*

Eſt-ce une illuſion ?

ESTELLE.

Don Alonſe chez moi...! (*Au capitaine.*) Et c'eſt vous, ſeigneur, qui l'introduiſez !

LE CAPITAINE *à Eſtelle.*

Ma préſence doit vous raſſurer. Mais que fait ici ce cavalier ?

CRISPIN.

Ouf !

DON ALONSE.

Cet inconnu qui prend ſoin de ſe cacher, offenſe mon honneur ou mon amour.

CRISPIN *bas.*

Notre livre ſera conſulté.

DON ALONSE *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Il faut qu'il éprouve le châtiment que mérite ſa témérité.

LÉONOR *tremblante, à elle-même.*

Que vont-ils faire ?

ESTELLE *ſaiſiſſant le bras de don Alonſe.*

Arrêtez, don Alonſe. Songez au reſpect que vous me devez.

LÉONOR *au capitaine.*

Seigneur don Lope, de grâce, calmez...

LE CAPITAINE.

Écoutez. Point de bruit. Voici de quelle manière on peut accommoder la chofe.

ESTELLE *à part.*

Il va diffiper cet orage.

LÉONOR *à part.*

Puiffe-t-il nous tirer de peine!

CRISPIN *à part.*

L'oracle va parler.

LE CAPITAINE.

Crifpin, ferme la porte. Et vous, don Alonfe faites tous vos efforts pour tuer ce cavalier tout-à-l'heure.

LÉONOR *faifant un cri.*

Ah!

ESTELLE.

O dieu!

LE CAPITAINE.

Et fi, par malheur, il vous tue, je fuis ici pour le tuer après. Par ce moyen, votre mort fera vengée & votre honneur fatisfait.

CRISPIN *à part.*

Voilà un tempérament de notre façon.

LÉONOR *au capitaine.*

Comment! vous voulez, que, dans mon appartement même...

LE CAPITAINE *à Eſtelle.*

Oui, ma nièce, il faut que cela ſoit. En pareille rencontre, c'eſt ainſi qu'on en doit uſer.

CRISPIN *à Eſtelle.*

C'eſt l'ordre, madame, c'eſt la règle.

ESTELLE.

Que dira-t-on de moi dans le monde?

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille ſur cela; mon témoignage ſuffit pour faire taire la médiſance. Allons, ſeigneurs cavaliers, battez-vous à votre aiſe.

CRISPIN.

Oui, tuez-vous, égorgez-vous à votre aiſe. Mon maître eſt dans ſon élément.

Don Alonſe & don Luis mettent l'épée à la main.

LÉONOR.

A l'aide!

ESTELLE.

Au ſecours!

LE CAPITAINE *arrêtant les cavaliers.*

Attendez, don Alonſe; je fais réflexion que vous ne connoiſſez pas ce cavalier.

DON ALONSE *au capitaine.*

Que m'importe ?

LE CAPITAINE.

Il faut connoître l'offenſeur. (*A don Luis.*) Seigneur inconnu, découvrez-vous, & apprenez-nous qui vous êtes.

DON LUIS.

Malgré les intérêts qui m'obligent à me cacher, je vais donc me faire connoître. (*Il ſe découvre.*)

ESTELLE.

Ah ! C'eſt don Luis !

LE CAPITAINE.

Que vois-je ? don Carlos !

ESTELLE *à don Luis.*

Qui t'amène ici, traître ? Viens-tu ſéduire mon amie, & couronner par là ta trahiſon ?

DON ALONSE *à Eſtelle.*

Madame, laiſſons-là les diſcours. Je vais vous venger d'un infidèle, en puniſſant un ſuborneur.

LE CAPITAINE.

Doucement, don Alonſe. Ce don Luis m'eſt connu ſous le nom de don Carlos. C'eſt mon meilleur ami. C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie en Flandres. Je dois défendre la ſienne.

CRISPIN *à don Alonſe.*

Oui, nous périrons à ſes côtés.

DON ALONSE *au capitaine.*

Mais, don Lope, il eſt votre rival ; & de plus, vous avez promis de venger votre nièce de l'infidélité de don Luis.

LE CAPITAINE *rêvant.*

Il eſt vrai.

DON ALONSE.

Faut-il donc compter pour rien votre parole ?

LE CAPITAINE.

Non.

CRISPIN *à part.*

Oh ! ma foi, pour le ccup, notre recueil eſt en défaut.

LE CAPITAINE *à don Luis.*

Don Carlos, ou plutôt don Luis, puiſque c'eſt votre véritable nom, je ſens toute l'obligation que je vous ai, mais l'honneur veut que mon bras s'arme contre vos jours. Je ſuis au déſeſpoir d'en venir là avec vous. Pourquoi faut-il que vous ſoyez ſi coupable ? (*Il tire l'épée.*)

DON LUIS.

En quoi, don Lope, ſuis-je donc coupable ?

LE CAPITAINE.

En quoi? malgré la foi jurée, vous abandonnez ma nièce, vous vous mariez à Bruxelles, & vous revenez à Madrid féduire Léonor, ma maîtreffe.

DON LUIS.

Je ne fuis point marié. C'eft une fable que mon valet a inventée dans l'embarras où il s'eft trouvé en rencontrant Eftelle.

LE CAPITAINE.

Oh! puifque vous n'êtes pas marié, c'eft une autre affaire. Il eft aifé de nous accorder.

DON ALONSE.

Et comment cela?

LE CAPITAINE.

Don Luis n'a qu'à rendre fon cœur à ma nièce, & l'époufer dès demain.

DON ALONSE.

L'époufer! Il faut donc que je me venge des foins que don Luis a rendus à ma fœur fans mon aveu, & qu'en même tems je lui difpute le cœur d'Eftelle.

LE CAPITAINE *à don Alonfe.*

Soit; mais fi vous ôtez la vie à don Luis, je ferai obligé d'attaquer la vôtre.

CRISPIN.

Il y a auſſi bien des rapports dans cette affaire-ci.

ESTELLE.

C'eſt à moi de finir tous ces débats... (*Au capitaine.*) Seigneur don Lope, je vous rends votre parole. Je ne ſouhaite plus d'être vengée. Je ne vois plus en don Luis un amant chéri : ſon inconſtance a rendu mon cœur libre, & je donne ma main au ſeigneur don Alonſe.

DON ALONSE *à Eſtelle.*

Ah! madame, en récompenſant ma conſtance, vous me faites oublier tous les maux que j'ai ſoufferts depuis quatre ans.

LE CAPITAINE.

Depuis quatre ans! Vous avez donc ſoupiré pour Eſtelle avant don Luis?

DON ALONSE.

Oui, ſeigneur.

LE CAPITAINE.

Eh! que ne le diſiez-vous d'abord? Vous levez, par-là, tous les obſtacles. C'eſt la date qui doit décider entre deux rivaux d'un mérite égal.

LÉONOR *au capitaine.*

Suivez donc vous-même vos règles, ſeigneur capitaine, & cédez-moi à don Luis.

LE CAPITAINE.

Que je vous cède à don Luis?

LÉONOR.

Oui vraiment. Il n'y a que trois jours que vous m'aimez, & il y en a huit qu'il me rend des foins.

CRISPIN *au capitaine.*

Vous n'avez pas le mot à dire à cela.

LE CAPITAINE.

Non. Puifque l'honneur l'ordonne, l'amour a beau s'y oppofer : il faut facrifier à l'honneur jufqu'à fon bonheur même. Je foufcris à la félicité de Pachéco.

DON LUIS.

Par ce facrifice, don Lope, vous paierez avec ufure le fervice que je vous ai rendu.

LE CAPITAINE.

O Point-d'honneur! Que tu as de pouvoir fur les belles ames!

CRISPIN.

O Point-d'honneur! que tu es fenfible aux épaules!

FIN.



CRISPIN,

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois en 1707.

ACTEURS.

M. ORONTE, bourgeois de Paris.
VALÈRE, amant d'Angélique.
M. ORGON, père de Damis.
CRISPIN, valet de Valère.
LABRANCHE, valet de Damis.
Mme ORONTE, femme de M. Oronte.
ANGÉLIQUE, sa fille, promise à Damis,
LISETTE, suivante d'Angélique.

La Scène est à Paris.



CRISPIN,

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRISPIN, VALÈRE.

VALÈRE.

AH ! te voilà, bourreau !

CRISPIN.

Parlons ſans emportement.

VALÈRE.

Coquin !

CRISPIN.

Laiſſons-là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous ?

VALÈRE.

De quoi je me plains, traître? Tu m'avois demandé congé pour huit jours, & il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Eſt-ce ainſi qu'un valet doit ſervir?

CRISPIN.

Parbleu! monſieur, je vous ſers comme vous me payez. Il me ſemble que l'un n'a pas plus à ſe plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrois bien ſavoir d'où tu peux venir?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'eſt acquis ſur les gens de province, par ſa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent; & tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, Monſieur; nous n'avons pas fait une

heureuſe pêche. Le poiſſon a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fond de garçon que voilà? Écoute: Criſpin, je veux bien te pardonner le paſſé; j'ai beſoin de ton induſtrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALÈRE.

Je ſuis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils? Ce gros marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf cens francs pour trente piſtoles d'étoffes qu'il vous a fournies, auroit-il obtenu ſentence contre vous?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah! j'entends. Cette généreuſe marquiſe qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avoit fait aſſigner, a découvert que nous agiſſions de concert avec lui.

VALÈRE.

Ce n'eſt point cela, Criſpin. Je ſuis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh! oh! Et de qui, par aventure?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de monſieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue : peſte, la jolie figure! ſon père, ſi je ne me trompe, eſt un bourgeois qui demeure en ce logis, & qui eſt très-riche.

VALÈRE.

Oui ; il a trois grandes maiſons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable perſonne qu'Angélique !

VALÈRE.

De plus, il paſſe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle ſait vos ſentimens ?

VALÈRE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez ſon père, j'ai ſi bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable : mais Liſette, ſa femme-de-chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au déſeſpoir.

CRISPIN.

Eh! que vous a-t-elle dit, cette défefpérante Lifette?

VALÈRE.

Que j'ai un rival, que monfieur Oronte a donné fa parole à un jeune homme de province qui doit inceffamment arriver à Paris pour époufer Angélique.

CRISPIN.

Et qui eft ce rival?

VALÈRE.

C'eft ce que je ne fais point encore. On appela Lifette dans le tems qu'elle me difoit cette fâcheufe nouvelle, & je fus obligé de me retirer fans apprendre fon nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas fitôt propriétaires des trois belles maifons de monfieur Oronte.

VALÈRE.

Vas trouver Lifette de ma part, parle-lui; après cela nous prendrons nos mefures.

CRISPIN.

Laiffez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis. (*Il fort.*)

SCÈNE II.

CRISPIN, *ſeul.*

Que je ſuis las d'être valet ! ah ! Criſpin, c'eſt ta faute ; tu as toujours donné dans la bagatelle : tu devrois préſentement briller dans la finance. Avec l'eſprit que j'ai, morbleu ! J'aurois déjà fait plus d'une banqueroute [1].

SCÈNE III.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

N'eſt-ce pas là Criſpin ?

CRISPIN.

Eſt-ce Labranche que je vois ?

LABRANCHE.

C'eſt Criſpin, c'eſt lui-même.

CRISPIN.

C'eſt Labranche, ou je meure ! L'heureuſe rencontre ! Que je t'embraſſe, mon cher. Franchement ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle, depuis

que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation fur mer ; j'ai penfé être du dernier détachement de la Tournelle [2].

CRISPIN.

Tudieu ! Qu'avois-tu donc fait ?

LABRANCHE.

Une nuit je m'avifai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curiofité, des nouvelles de fon pays. Comme il n'entendoit pas le françois, il crut que je lui demandois la bourfe ; il crie au voleur, le guet vient ; on me prend pour un fripon ; on me mène au Châtelet ; j'y ai demeuré fept femaines.

CRISPIN.

Sept femaines !

LABRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage, fans la nièce d'une revendeufe à la toilette.

CRISPIN.

Eft-il vrai ?

LABRANCHE.

On étoit furieufement prévenu contre moi ; mais cette bonne amie fe donna tant de mouvement, qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il eft bon d'avoir de puiffans amis.

LABRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois; tu n'es plus curieux de ſavoir des nouvelles des pays étrangers.

LABRANCHE.

Non, ventrebleu! Je me ſuis remis dans le ſervice. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non; je ſuis, comme toi, un fripon honoraire. Je ſuis rentré dans le ſervice auſſi ; mais je ſers un maître ſans bien, ce qui ſuppoſe un valet ſans gages; je ne ſuis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE.

Je le ſuis aſſez de la mienne, moi. Je me ſuis retiré à Chartres, j'y ſers un jeune homme appelé Damis; c'eſt un aimable garçon; il aime le jeu, le vin, les femmes; c'eſt un homme univerſel; nous faiſons enſemble toutes ſortes de débauches ; cela m'amuſe, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie!

LABRANCHE.

N'eſt-il pas vrai ?

CRISPIN.

Affurément. Mais dis-moi, Labranche, qu'eft-tu venu faire à Paris ? Où vas-tu ?

LABRANCHE.

Je vais dans cette maifon.

CRISPIN.

Chez monfieur Oronte ?

LABRANCHE.

Sa fille eft promife à Damis.

CRISPIN.

Angélique promife à ton maître ?

LABRANCHE.

Monfieur Orgon, père de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours, j'y étois avec lui ; nous allâmes voir monfieur Oronte qui eft de fes anciens amis, & ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'eft donc une affaire réfolue ?

LABRANCHE.

Oui : le contrat eft déjà figné des deux pères & de madame Oronte ; la dot, qui eft de vingt mille écus en argent comptant, eft toute prête ; on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chofe.

CRISPIN.

Ah ! Parbleu, cela étant, Valère mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE.

Quoi, ton maître ?

CRISPIN.

Il eſt amoureux de cette même Angélique : mais, puiſque Damis...

LABRANCHE.

Oh ! Damis n'épouſera point Angélique, il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh ! quelle ?

LABRANCHE.

Pendant que ſon père le marioit ici, il s'eſt marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LABRANCHE.

Il aimoit une jeune perſonne avec qui il avoit fait les choſes... de manière qu'au retour du bon homme Orgon, il s'eſt fait en ſecret une aſſemblée de parens. La fille eſt de condition. Damis a été obligé de l'épouſer.

CRISPIN.

Oh ! cela change la thèſe.

LABRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître tous faits ; j'ai ordre de les emporter à Chartres, auffitôt que j'aurai vu monfieur & madame Oronte, & retiré la parole de monfieur Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de monfieur Orgon !

LABRANCHE.

C'eft ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Crifpin ; nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, Labranche, attends, mon enfant ; il me vient une idée... Dis-moi un peu ; ton maître eft-il connu de monfieur Oronte ?

LABRANCHE.

Ils ne fe font jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! fi tu voulois, il y auroit un beau coup à faire ; mais après ton aventure du Châtelet je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non non ; tu n'as qu'à dire. Une tempête effuyée n'empêche point un bon matelot de fe remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Eft-ce que tu voudrois faire paffer ton maître pour Damis ? Et lui faire époufer.....

CRISPIN.

Mon maître ! Fi donc ! Voilà un plaifant gueux, pour une fille comme Angélique. Je lui deftine un meilleur parti.

LABRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LABRANCHE.

Malepefte ! Tu as raifon ; cela n'eft pas mal imaginé au moins.

CRISPIN.

Je fuis auffi amoureux d'elle.

LABRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE.

C'eft bien dit.

CRISPIN.

J'épouferai Angélique.

LABRANCHE.

J'y confens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LABRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je difparoîtrai, avant qu'on en vienne aux éclairciffemens.

LABRANCHE.

Expliquons-nous mieux fur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LABRANCHE.

Tu parles de difparoître avec la dot, fans faire mention de moi. Il y a quelque chofe à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh ! nous difparoîtrons enfemble.

LABRANCHE.

A cette condition là, je te fers de croupier. Le coup, je l'avoue, eft un peu hardi ; mais mon audace fe réveille, & je fens que je fuis né pour les grandes chofes. Où irons-nous cacher la dot ?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle fera mieux hors du royaume, qu'en dis-tu ?

CRISPIN.

C'eſt ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère eſt monſieur Oronte.

LABRANCHE.

C'eſt un bourgeois fort ſimple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte?

LABRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à ſoixante ans, une femme qui s'aime, & qui eſt d'un eſprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour & le contre.

CRISPIN.

Cela ſuffit. Il faut à préſent emprunter des habits pour...

LABRANCHE.

Tu peux te ſervir de ceux de mon maître. Oui, juſtement, tu es à-peu-près de ſa taille.

CRISPIN.

Peſte! il n'eſt pas mal fait.

LABRANCHE.

Je vois ſortir quelqu'un de chez monſieur Oronte : allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entrepriſe.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, & que je l'engage, par une fauſſe confidence, à ne point venir de quelques jours chez monſieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Liſette, depuis que Valère m'a découvert ſa paſſion, un ſecret chagrin me dévore; & je ſens que, ſi j'épouſe Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère.

ANGÉLIQUE.

Que je ſuis malheureuſe! entre dans ma ſituation, Liſette. Que dois-je faire? conſeille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conſeil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inſpirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux ſortes de conſeils ; l'un, d'oublier Valère ; & l'autre, de vous roidir contre l'autorité paternelle : vous avez trop d'amour pour ſuivre le premier, j'ai la conſcience trop délicate pour vous donner le ſecond ; cela eſt embarraſſant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Liſette, tu me déſeſpères.

LISETTE.

Attendez, il me ſemble pourtant que l'on peut concilier votre amour & ma conſcience ; oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout : elle aime qu'on la flatte, qu'on la careſſe ; flattons-là, careſſons-là ; dans le fond elle a de l'amitié pour vous, & elle obligera peut-être monſieur Oronte à retirer ſa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raiſon, Liſette ; mais je crains...

LISETTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Tu connois ma mère ; ſon eſprit a ſi peu de fermeté.

LISETTE.

Il eſt vrai qu'elle eſt toujours du ſentiment de celui qui lui parle le dernier : n'importe, ne laiſſons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois ; retirez-vous pour un moment ; vous reviendrez quand je vous en ferai ſigne.

ANGÉLIQUE *ſe retire au fond du théâtre.*

SCÈNE V.

Mme ORONTE, LISETTE, ANGÉLIQUE, *dans le fond du théâtre.*

LISETTE *ſans faire ſemblant de voir Mme Oronte.*

Il faut convenir que madame Oronte eſt une des plus aimables femmes de Paris.

Mme ORONTE.

Vous êtes flatteuſe, Liſette.

LISETTE.

Ah ! madame ! je ne vous voyois pas ! ces paroles que vous venez d'entendre, ſont la ſuite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiſelle Angélique au ſujet de ſon mariage.

Vous avez, lui difois-je, la plus judicieufe de toutes les mères, la plus raifonnable.

Mme ORONTE.

Effectivement, Lifette, je ne reffemble guère aux autres femmes : c'eft toujours la raifon qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

Mme ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde ; je mets en fait que, fi votre fille avoit de la répugnance à époufer Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-deffus fon inclination.

Mme ORONTE.

Moi la contraindre ! moi gêner ma fille ! à Dieu ne plaife que je faffe la moindre violence à fes fentimens. Dites-moi, Lifette, auroit-elle de l'averfion pour Damis ?

LISETTE.

Eh ! mais...

Mme ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puifque vous voulez favoir les chofes, ma-

dame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Mme ORONTE.

Elle a peut-être une paſſion dans le cœur.

LISETTE.

Oh ! madame, c'eſt la règle. Quand une fille a de l'averſion pour un homme qu'on lui deſtine pour mari, cela ſuppoſe toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïſſiez monſieur Oronte la première fois qu'on vous le propoſa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au ſiége de Candie.

Mme ORONTE.

Il eſt vrai ; &, ſi ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épouſé monſieur Oronte.

LISETTE.

Hé bien ! madame, mademoiſelle votre fille eſt dans la même diſpoſition où vous étiez avant le ſiége de Candie.

Mme ORONTE.

Eh ! qui eſt donc le cavalier qui a trouvé le ſecret de lui plaire ?

LISETTE.

C'eſt ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

Mme ORONTE.

Qui ? Valère ?

LISETTE.

Lui-même.

Mme ORONTE.

A propos (vous m'en faites fouvenir) il nous regardoit hier, Angélique & moi, avec des yeux fi paffionnés ! Êtes-vous bien affurée, Lifette, qne c'eft de ma fille qu'il eft amoureux ?

LISETTE *ayant fait figne à Angélique de s'approcher.*

Oui, madame, il me l'a dit lui-même ; & il m'a chargée de vous prier, de fa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE *s'approchant, à fa mère.*

Pardonnez, madame, fi mes fentimens ne font pas conformes aux vôtres ; mais vous favez...

Mme ORONTE *à Angélique.*

Je fais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvemens de fon cœur fur les vues de fes parens ; mais je fuis tendre, je fuis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le reffentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE *à madame Oronte.*

Ce n'eſt pas aſſez, madame ; monſieur Oronte eſt un petit opiniâtre : ſi vous ne ſoutenez pas avec vigueur...

Mme ORONTE.

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-deſſus ; je prends Valère ſous ma protection, ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'eſt moi qui vous le dis. Mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, Mme ORONTE, LISETTE.

Mme ORONTE *à ſon mari.*

Vous venez fort à propos, monſieur ; j'ai à vous dire que je ne ſuis plus dans le deſſein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE *à ſa femme.*

Ah, ah! peut-on ſavoir, madame, pourquoi vous avez changé de réſolution ?

Mme ORONTE.

C'eſt qu'il ſe préſente un meilleur parti pour Angélique, Valère la demande : il n'eſt pas, à la vérité, ſi riche que Damis ; mais il eſt gentil-

homme ; & en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE *bas à madame Oronte.*

Bon.

M. ORONTE.

J'estime Valère ; & sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerois très-volontiers ma fille, si je le pouvois avec honneur ; mais cela ne se peut pas, madame.

Mme ORONTE.

D'où vient, monsieur ?

M. ORONTE.

D'où vient ? Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami ? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui ?

Mme ORONTE.

Non. !

LISETTE *bas, à madame Oronte.*

Courage ; ne mollissez point.

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront ? Songez que le contract est signé, que tous les préparatifs sont faits, & que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée, pour s'en dédire ?

Mme ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE.

Vous êtes trop raifonnable, madame, pour vouloir vous oppofer à ce mariage.

Mme ORONTE.

Oh! je ne m'y oppofe pas.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Mort de ma vie! eft-ce là une femme? elle ne contredit point.

Mme ORONTE.

Vous le voyez, Lifette; j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE *bas, à madame Oronte.*

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé!

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, Mme ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

J'aperçois le valet de Damis.

LABRANCHE.

Très-humble ferviteur à monfieur & à madame Oronte; ferviteur très-humble à mademoifelle Angélique; bon jour, Lifette.

M. ORONTE.

Hé bien, Labranche, quelle nouvelle?

LABRANCHE *à monfieur Oronte.*

Monfieur Damis, votre gendre & mon maître, vient d'arriver de Chartres : il marche fur mes pas, j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE *bas, à elle-même.*

O ciel!

M. ORONTE.

Je l'attendois avec impatience. Mais pourquoi n'eft-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en fommes, doit-il faire ces façons-là?

LABRANCHE.

Oh! monfieur, il fait trop bien vivre, pour en ufer fi familièrement avec vous : c'eft le garçon de France qui a les meilleures manières; quoique je fois fon valet, je n'en puis dire que du bien.

Mme ORONTE *à Labranche.*

Eft-il poli, eft-il fage?

LABRANCHE *à madame Oronte.*

S'il eft fage, madame? il a été élevé avec la

plus brillante jeuneſſe de Paris : tudieu ! c'eſt une tête bien ſenſée.

M. ORONTE.

Et monſieur Orgon n'eſt-il pas avec lui ?

LABRANCHE *à monſieur Oronte.*

Non, monſieur : de vives atteintes de goutte l'ont empêché de ſe mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon-homme !

LABRANCHE.

Cela l'a pris ſubitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit. (*Il donne une lettre à monſieur Oronte.*)

M. ORONTE *lit le deſſus de la lettre.*

« A monſieur, monſieur Craquet, médecin, « dans la rue du Sépulcre. »

LABRANCHE *reprenant la lettre.*

Ce n'eſt point cela, monſieur.

M. ORONTE *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ſes malades.

LABRANCHE *tire pluſieurs lettres & en lit les adreſſes.*

J'ai pluſieurs lettres que je me ſuis chargé de rendre à leurs adreſſes. Voyons celle-ci. (*Il lit.*) « A monſieur Bredouillet, avocat au parlement,

« rue des Mauvaifes-Paroles. » Ce n'eſt point encore cela, paſſons à l'autre. (*Il lit.*) « A mon-« ſieur Gourmandin, chanoine de... » Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche. (*Il lit.*) « A monſieur Oronte. » Ah! voici la lettre de monſieur Orgon... (*Il la donne.*) Il l'a écrite d'une main ſi tremblante, que vous n'en réconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'eſt pas reconnoiſſable.

LABRANCHE.

La goutte eſt un terrible mal. Le ciel vous en veuille préferver, auſſi bien que madame Oronte, mademoiſelle Angélique, Liſette & toute la compagnie.

M. ORONTE *lit.*

« Je me diſpoſois à partir avec Damis ; mais
« la goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme
« ma préſence n'eſt point abſolument néceſſaire
« à Paris, je n'ai pas voulu que mon indiſpoſi-
« tion retardât un mariage qui fait ma plus
« chère envie, & toute la conſolation de ma
« vieilleſſe. Je vous envoie mon fils, ſervez-lui
« de père comme à votre fille. Je trouverai bon
« tout ce que vous ferez.
« De Chartres,
« Votre affectionné ſerviteur,
« ORGON. »

Que je le plains!

SCÈNE VIII.

CRISPIN, *dans le fond;* ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, Mme ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE *à Labranche.*

Mais qui eſt ce jeune homme qui s'avance? ne ſerait-ce point Damis?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

C'eſt lui-même. (*A madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, madame? n'a-t-il pas un air qui prévient en ſa faveur?

Mme ORONTE *à Labranche.*

Il n'eſt pas mal fait, vraiment.

CRISPIN *appelant.*

Labranche?

LABRANCHE *à Criſpin.*

Monſieur.

CRISPIN.

Eſt-ce là monſieur Oronte, mon illuſtre beau-père?

LABRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE *à Crifpin.*

Soyez le bien venu, mon gendre, embraffez-moi.

CRISPIN *embraffant M. Oronte.*

Ma joie eft extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embraffer. (*Montrant madame Oronte.*) Voilà fans doute l'aimable enfant qui m'eft deftinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'eft ma femme; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepefte la jolie famille! (*regardant Angélique*) je ferois volontiers ma femme de l'une, (*regardant madame Oronte*) & ma maîtreffe de l'autre.

Mme ORONTE *à Crifpin.*

Cela eft trop galant. (*A Lifette.*) Il paroît avoir de l'efprit.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN *à madame Oronte.*

Quel air! quelle grâce! quelle noble fierté! ventrebleu! Madame, vous êtes toute adorable. Mon père me le difoit bien : tu verras madame Oronte, c'eft la beauté la plus piquante.

Mme ORONTE.

Fi donc.

CRISPIN *à part.*

La plus défag..... (*haut.*) Je voudrois, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurois bientôt époufée.

M. ORONTE *riant.*

Je lui fuis, parbleu, bien obligé.

Mme ORONTE *à Crifpin.*

Je l'eftime infiniment, monfieur votre père, que je fuis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il eft mortifié de ne pouvoir être de la noce ! il fe promettoit bien de danfer la bourée avec madame Oronte.

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage : car il a une furieufe impatience d'avoir fa bru auprès de lui.

M. ORONTE *à Labranche.*

Hé ! mais toutes les conditions font arrêtées entre nous, & fignées ; il ne refte plus qu'à terminer la chofe & compter la dot.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Compter la dot ; oui, c'eft fort bien dit. Labranche ! permettez que je donne une com-

miſſion à mon valet. (*A part, à Labranche.*) Vas chez le marquis. (*Bas.*) Vas-t-en arrêter des chevaux pour cette nuit, tu m'entends. (*Haut.*) Et tu lui diras que je lui baiſe les mains.

LABRANCHE *ſortant.*

J'y vole.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, Mme ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE *à Criſpin.*

Revenons à votre père ; je ſuis très-affligé de ſon indiſpoſition ; mais, ſatisfaites, je vous prie, ma curioſité. Dites-moi un peu des nouvelles de ſon procès.

CRISPIN *d'un air inquiet, appelle :*

Labranche !

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous ?

CRISPIN *bas, à lui-même.*

Maugrebleu de la queſtion !... (*Haut.*) J'ai oublié de chercher Labranche... (*Bas, à lui-même.*) Il devoit bien me parler de ce procès-là.

M. ORONTE.

Il reviendra. Hé bien? ce procès a-t-il enfin été jugé?

CRISPIN *à M. Oronte.*

Oui, dieu merci, l'affaire en eſt faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en ſuis ravi, je vous aſſure.

Mme ORONTE.

Le ciel en ſoit loué!

CRISPIN.

Mon père avoit cette affaire à cœur; il auroit donné tout ſon bien aux juges plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent; n'eſt-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en réponds; mais la juſtice eſt une ſi belle choſe qu'on ne ſauroit trop l'acheter.

M. ORONTE.

J'en conviens; mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah ! cela n'eſt pas concevable : il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raiſonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous, de tous les hommes ? Il m'a dit que ſa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, ſa partie étoit une femme, d'accord; mais cette femme avoit dans ſes intérêts un certain vieux normand qui lui donnoit des conſeils : c'eſt cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de diſcours ; laiſſons-là les procès ; je ne veux m'occuper que de mon mariage, & que du plaiſir de voir madame Oronte.

M. ORONTE

Hé bien ! allons, mon gendre, entrons ; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN *donnant la main à madame Oronte.*

Madame !

Mme ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille : Damis a du mérite.

(*Criſpin, M. Oronte & Mme Oronte ſortent.*)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de monfieur Damis; cela n'eft pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lifette, tu fais mes fentimens, montre-toi fenfible à mes peines.

LISETTE *pleurant.*

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon fort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Lifette, ma chère Lifette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je fuis fi tou-

chée, que je pourrois bien vous donner quelque mauvais confeil ; & je vous vois fi affligée, que vous ne manqueriez pas de le fuivre.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, VALERE, *dans le fond.*

VALÈRE *à lui-même.*

Crifpin m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, il m'a dit qu'il méditoit un ftratagême ; mais il ne m'a point expliqué ce que c'eft. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE *à Angélique.*

Valère vient.

VALÈRE.

Je ne me trompe point ; c'eft elle-même. (*S'approchant.*) Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma deftinée ? Quel fera le fruit... Mais quoi ! vous pleurez l'une & l'autre.

LISETTE.

Hé ! oui, monfieur, nous pleurons, nous nous défefpérons. Votre rival eft arrivé.

VALÈRE.

Qu'eft-ce que j'entends ?

LISETTE.

Et, dès ce foir, il époufe ma maîtreffe.

VALÈRE.

Jufte ciel !

LISETTE.

Si, du moins, après fon mariage, elle demeuroit à Paris, paffe encore ; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer enfemble vos déplaifirs ; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez féparément.

VALÈRE.

J'en mourrai. Mais, Lifette, qui eft donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis !

LISETTE.

C'eft un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connois tout ce pays-là, & je ne fache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de monfieur Orgon.

LISETTE.

Juftement, c'eft le fils de monfieur Orgon qui eft votre rival.

VALÈRE.

Ah ! ſi nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous raſſurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère ?

VALÈRE.

Ceſſons de nous affliger, charmante Angélique. Damis, depuis huit jours, s'eſt marié à Chartres.

LISETTE.

Bon !

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valère. Damis eſt ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il eſt en ce moment au logis avec monſieur & madame Oronte.

VALÈRE.

Damis eſt de mes amis, & il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai ſa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALÈRE.

Qu'il s'eſt marié ſecrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié ſecrètement! oh, oh! approfondiſſons un peu cette affaire, il me paroît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, monſieur, allez querir cette lettre, & ne perdez point de temps.

VALÈRE *s'en allant.*

Dans un moment, je ſuis de retour.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle; je ſuis fort trompée, ſi nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous ſervira du moins à faire ſuſpendre pour quelque temps votre mariage. Je vois venir monſieur Oronte; pendant que je la lui apprendrai, courez-en faire part à madame votre mère.

SCÈNE XIII.

LISETTE, M. ORONTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Liſette.

LISETTE.

Oui, monſieur; il vient de nous dire une choſe qui vous ſurprendra, ſur ma parole.

M. ORONTE.

Et quoi ?

LISETTE.

Par ma foi, Damis eſt un plaiſant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens ſont ſi fâchés d'en avoir une !

M. ORONTE.

Explique-toi, Liſette.

LISETTE.

Damis eſt marié, il a épouſé ſecrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon ! cela ſe peut-il, Liſette ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monſieur; Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui eſt ſon ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non monſieur, je vous aſſure. Valère eſt allé quérir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Hé ! monſieur, pourquoi ne le croirez-vous pas ? Les jeunes gens ne ſont-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

M. ORONTE.

Il eſt vrai qu'ils ſont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon temps.

LISETTE.

Que ſavons-nous ſi Damis n'eſt point un de ces petits ſcélérats, qui ne ſe font point un ſcrupule de la pluralité des dots ? Cependant la perſonne qu'il a épouſée étant de condition, ce mariage clandeſtin aura des ſuites qui ne feront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laiſſe pas de mériter qu'on y faſſe quelque attention.

LISETTE.

Comment, quelque attention ? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois du moins être éclairci de la choſe.

M. ORONTE.

Tu as raiſon.

SCÈNE XIV.

LISETTE, M. ORONTE, LABRANCHE, *dans le fond.*

M. ORONTE.

Je vois paroître le valet de Damis ; il faut que je le fonde finement. Retire-toi, Lifette, & me laiffe avec lui.

LISETTE *s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit fe confirmer !

SCÈNE XV.

M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, Labranche, viens-çà... Je te trouve une phyfionomie d'honnête homme.

LABRANCHE.

Oh ! monfieur, fans vanité, je fuis encore plus honnête homme que ma phyfionomie.

M. ORONTE.

J'en fuis bien aife. Écoute ; ton maître a la mine d'un verd galant.

LABRANCHE.

Tudieu! c'eſt un joli homme. Les femmes en ſont folles, il a un certain air libre qui les charme. Monſieur Orgon, en le mariant, aſſure le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait pouſſé à bout une fille de qualité.

LABRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confeſſes la vérité : je ſais tout; je ſais que Damis eſt marié, qu'il a épouſé une fille de Chartres.

LABRANCHE *à part.*

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles; je vois qu'on m'a dit vrai, tu es un fripon.

LABRANCHE.

Moi, monſieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! je ſuis inſtruit de votre deſſein, & je prétends te faire punir comme complice d'un projet ſi criminel.

LABRANCHE.

Quel projet, monſieur! Que je meure, ſi je comprends...

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je te veux dire, traître! Mais, ſi tu ne me fais tout-à-l'heure un aveu ſincère de toutes choſes, je vais te mettre entre les mains de la juſtice.

LABRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monſieur; je je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon eſprit, je ne devine point le ſujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler? (*Il appelle vers ſa maiſon.*) Holà, quelqu'un! qu'on me faſſe venir un commiſſaire.

LABRANCHE *le retenant.*

Attendez, monſieur, point de bruit. Tout innocent que je ſuis, vous le prenez ſur un ton qui ne laiſſe pas d'embarraſſer mon innocence. Allons, éclairciſſons-nous tous deux de ſang-froid. Çà, qui vous a dit que mon maître étoit marié?

M. ORONTE.

Qui? Il l'a mandé lui-même à un de ſes amis, à Valère.

LABRANCHE.

A Valère, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela?

LABRANCHE *riant.*

Rien : parbleu! le trait eſt excellent! Ah, ha! monſieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTE.

Comment! Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LABRANCHE *riant.*

On nous l'avoit bien dit, qu'il nous régaleroit tôt ou tard d'un plat de ſa façon : il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LABRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valère aime mademoiſelle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le ſais bien.

LABRANCHE.

Liſette eſt dans ſes intérêts : elle entre dans toutes les meſures qu'il prend pour faire réuſſir

ſa rêcherche. Je vais parier que c'eſt elle qui vous aura débité ce menſonge-là.

M. ORONTE.

Il eſt vrai.

LABRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valère même montre une lettre ſuppoſée qu'il dit avoir reçue de mon maître; & tout cela, vous m'entendez bien, pour ſuſpendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE *bas, à part.*

Ce qu'il dit eſt aſſez vraiſemblable.

LABRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Liſette gagnera l'eſprit de ſa maîtreſſe, & lui fera faire quelque mauvais pas; après quoi vous ne pourrez plus la refuſer à Valère.

M. ORONTE *bas, à part.*

Hon, hon! ce raiſonnement eſt aſſez raiſonnable.

LABRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs ſeront trompés, monſieur Oronte eſt homme d'eſprit, homme de de tête; ce n'eſt point à lui qu'il faut ſe jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu !

LABRANCHE.

Vous ſavez toutes les rubriques du monde, toutes les ruſes qu'un amant met en uſage pour ſupplanter ſon rival.

M. ORONTE *haut.*

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître n'eſt point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère ! il aſſure qu'il eſt intime ami de Damis, & je vais parier qu'ils ne ſe connoiſſent ſeulement pas.

LABRANCHE.

Sans doute. Malepeſte ! monſieur, que vous êtes pénétrant ! comment ! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures.

SCÈNE XVI.

CRISPIN *dans le fond, ſortant de la maiſon de monſieur Oronte;* M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE *à Labranche.*

J'aperçois ton maître : je veux rire avec lui de ſon prétendu mariage ; ah, ah, ah, ah.

LABRANCHE *affectant de rire.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

M. ORONTE *riant, à Crifpin.*

Vous ne favez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela eft plaifant! on m'eft venu donner avis (mais avis comme d'une chofe affurée) que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, époufé fecrétement une fille de Chartres.

LABRANCHE *riant & faifant des fignes à Crifpin.*

Hé, hé, hé, hé; il n'y a rien de fi plaifant.

CRISPIN *affectant de rire à M. Oronte.*

Ho, ho, ho, ho; cela eft tout à fait plaifant.

M. ORONTE.

Un autre, j'en fuis fûr, feroit affez fot pour donner là-dedans; mais moi, ferviteur.

LABRANCHE.

Oh, diable! monfieur Oronte eft un des plus grands génies!

CRISPIN.

Je voudrois favoir qui peut être l'auteur d'un bruit fi ridicule.

LABRANCHE *à Crifpin.*

Monfieur dit que c'eft un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN *faifant l'étonné.*

Valère! qui eft cet homme-là?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monfieur, qu'il ne le connoît pas... (*A Crifpin.*) Hé, là, c'eft ce jeune homme que tu fais... que vous favez, dis-je... qui eft votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah! oui, oui, je m'en fouviens; à telles enfeignes, qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, & qu'il doit beaucoup; mais qu'il couche en joue la fille de monfieur Oronte, & que fes créanciers font des vœux très-ardens pour la profpérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment! ils n'ont qu'à s'y attendre!

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Il n'eft pas fot, ce Valère; il n'eft, parbleu, pas fot.

M. ORONTE *à Labranche.*

Je ne fuis pas bête, non plus, je ne fuis palfembleu, pas bête; &, pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire. (*Il va pour fortir & revient fur fes pas.*) Ou plutôt, Damis, j'ai une propofition à vous faire. Je fuis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon, de vous

donner vingt-mille écus en argent comptant : mais voulez-vous prendre, pour cette ſomme, ma maiſon du fauxbourg ſaint Germain, elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Je ſuis homme à tout prendre ; mais, entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LABRANCHE.

L'argent, comme vous ſavez, eſt plus portatif.

M. ORONTE *à Labranche.*

Aſſurément.

CRISPIN.

Oui, cela ſe met mieux dans une valiſe. C'eſt qu'il ſe vend une terre auprès de Chartres, je voudrois bien l'acheter.

LABRANCHE.

Ah ! Monſieur, la belle acquiſition ! ſi vous aviez vu cette terre-là, vous en feriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, & je ſuis aſſuré qu'elle en vaut bien ſoixante-mille.

LABRANCHE.

Du moins, monſieur, du moins. Comment ! ſans parler du reſte, il y a deux étangs où l'on

pêche, chaque année, pour deux mille francs de goujon.

M. ORONTE.

Il ne faut pas laiffer échapper une fi belle occafion. (*A Crifpin.*) Écoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réfervois pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt difparoître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN *embraffant M. Oronte.*

Ah! quelle bonté, monfieur Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnoiffance... mon cœur... enfin, j'en fuis tout pénétré.

LABRANCHE.

Monfieur Oronte eft le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme. (*Il va pour fortir.*)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Les créanciers de Valère vont fe pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils fe pendent! je veux que, dans une heure, vous époufiez ma fille.

CRISPIN *riant.*

Ah, ah, ah; que cela fera plaifant.

LABRANCHE.

Oui, oui, c'eft cela qui fera tout-à-fait drôle.

SCÈNE XVII.

CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclairciffement avec Angélique ; & qu'il connoiffe Damis.

LABRANCHE.

Ils fe connoiffent fi bien, qu'ils s'écrivent ; comme tu vois ; mais, grâce à mes foins, monfieur Oronte eft prévenu contre Valère, & j'efpère que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il foit défabufé.

CRISPIN *regardant vers le fond du théâtre.*

O ciel !

LABRANCHE.

Qu'as-tu, Crifpin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LABRANCHE.

Le fâcheux contre-tems !

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, VALÈRE, LABRANCHE.

VALÈRE *dans le fond.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monſieur Oronte. Mais je vois un jeune homme, ſeroit-ce Damis? Abordons-le; il faut que je m'éclairciſſe. (*Il s'approche.*) Juſte ciel, c'eſt Criſpin.

CRISPIN.

C'eſt moi-même. Que diable venez-vous faire ici? ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maiſon de monſieur Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon induſtrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'eſt pas néceſſaire d'employer aucun ſtratagême pour moi, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Pourquoi?

VALÈRE.

Je ſais le nom de mon rival, il s'appelle Damis; je n'ai rien à craindre, il eſt marié.

CRISPIN.

Damis marié! Tenez, monſieur, voilà ſon

valet que j'ai mis dans vos intérêts : il va vous dire de ſes nouvelles.

VALÈRE *à Labranche.*

Seroit-il poſſible que Damis ne m'eût pas mandé une choſe véritable ? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes ?...

(*Il lit la lettre de Damis.*)

« De Chartres.

« Vous ſaurez, cher ami, que je me ſuis « marié en cette ville ces jours paſſés. J'ai « épouſé ſecrètement une fille de condition. « J'irai bientôt à Paris, où je prétends vous « faire, de vive voix, tout le détail de ce ma- « riage.

« DAMIS ».

LABRANCHE *à Valère.*

Ah ! Monſieur, je ſuis au fait. Dans le tems que mon maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage ; mais monſieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une groſſe ſomme au père de la fille, & a, par ce moyen, aſſoupi la choſe.

VALÈRE.

Damis n'eſt donc point marié ?

LABRANCHE.

Bon !

CRISPIN.

Eh ! non.

VALÈRE.

Ah! mes enfans, j'implore votre ſecours. Quelle entrepriſe as-tu formée, Criſpin? Tu n'as pas voulu tantôt m'en inſtruire. Ne me laiſſe pas plus long-tems dans l'incertitude. Pourquoi ce déguiſement? Que prétends-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'eſt point encore à Paris; il n'y ſera que dans deux jours : je veux, avant ce tems-là, dégoûter monſieur & madame Oronte de ſon alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En paſſant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances, je tiens des diſcours inſenſés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père & la mère d'Angélique. Vous connoiſſez le caractère de madame Oronte, elle aime les louanges; je lui dis des duretés qu'un petit maître n'oſeroit dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Hé bien?

CRISPIN.

Hé bien! je ferai & dirai tant de ſottiſes, qu'avant la fin du jour, je prétends qu'ils me

chaſſent, & qu'ils prennent la réſolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Liſette entre-t-elle dans ce ſtratagème?

CRISPIN.

Oui, monſieur; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah! Criſpin, que ne te dois-je pas?

CRISPIN.

Demandez, par plaiſir, à ce garçon-là, ſi je joue bien mon rôle.

LABRANCHE.

Ah! monſieur, que vous avez là un domeſtique adroit! c'eſt le plus grand fourbe de Paris, il m'arrache cet éloge. Je ne le ſeconde pas mal, à la vérité; & ſi notre entrepriſe réuſſit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter ſur ma reconnoiſſance, je vous le promets.

CRISPIN.

Eh monſieur, laiſſez-là les promeſſes; ſongez que ſi l'on vous voyoit avec nous, tout feroit perdu. Retirez-vous, & ne paroiſſez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis ; je me repofe fur vos foins.

LABRANCHE.

Ayez l'efprit tranquille, monfieur ; éloignez-vous vite, abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon fort...

CRISPIN.

Que de difcours !

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN *le repouſſant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

SCÈNE XIX.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Enfin il eft parti.

CRISPIN.

Je refpire.

LABRANCHE.

Nous avons eu une alarme affez chaude. Je mourois de peur que monfieur Oronte ne nous furprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'eft ce que je craignois auffi ; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous fommes affurés du fuccès de notre projet. Nous pouvons à préfent choifir la route que nous avons à prendre ? As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LABRANCHE *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je fuis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LABRANCHE *regardant toujours.*

Le chemin de Flandres ; oui, c'eft fort bien raifonné. J'opine auffi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention ?

LABRANCHE.

Je regarde... oui... non... ventrebleu ! feroit-ce lui ?

CRISPIN.

Oui, lui ?

LABRANCHE.

Hélas ! voilà toute fa figure.

CRISPIN.

La figure de qui ?

LABRANCHE.

Crifpin, mon pauvre Crifpin, c'eft M. Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis ?

LABRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

LABRANCHE.

Je crois que tous les diables font déchaînés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez monfieur Oronte, & tout va fe découvrir.

LABRANCHE.

C'eft ce qu'il faut empêcher, s'il eft poffible. Vas m'attendre à l'auberge.

(*Crifpin fort.*)

SCÈNE XX.

LABRANCHE, *feul.*

Ce que je crains le plus, c'eft que monfieur Oronte ne forte, pendant que je lui parlerai.

SCÈNE XXI.

M. ORGON, LABRANCHE.

M. ORGON *à lui-même.*

Je ne fais quel accueil je vais recevoir de monfieur & de madame Oronte.

LABRANCHE *bas, à lui-même.*

Vous n'êtes pas encore chez eux. (*Haut.*) Serviteur à monfieur Orgon.

M. ORGON *haut.*

Ah! je ne te voyois pas, Labranche.

LABRANCHE.

Comment, monfieur, c'eft donc ainfi que vous furprenez les gens! Qui vous croyoit à Paris ?

M. ORGON.

Je fuis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que je parlaffe moi-même à monfieur

Oronte, & qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le miniſtère d'un valet.

LABRANCHE.

Vous êtes délicat ſur les bienſéances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver monſieur & madame Oronte.

M. ORGON.

C'eſt mon deſſein.

LABRANCHE.

Rendez grâces au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment ! les as-tu déjà vus, toi, Labranche ?

LABRANCHE.

Hé, oui, morbleu, je les ai vus : je ſors de chez eux. Madame Oronte eſt dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi ?

LABRANCHE.

Contre vous. Hé, quoi ! a-t-elle dit, monſieur Orgon nous manque de parole ; qui l'auroit cru ? Ma fille déformais ne doit plus eſpérer d'établiſſement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à ſa fille ?

LABRANCHE.

C'eſt ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raiſon ? c'eſt tout ce qu'elle peut faire de ſang-froid. Elle a fait là-deſſus des raiſonnemens bourgeois. « On ne croira point dans le monde, « a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouſer « une fille de Chartres ; on dira plutôt que « monſieur Orgon a approfondi nos biens, « & que, ne les ayant pas trouvés ſolides, il a « retiré ſa parole. »

M. ORGON.

Fi donc ! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LABRANCHE.

Vous ne ſauriez croire juſqu'à quel point la fureur s'eſt emparée de ſes ſens. Elle a les yeux dans la tête ; elle ne connoît perſonne, elle m'a pris à la gorge, & j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ſes griffes.

M. ORGON.

Et monſieur Oronte ?

LABRANCHE.

Oh ! pour monſieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui ; il m'a donné ſeulement deux ſoufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, Labranche ; peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ; & doivent-

ils trouver mauvais que j'aie confenti au mariage de mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonftances ?

LABRANCHE.

Pardonnez-moi, je leur ai dit que, monfieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru fe préparoit à vous faire un procès, que vous avez fagement prévenu en uniffant les parties.

M. ORGON.

Ils ne fe font pas rendus à cette raifon ?

LABRANCHE.

Bon, rendus ! Ils font bien en état de fe rendre. Si vous m'en croyez, monfieur, vous retournerez à Chartres tout-à-l'heure.

M. ORGON.

Non, Labranche, je veux les voir, & leur repréfenter fi bien les chofes, que... (*Il va pour entrer chez monfieur Oronte*).

LABRANCHE *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, monfieur, je vous affure ; je ne fouffrirai point que vous alliez vous faire dévifager. Si vous leur voulez parler abfolument, laiffez paffer leurs premiers tranfports.

M. ORGON.

Cela eft de bon fens.

LABRANCHE.

Remettez votre vifite à demain. Ils feront plus difpofés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raifon ; ils feront dans une fituation moins violente. Allons, je veux fuivre ton confeil.

LABRANCHE.

Cependant, monfieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non ; viens Labranche ; je les verrai demain. (*Il fort*).

LABRANCHE.

Je marche fur vos pas.

(*Labranche feul.*)

SCÈNE XXII.

LABRANCHE *feul.*

Ou plutôt je vais trouver Crifpin. Nous voilà, pour le coup, au-deffus de toutes les difficultés. Il ne me refte plus qu'un petit fcrupule au fujet de la dot : il me fâche de la partager avec un affocié ; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me femble que la dot m'ap-

partient de droit toute entière. Comment tromperai-je Crifpin? Il faut que je lui confeille de paffer la nuit avec Angélique. Ce fera fa femme une fois : il aime, & il eft homme à fuivre ce confeil. Pendant qu'il s'amufera à la bagatelle, je démènagerai avec le folide. Mais, non. Rejetons cette penfée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en fait auffi long que moi. Il pourroit bien quelque jour avoir fa revanche. D'ailleurs, ce feroit aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigues, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes-gens. Voici monfieur Oronte qui fort de chez lui pour aller chez fon notaire; quel bonheur d'avoir éloigné d'ici monfieur Orgon! (*Il fort.*)

SCÈNE XXIII.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monfieur; Valère eft honnête-homme, & vous devez approfondir...

M. ORONTE.

Tout n'eft que trop approfondi, Lifette. Je fais que vous êtes dans les intérêts de Valère; & je fuis fâché que vous n'ayez pas inventé en-

ſemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, monſieur! vous vous imaginez...

M. ORONTE.

Non, Liſette, je ne m'imagine rien. Je ſuis facile à tromper. Moi! je ſuis le plus pauvre génie du monde. Allez, Liſette, dites à Valère qu'il ne ſera jamais mon gendre : c'eſt de quoi il peut aſſurer meſſieurs ſes créanciers. (*Il ſort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE *ſeule.*

Ouais! que ſignifie tout ceci? Il y a quelque choſe là-dedans qui paſſe ma pénétration. (*Elle rêve.*)

SCÈNE XV.

LISETTE, VALÈRE.

VALÈRE *à lui-même.*

Quoi que m'ait dit Criſpin, je ne puis attendre tranquillement le ſuccès de ſon artifice. Après tout, je ne ſais pourquoi il m'a recommandé avec tant de ſoin de ne point

paroître ici ; car enfin, au lieu de détruire ſon ſtratagême, je pourrois l'appuyer.

LISETTE *apercevant Valère.*

Ah, monſieur !

VALÈRE.

Hé bien, Liſette ?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-tems. Où eſt la lettre de Damis ?

VALÈRE.

La voici ; mais elle nous ſera inutile. Dis-moi plutôt, Liſette, comment va le ſtratagême.

LISETTE.

Quel ſtratagême ?

VALÈRE.

Celui que Criſpin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Criſpin ! qu'eſt-ce que c'eſt que ce Criſpin ?

VALÈRE.

Hé, parbleu ! c'eſt mon valet.

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALÈRE.

C'eſt pouſſer trop loin la diſſimulation, Liſette : Criſpin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne ſais ce que vous voulez dire, monſieur.

VALÈRE.

Ah, c'en eſt trop ; je perds patience ; je ſuis au déſeſpoir.

SCÈNE XVI.

LISETTE, ANGÉLIQUE, Mme ORONTE, VALÈRE.

Mme ORONTE.

Je ſuis bien aiſe de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il ſuppoſer des lettres ?

VALÈRE *à madame Oronte.*

Suppoſer ; moi, madame ! Qui peut m'avoir rendu un ſi mauvais office auprès de vous ?

LISETTE *à madame Oronte.*

Hé, madame ! monſieur Valère n'a rien ſuppoſé ; il y a de la manigance dans cette affaire.

SCÈNE XVII.

LISETTE, ANGÉLIQUE, M. ORONTE, M. ORGON, Mme ORONTE, VALÈRE.

LISETTE.

Mais voici monſieur Oronte qui revient; monſieur Orgon eſt avec lui. Nous allons tout découvrir.

M. ORONTE *dans le fond.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, monſieur Orgon.

M. ORGON *dans le fond.*

C'eſt ce qu'il faut éclaircir, monſieur Oronte.

M. ORONTE *s'approchant, à ſa femme.*

Madame, je viens de rencontrer monſieur Orgon, en allant chez mon notaire : il vient, dit-il, à Paris pour retirer ſa parole; Damis eſt effectivement marié.

M. ORGON *à madame Oronte.*

Cela eſt vrai, madame; & quand vous ſaurez toutes les circonſtances de ce mariage, vous excuſerez...

M. ORONTE.

Monſieur Orgon n'a pu ſe diſpenſer d'y conſentir. Mais ce que je ne comprends pas,

c'eſt qu'il aſſure que ſon fils eſt actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

Mme ORONTE *à M. Oronte.*

Cependant il y a ici un jeune homme qui ſe dit votre fils.

M. ORGON.

C'eſt un impoſteur.

M. ORONTE *à M. Orgon.*

Et Labranche, ce même valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle ſon maître.

M. ORGON *à M. Oronte.*

Labranche, dites-vous? Ah, le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, & que vous l'aviez maltraité, lui.

Mme ORONTE.

Le menteur!

LISETTE *bas, à part.*

Je vois l'enclouûre, ou peu s'en faut.

VALÈRE *bas, à part.*

Mon traître ſe feroit-il joué de moi?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela ; car les voici tous deux.

SCÈNE XXVIII & dernière.

LISETTE, ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, LABRANCHE, M. ORGON, Mme ORONTE, VALÈRE.

CRISPIN.

Hé bien, monfieur Oronte, tout eft-il prêt ? Notre mariage... Ouf ! qu'eft-ce que je vois ?

LABRANCHE *à Crifpin.*

Ahi, nous fommes découverts, fauvons-nous.

(*Labranche & Crifpin veulent fe retirer.*)

VALÈRE *les arrêtant.*

Oh ! vous ne nous échapperez pas, meffieurs les marauds, & vous ferez traitez comme vous le méritez.

(*Valère met la main fur l'épaule de Crifpin, M. Oronte & M. Orgon fe faififfent de Labranche.*)

M. ORONTE.

Ah, ah ! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON *à Labranche.*

Dis-nous, méchant. Qui eſt cet autre fripon que tu fais paſſer pour Damis ?

VALÈRE *à M. Orgon.*

C'eſt mon valet.

M. ORONTE.

Un valet, juſte ciel, un valet !

VALÈRE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il eſt dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices !

CRISPIN *à Valère.*

Doucement, monſieur, doucement ; ne jugeons point ſur les apparences.

M. ORGON *à Labranche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commiſſions que je te donne ?

LABRANCHE *à M. Orgon.*

Allons, monſieur, allons bride en main, s'il vous plaît, ne condamnons point les gens ſans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrois ſoutenir que tu n'es pas un maître fripon ?

LABRANCHE *d'un ton pleureur.*

Je fuis un fripon ; fort bien ! Voyez les douceurs qu'on s'attire en fervant avec affection !

VALÈRE *à Crifpin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi que tu es un fourbe, un fcélérat?

CRISPIN *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe ; que diable ! Monfieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de foupçonner votre fidélité, traîtres !

M. ORONTE *à Labranche & à Crifpin.*

Que direz-vous pour vous juftifier, miférables ?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Tenez, voilà Crifpin, qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

Labranche vous expliquera la chofe en deux mots.

LABRANCHE.

Parle, Crifpin ; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, Labranche; tu les auras bientôt défabufés.

LABRANCHE.

Non, non; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien! meffieurs, je vais vous dire la chofe tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, monfieur & madame Oronte de l'alliance de monfieur Orgon, & les mettre par-là dans une difpofition favorable pour mon maître; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire: ce n'eft pas ma faute une fois.

M. ORONTE *à Crifpin.*

Cependant fi on t'avoit laiffé faire, tu aurois pouffé la feinte jufqu'à époufer ma fille.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Non, monfieur, demandez à Labranche: nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE *à Crifpin & à Labranche.*

Vous ne fauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puiffent nous éblouir; puifque Damis eft marié, il étoit inutile que Crifpin fît le perfonnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien! meffieurs, puifque vous ne voulez pas nous abfoudre comme innocens, faites-nous donc grâce, comme à des coupables. Nous implorons votre bonté. (*Il fe met à genoux devant M. Oronte.*)

LABRANCHE *fe mettant à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dot nous a tentés. Nous fommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle-ci à caufe de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Eh! monfieur; laiffez-vous toucher; nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendreffe que vous devez avoir pour une femme fi charmante.

Mme ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié; je demande grâce pour eux.

LISETTE *bas, à part.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON *à Crifpin & à Labranche.*

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE.

J'avois grande envie de vous faire punir; mais puifque ma femme le veut, oublions le paffé : auffi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut fonger qu'à fe réjouir. (*Aux valets.*) On vous pardonne donc; & même, fi vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je ferai encore affez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN *fe relevant.*

Oh! monfieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE *fe relevant.*

Oui! monfieur, nous fommes fi mortifiés de n'avoir pas réuffi dans notre entreprife, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'efprit : mais il en faut faire un meilleur ufage; &, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bonne commiffion.

LABRANCHE.

Je vous réponds, monſieur de ma bonne volonté.

M. ORONTE.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouſer la filleule d'un ſous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monſieur, [de mériter, par ma complaiſance, toutes les bontés du parein.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-tems. Entrons. J'eſpère que monſieur Orgon voudra bien honorer de ſa préſence les noces de ma fille.

M. ORGON.

J'y veux danſer avec madame Oronte.

M. Orgon donne la main à Mme Oronte, & Valère à Angélique.

FIN.



LA TONTINE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Je présentai cette pièce aux Comédiens en 1708. *Ils la reçurent, & ils se disposoient à la jouer; mais je la retirai pour des raisons que le public se passera bien de savoir, & elle n'a été représentée qu'au mois de février* 1732.

ACTEURS.

M. TROUSSE-GALANT, médecin.
M. BOLUS, apothicaire.
ÉRASTE, amant de Marianne.
CRISPIN, valet d'Érafte.
AMBROISE, valet de M. Trouffe-Galant.
MARIANNE, fille de M. Trouffe-Galant.
FROSINE, fuivante de Marianne.
TROUPES DE SOLDATS.

La Scène eft à Paris, chez M. Trouffe-Galant.



LA TONTINE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

N vérité, monſieur Trouſſe-Galant, vous êtes un habile homme. Depuis trente-cinq ans que je ſuis dans la pharmacie, foi d'apothicaire, je n'ai point vu de médecin qui raiſonnât plus ſolidement que vous.

M. TROUSSE-GALANT.

Je poſſède, je l'avoue, parfaitement mes auteurs. Je ſais la médecine à fond. Perſonne

n'a pénétré plus avant que moi dans les ſecrets de la nature... Mais laiſſons-là les louanges : je ne les puis ſouffrir. Je vous amène chez moi pour vous parler d'une affaire importante pour nous deux. Vous voulez bien auparavant que je m'informe ſi, pendant que j'ai été en ville, perſonne ne m'eſt venu demander... Froſine, holà ! Froſine !

SCÈNE II.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, FROSINE.

FROSINE *accourant à la voix de monſieur Trouſſe-Galant.*

Comme vous criez ! hé bien, monſieur, que me voulez-vous ?

M. TROUSSE-GALANT *à Froſine.*

Ne m'eſt-on pas venu chercher de la part de madame la baronne de Tronſec ?

FROSINE.

Non, monſieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Tant mieux. C'eſt ſigne que le dernier remède n'a pas produit un mauvais effet. Et de chez

monſieur Bonnegriffe le procureur, a-t-on envoyé ?

FROSINE.

Oui, monſieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Bon. C'eſt pour me dire apparemment que la tiſane rafraîchiſſante que je lui fis prendre hier au ſoir, l'a guéri de ſa pleuréſie.

FROSINE.

Oui ; car le pauvre homme eſt mort cette nuit. Son maître-clerc en furie eſt venu pour vous apprendre cette nouvelle. Il vous a maudit monſieur Bolus & vous. J'ai voulu prendre votre parti. Il m'a dit un million d'injures. Heureuſement je ſuis faite à cela. Je l'ai écouté de ſang-froid.

M. TROUSSE-GALANT.

De quoi peut-on ſe plaindre ? j'ai fait ſaigner le malade plus de vingt fois. Je l'ai rafraîchi. Il devoit guérir ſuivant nos anciens.

FROSINE.

Et mourir ſuivant les modernes.

M. TROUSSE-GALANT.

Retirez-vous, impertinente. Il vous ſied bien à vous de parler contre les docteurs en médecine ! laiſſez ce ſoin-là aux chirurgiens.

Froſine ſort.

SCÈNE III

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

Entre-nous, monſieur Trouſſe-Galant, je n'ai pas bonne opinion de cette tiſane rafraîchiſſante que vous me faites faire pour les pleurétiques.

M. TROUSSE-GALANT.

Effectivement en voilà douze qu'elle m'emporte, ſans compter monſieur Bonnegriffe.

M. BOLUS.

Et ſans compter auſſi madame Trouſſe-Galant, votre épouſe, à qui vous la baillâtes l'année paſſée.

M. TROUSSE-GALANT.

Il eſt vrai.

M. BOLUS.

Ça mériteroit quelque attention.

M. TROUSSE-GALANT.

Point du tout. Un bon médecin va toujours ſon train, ſans ſe rendre à des épreuves qui bleſſent des principes établis & reçus dans l'école.

M. BOLUS.

C'eſt une autre choſe.

M. TROUSSE-GALANT.

Je n'en démordrai jamais.

M. BOLUS.

Vous ferez ſagement.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons à l'affaire dont je veux vous parler. Vous ſavez, monſieur Bolus, que je vous ai toujours regardé comme mon meilleur ami.

M. BOLUS.

Vous me rendez juſtice. J'étois bien ſerviteur de feu monſieur votre père, & c'eſt moi qui lui ai fourni les drogues dans la maladie dont il eſt mort.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en ſuis redevable. Auſſi je ne perds pas une occaſion de vous en marquer ma reconnoiſſance & de vous faire plaiſir. J'ordonne beaucoup de remèdes.

M. BOLUS.

Oh! pour cela, oui.

M. TROUSSE-GALANT.

Je purge votre boutique de toutes vos drogues inutiles; &, quand il s'agit de faire entrer dans mes ordonnances des drogues chères, je ne manque pas d'en mettre toujours cinq ou ſix ſcrupules plus qu'il ne faut,

M. BOLUS.

Et moi, j'en mets toujours fept ou huit moins que vous n'en ordonnez. Par-là je fauve la vie au malade, & conferve votre réputation.

M. TROUSSE-GALANT.

De plus, comme nous en fommes convenus, j'ordonne des remèdes imaginaires, que je dis qu'on ne trouve que chez vous. Je loue la bonté, la propreté & la fidélité de vos compofitions.

M. BOLUS.

De mon côté je ne m'épargne point à vous louer. Je rapporte de vous des cures extraordinaires, dont j'affure avoir été témoin.

M. TROUSSE-GALANT.

C'eft ainfi qu'il faut en ufer.

M. BOLUS.

Et je vous envoie tous les malades qui viennent dans ma boutique, en vous élevant jufqu'aux nues, & en décriant tous les autres médecins de Paris fans exception.

M. TROUSSE-GALANT.

Enfin, nous nous rendons mutuellement tous les fervices qu'un médecin & un apothicaire bien unis ont coutume de fe rendre. Oh! çà, pour achever de cimenter notre amitié, vous ne devinerez jamais ce que je me fuis avifé de faire. J'ai mis dix mille francs à la tontine,

M. BOLUS.

A la tontine, vous!

M. TROUSSE-GALANT.

Non ſur ma tête; mais ſur celle d'un garçon de ſoixante ans, à qui vous n'en donneriez pas quarante. C'eſt le parent d'un de mes fermiers; un homme d'une complexion vigoureuſe, & qu'il a fortifiée encore par quelques campagnes qu'il a faites, tant en Allemagne qu'en Italie.

M. BOLUS.

Hé bien?

M. TROUSSE-GALANT.

J'ai placé mon argent ſous ſon nom; après quoi, nous avons paſſé, par-devant notaire, un bon acte, par lequel il me cède à moi & aux miens, tout ce qui doit lui revenir de la tontine : comme de mon côté je m'engage à le nourrir chez moi toute ſa vie.

M. BOLUS.

Cela n'eſt pas mal imaginé.

M. TROUSSE-GALANT.

Un garçon de cette nature-là entre mes mains deviendra immortel.

M. BOLUS.

Il n'en faut nullement douter.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais, ſuppoſons qu'il ne vive que... mettons les choſes au pis-aller, cent ans, par exemple.

M. BOLUS.

Au pis-aller, oui, cent ans.

M. TROUSSE-GALANT.

N'eſt-il pas certain que, dans quinze ou vingt ans d'ici, il ſe trouvera doyen de ſa claſſe?

M. BOLUS.

Selon toutes les apparences.

M. TROUSSE-GALANT.

Cinq ans après, il ne reſtera plus que lui. Par conſéquent, je jouirai de tout le revenu pendant vingt bonnes années.

M. BOLUS.

Ce raiſonnement eſt clair. Ah! que vous avez fait un bon emploi de votre argent! Quand vous l'auriez mis au denier deux il ne feroit pas mieux placé.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ſuis ravi que vous approuviez ce projet de fortune. Vous y êtes intéreſſé au moins; car j'ai réſolu de vous faire épouſer ma fille.

M. BOLUS.

Monſieur, c'eſt un honneur que...

M. TROUSSE-GALANT.

Laiſſons-là les complimens. Et, pour dot, je vous donne la moitié de ce revenu immenſe qui ne ſauroit nous échapper. Je vais vous faire voir le garçon dont il s'agit. Vous conviendrez que c'eſt une pâte d'homme excellente. (*Il rentre chez lui pour un moment.*)

SCÈNE IV.

M. BOLUS *ſeul.*

Que ce docteur a d'eſprit ! il y a des gens qui le croient un peu fou, mais ce qu'il vient de faire va bien les déſabuſer.

SCÈNE V.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, AMBROISE.

M. TROUSSE-GALANT *revenant avec Ambroiſe, à M. Bolus.*

Conſidérez-moi ce garçon-là. Vit-on jamais de corps mieux proportionné ?

M. BOLUS *à M. Trouſſe-Galant.*

Non ; il a tout l'embonpoint néceſſaire.

M. TROUSSE-GALANT.

Que dites-vous de ces yeux?

M. BOLUS.

Ah! qu'ils ſont vifs!

M. TROUSSE-GALANT.

Comment trouvez-vous ſa charnure?

M. BOLUS.

Admirablement belle.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Ouvre la bouche. (*A M. Bolus.*) Voyez ces dents : qu'elles ſont ſaines & bien rangées!

M. BOLUS.

Il n'en a pas perdu une.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Fais un peu entendre ta voix.

AMBROISE.

Hem, hem, hem.

M. BOLUS.

C'eſt un tonnerre! La bonne conſtitution!

M. TROUSSE-GALANT *à M. Bolus.*

Tâtez-lui le pouls. Il l'a ferme & toujours égal.

M. BOLUS *ayant tâté le pouls d'Ambroiſe.*

Il a tous les ſignes d'une longue vie,

M. TROUSSE-GALANT.

Regardez cette poitrine.

M. BOLUS.

Quelle largeur! Que vous avez fait-là une bonne affaire, monſieur le docteur!

M. TROUSSE-GALANT.

Nous allons nous enrichir, monſieur Bolus.

M. BOLUS.

C'eſt un Pérou que nous avons là.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Parle, Ambroiſe, dis-moi : hier au ſoir, lorſque tu te mis au lit, fus-tu long-tems ſans t'endormir?

AMBROISE *à M. Trouſſe-Galant.*

D'abord que j'eus la tête ſur le chevet, crac, je m'aſſoupis.

M. BOLUS.

Sommeil aiſé.

AMBROISE.

Et je ne me ſuis éveillé que fort tard ce matin.

M. TROUSSE-GALANT *à M. Bolus.*

Et profond; avec un appétit toujours égal & que j'ai ſoin de ſoumettre aux règles de la ſobriété,

AMBROISE.

Oh ! pour cela, monſieur le docteur, vous me faites vivre bien ſobrement... (*Il bâille.*)

M. TROUSSE-GALANT.

Comme il bâille ! Hom ! ce bâillement ne ſignifie rien de bon. Cela dénote une plénitude de vaiſſeaux, la tenſion des muſcles, l'extenſion du diaphragme avec un épanchement irrégulier des eſprits animaux. Il faut remédier à ce dérangement par une copieuſe ſaignée.

AMBROISE *d'un ton pleureur.*

Encore une ſaignée, miſéricorde !

M. TROUSSE-GALANT.

Précédée d'un lavement compoſé de plantes émollientes, pour empêcher que les ſucs groſſiers ne ſuccèdent au ſang que l'on doit tirer. Allez vîte, monſieur Bolus, préparez vous-même ce cliſtère, & l'apportez.

M. BOLUS.

Je ſerai bientôt de retour.

M. TROUSSE-GALANT.

Le plutôt qu'il vous ſera poſſible. L'affaire eſt ſérieuſe, & veut de la diligence.

M. Bolus ſort.

SCÈNE VI.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE.

AMBROISE.

Ne vous lafferez-vous point de me tourmenter, monfieur le docteur ? Il n'y a que trois jours que je fuis entre vos mains, vous m'avez déjà fait faigner deux fois.

M. TROUSSE-GALANT.

Le fang n'eft pas néceffaire à la confervation de la vie. Je fais ce que je fais. J'ai plus d'intérêt que tu vives que toi-même. Écoute, mon ami, auffitôt que tu auras été faigné, je te ferai bien déjeûner.

AMBROISE.

Ah ! bon pour cela.

M. TROUSSE-GALANT.

Je te veux donner quelque chofe d'appétiffant. Que mangerois-tu bien, par exemple ?

AMBROISE.

Je mangerois bien d'une bonne fricaffée de pieds de mouton.

M. TROUSSE-GALANT.

Fi ! Quel mauvais génie te pouffe à défirer

un aliment ſi déteſtable. C'eſt une chair viſqueuſe & adhérente à l'eſtomach.

AMBROISE.

Il me ſemble pourtant avoir ouï dire que les apothicaires en faiſoient des gelées.

M. TROUSSE-GALANT.

D'accord. Mais, entre nous, ils les vendent & les font paſſer pour des ſucs & des précis de viandes exquiſes.

AMBROISE.

Hé bien! faites-moi mettre à la broche une bonne Oie.

M. TROUSSE-GALANT.

Rien n'eſt plus indigeſte.

AMBROISE.

Donnez-moi donc des fauciſſes de cochon.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela eſt trop ſalé.

AMBROISE.

Trop ſalé, trop doux, trop crud, trop cuit; que diable voulez-vous donc que je mange?

M. TROUSSE-GALANT.

Une once de fromage mou.

AMBROISE.

Du fromage mou!

M. TROUSSE-GALANT.

Avec deux ou trois verres de tiſane hépatique.

AMBROISE.

Je ſuis mort. Je ſuis enterré.

SCÈNE VII.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE, FROSINE.

FROSINE.

Monſieur, il y a là-bas un homme qui demande à vous parler.

M. TROUSSE-GALANT *ſortant.*

Voyons ce qu'il nous veut.

SCÈNE VIII.

AMBROISE, FROSINE.

AMBROISE *ſoupirant.*

Ahi !

FROSINE.

Tu ſoupires ! D'où vient cela, mon pauvre Ambroiſe ?

AMBROISE.

On va me faigner encore & me donner...
(*Il fait le gefte de donner un lavement.*)

FROSINE.

Qu'as-tu donc ?

AMBROISE.

On dit que j'ai l'extenfion du diaphragme, les mufcles, & je ne fais combien d'autres maux encore ; &, fi, pourtant je ne fens rien de tout cela.

FROSINE.

Tant pis, mon ami, tant pis, quand on ne fent point fon mal.

AMBROISE.

Depuis que je fuis dans cette maifon, j'ai perdu plus de fang que dans toutes mes campagnes.

FROSINE.

Je le crois.

AMBROISE.

Monfieur Trouffe-Galant prétend me faire furvivre à toute ma claffe : mais s'il continue à me traiter comme il le fait, il ne touchera pas feulement le premier quartier.

FROSINE.

La chofe eft poffible.

AMBROISE.

Dites plutôt affurée. Quand j'échapperois à la faignée, je n'échapperai point à la diète.

FROSINE.

Il eft conftant que la frugalité règne dans tes repas.

AMBROISE.

Hé! comment diable y réfifter? Il me tient enfermé & me traite en malade, il rogne & compte mes morceaux. Il me défend même le vin. Maugrebleu de fes principes! Il feroit mieux de laiffer agir la nature.

FROSINE.

En effet, défendre le vin à un rentier de la troifième claffe, c'eft défendre les femmes à un homme de la feconde.

AMBROISE.

Frofine, ma chère Frofine, es-tu capable de pitié?

FROSINE.

Sans doute. Que puis-je faire pour toi?

AMBROISE.

Tu difpofes de tout dans la maifon. Si tu voulois me donner une bouteille de vin, je te devrois la vie.

FROSINE.

Le ciel m'en préſerve! Puiſqu'on t'interdit le vin, c'eſt une preuve que le vin t'eſt contraire.

AMBROISE.

Je t'en conjure à genoux.

FROSINE.

Prière inutile.

AMBROISE.

Donne-moi ſeulement une chopine.

FROSINE.

Pas une goutte.

AMBROISE.

Ah, cruelle! ſi je n'avois que vingt-cinq ans, tu m'offrirois la clef de la cave.

FROSINE.

Je n'en voudrois pas jurer.

SCÈNE IX.

AMBROISE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT *voyant Ambroiſe aux genoux de Froſine.*

Oh, oh! monſieur Ambroiſe! comme vous vous paſſionnez! tudieu! ce n'eſt pas ainſi

qu'on doit ſe préparer à recevoir un lavement. Allons, retournez à votre chambre, & vous y tenez tranquille, en attendant monſieur Bolus. Voyez un peu le drôle! il lui en faut vraiment!

Ambroiſe rentre.

SCÈNE X.

M. TROUSSE-GALANT, FROSINE.

FROSINE.

Vous ne ſavez pas, monſieur, ce qu'il me demandoit à genoux?

M. TROUSSE-GALANT.

Cela n'eſt pas difficile à deviner. Ah, le pendard!

FROSINE.

Il croyoit m'enjoler, avec ſes paroles douces & ſuppliantes; mais je ne ſuis pas fille à me laiſſer aller.

M. TROUSSE-GALANT.

Fort bien, Froſine; point de faibleſſe humaine.

FROSINE.

Je l'aurois laiſſé crever plutôt que de lui rien accorder.

M. TROUSSE-GALANT.

Il faut bien t'en garder... Je prétends qu'il vive avec une retenue...

FROSINE *à part.*

Nous ne nous entendons pas.

M. TROUSSE-GALANT.

Oh ! çà, Frofine, on me vient chercher pour aller voir un gros chantre qui a la fièvre, & qui ne veut point boire de tifane ; mais avant que je forte, je ferois bien aife de parler à ma fille : fais-la defcendre.

SCÈNE XI.

M. TROUSSE-GALANT *feul.*

Je pourrois trouver un parti plus confidérable pour Marianne que monfieur Bolus ; quelque gentilhomme ruiné, par exemple, ou quelque confeiller ; mais il me faudroit payer les dettes de l'un, ou acheter la charge de l'autre ; au lieu que je me défais de ma fille à meilleur marché.

SCÈNE XII.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Que fouhaitez-vous de moi, mon père ?

M. TROUSSE-GALANT *à Marianne.*

Vous apprendre une chofe, qui, je crois, ne vous fera pas défagréable : j'ai réfolu de vous marier. Je vous ai choifi pour époux un homme qui ne vous donnera que de la fatisfaction, un homme qui a toute la fageffe imaginable.

MARIANNE *en foupirant.*

O ciel !

FROSINE *en foupirant.*

Ahi !

M. TROUSSE-GALANT *regardant fa fille.*

Il a toute la prudence...

MARIANNE *bas.*

Que je fuis malheureufe !

M. TROUSSE-GALANT *regardant Frofine.*

Toute la maturité d'efprit.

FROSINE *bas.*

Nous voilà bien partagées !

M. TROUSSE-GALANT.

Ouais ! Que fignifie donc ceci, s'il vous plaît ? Je ne vous ai point encore nommé le gendre dont j'ai fait choix ; je ne vous en dis que du bien, & vous faites toutes deux la grimace.

FROSINE *à M. Trouffe-Galant.*

Ce n'eft pas le bien que vous en dites qui

nous chagrine ; c'eſt le déſagrément qui y eſt attaché.

M. TROUSSE-GALANT *à Froſine.*

Comment ! le déſagrément ?

FROSINE.

Eh ! oui, monſieur, ces bonnes qualités ne conviennent qu'à un vieillard. Faites-nous plutôt un vilain portrait de quelque joli jeune homme.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais ce n'eſt point un vieillard que je deſtine à ma fille ; c'eſt monſieur Bolus.

MARIANNE *avec ſurpriſe.*

Monſieur Bolus !

FROSINE *ſur le même ton.*

Monſieur Bolus !

M. TROUSSSE-GALANT.

Oui, monſieur Bolus. Il n'a que cinquante ans. Ce n'eſt qu'à cet âge-là que l'on commence d'avoir du mérite.

FROSINE.

Un homme de mérite ne convient donc point à mademoiſelle Marianne ; & je vais vous le prouver. Pour connoître le prix d'un époux plein de mérite & de raiſon, ne faut-il pas que l'épouſe ait l'eſprit mûr ? Or, mademoi-

ſelle ne l'a pas encore ; mais ſi vous lui donnez à préſent un jeune homme, dans vingt ans d'ici elle aura de la raiſon & un mari raiſonnable.

M. TROUSSE-GALANT.

Le beau raiſonnement ! Une fille ſage ne doit point examiner l'époux qu'on lui propoſe ; elle ne doit conſidérer que le plaiſir de faire une choſe agréable à ſon père. Entendez-vous, Marianne ? Qu'à mon retour je vous trouve diſpoſée à recevoir la main de monſieur Bolus. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

L'as-tu bien entendu, Froſine ? Eſt-il un malheur égal au mien ? Ce n'eſt pas aſſez de perdre l'eſpérance d'être à Éraſte, il faut encore me réſoudre à devenir femme de monſieur Bolus.

FROSINE.

La pilulle eſt amère aſſurément.

MARIANNE.

Éraſte, cher Éraſte, quel ſera ton déſeſpoir quand tu ſauras cette nouvelle !

FROSINE.

Hélas! je crois déjà le voir qui s'afflige avec vous. Quelle vive douleur paroît dans ſes yeux! Que de pleurs coulent des vôtres! j'en ai le friſſon pour le vieil apothicaire.

MARIANNE.

Que tu plaiſantes mal à propos!

FROSINE.

Je ne plaiſante point. Je ne ſais, comme vous, que me repréſenter l'avenir : mais je le regarde dans un point de vue différent. Vous n'enviſagez que le déſeſpoir, & moi que la conſolation. Je lis dans l'avenir plus agréablement que vous.

MARIANNE.

Tu te trompes, Froſine. Si je ſuis aſſez malheureuſe pour être à monſieur Bolus, j'en gémirai ſans doute, mais je remplirai mon ſort. Plus j'aurai à ſouffrir, plus ma vertu s'affermira.

FROSINE.

Je ſais bien que la vertu s'épure dans les ſouffrances; mais elle s'y laiſſe auſſi quelquefois corrompre.

MARIANNE.

J'entends du bruit. Quelqu'un vient.

SCÈNE XIV.

MARIANNE, FROSINE, ÉRASTE, CRISPIN.

FROSINE *à Marianne.*

Eh ! mademoifelle, c'eft Érafte !

CRISPIN.

C'eft lui-même, Frofine, & ton aimable Crifpin.

FROSINE *à Erafte & à Crifpin.*

Vous arrivez ici, meffieurs, fort à propos pour nous aider à détourner l'orage qui nous menace. Monfieur Trouffe-Galant a promis fa fille à monfieur Bolus.

CRISPIN.

A ce vieux camard d'apothicaire qui travaille dans fa boutique avec des lunettes ?

FROSINE.

Juftement.

ÉRASTE.

Cela eft-il poffible ?

FROSINE.

Si poffible, que ce mariage fe doit faire inceffamment.

ÉRASTE *à Marianne.*

Hé ! mademoiſelle, vous laiſſerez-vous entraîner à l'autel, ſans faire le moindre effort en ma faveur ?

MARIANNE.

Quels efforts, Éraſte, pouvez-vous attendre de moi ?

CRISPIN.

Parbleu ! meſdames, vous n'avez qu'à nous ſuivre juſqu'à notre auberge. Nos chevaux ſont tout prêts..... Nous vous enleverons toutes deux.

FROSINE.

C'eſt bien dit. Laiſſons-nous enlever. Tout eſt pardonnable dans le premier mouvement.

MARIANNE.

Vous extravaguez, Froſine.

ÉRASTE.

Criſpin, je t'en conjure, cherche dans ta tête quelque ſtratagême qui puiſſe prévenir cette union funeſte.

CRISPIN.

C'eſt à quoi je vais rêver. Rêve auſſi de ton côté, Froſine, toi qui es d'une ſi grande reſſource pour les coups de partie.

FROSINE *à Crifpin.*

J'y confens. Échauffons-nous à l'envi l'imagination.

CRISPIN.

Hé bien ! qu'imagines-tu ?

FROSINE.

Oh ! donne-toi patience.

CRISPIN.

Pefte foit de l'efprit bouché ! Je ne rêve pas fi long-tems, moi. J'ai déjà trouvé le meilleur expédient...

FROSINE.

Voyons.

CRISPIN.

Il n'y a qu'à brouiller monfieur Bolus avec monfieur Trouffe-Galant. N'eft-ce pas un moyen fûr de rompre le mariage qu'ils ont arrêté enfemble ?

FROSINE.

Sans contredit.

ÉRASTE.

Cela me paroît bien penfé.

CRISPIN *à Érafte.*

N'eft-ce pas ? Oh ! les rufes ne me coûtent rien.

FROSINE.

Mais tu ne dis pas de quelle manière on pourra les brouiller.

CRISPIN.

Ah ! vous avez raifon. Comment pourrons-nous en venir à bout ? Attendez : quelque malade depuis peu ne feroit-il pas mort entre leurs mains ?

FROSINE.

Oui vraiment ; ils viennent d'expédier monfieur Bonnegriffe, le procureur.

CRISPIN.

Cela eft heureux. Il faut dire à monfieur Trouffe-Galant que monfieur Bolus dit que c'eft l'ordonnance du médecin qui a fait mourir le malade, & l'on dira en même tems à l'apothicaire que le médecin rejette la faute fur la compofition.

ÉRASTE.

J'approuve cette idée.

FROSINE.

Elle ne vaut rien.

MARIANNE *à Frofine.*

Pourquoi donc ?

FROSINE *à Marianne.*

Elle ne vaut rien, vous dis-je. Monfieur Bolus & monfieur Trouffe-Galant font intimes amis. Il y a dix ans qu'ils tuent les plus honnêtes gens de Paris, fans avoir le moindre démélé

ſur cela, & vous voulez qu'ils ſe brouillent pour un procureur ?

CRISPIN.

Il me vient un autre artifice. Oh! pour celui-ci, il eſt immanquable. Eſt-il vrai que monſieur Trouſſe-Galant a mis dix mille francs à la tontine, ſur la tête d'un payſan ?

FROSINE *à Criſpin.*

Rien n'eſt plus véritable.

CRISPIN.

Tant mieux. Cela m'inſpire un deſſein dont je tiens la réuſſite infaillible. Je voudrois parler à ce payſan.

FROSINE.

Tu vois la porte de ſa chambre. Tu peux entrer. Il eſt ſeul.

CRISPIN *entrant dans la chambre d'Ambroiſe.*

Cela ſuffit. Laiſſe-moi faire.

SCÈNE XV.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE.

MARIANNE.

Quel peut être le ſtratagême qu'il médite ?

FROSINE *à Marianne.*

Je ne ſais ; mais Criſpin eſt un fripon des plus adroits.

ÉRASTE.

Et j'eſpère que Froſine ſecondera ſon induſtrie.

FROSINE *à Éraſte.*

De tout mon pouvoir, & comptez que, ſi nous n'écartons pas monſieur Bolus, nous retarderons du moins ſon mariage.

MARIANNE *embraſſant Froſine.*

Tu me rappelles à la vie, Froſine.

ÉRASTE *embraſſant à ſon tour Froſine.*

Avec quel tranſport je me livre à l'eſpérance que tu nous donnes !

FROSINE.

Je le vois bien.

MARIANNE.

Que ne te devrai-je point, ſi tu m'arraches à l'odieux mari que mon père me deſtine ?

FROSINE *à Marianne.*

Nous vous en déferons.

ÉRASTE.

Quelle obligation ne t'aurai-je pas, ſi tu rends à ma tendreſſe la divine Marianne ?

FROSINE.

Les pauvres enfans ! ce feroit grand dommage de les féparer ; ils ne demandent qu'à fe joindre.

ÉRASTE.

Voici Crifpin qui vient.

SCÈNE XVI.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE, CRISPIN.

CRISPIN *au fond du théâtre, parlant à Ambroife.*

Oui, tu n'as qu'à faire ce que je t'ai dit, & tu feras délivré de la tyrannie de monfieur le docteur. Jufqu'au revoir. Adieu.

FROSINE *à Crifpin.*

Quoi ! tu as déjà entretenu Ambroife

CRISPIN *à Frofine.*

Je n'avois que deux mots à lui dire. Je l'ai prévenu. Il jouera bien fon rôle, & tout ira le mieux du monde. Mademoifelle Marianne fera, dès aujourd'hui, débarraffée de fon galant furanné, & mariée à mon maître. Et toi, Fro-

ſine, je te permets d'élever ta penſée juſqu'à ma poſſeſſion.

FROSINE.

Hé ! comment prétends-tu faire tous ces miracles ?

CRISPIN.

Je me déguiſerai en colonel. Mon maître ſera mon major ; & comme monſieur Trouſſe-Galant ne nous connoît point, parce que, toutes les fois que nous entrons ici, nous prenons le tems qu'il eſt chez ſes malades, je viendrai le conſulter ſur une maladie ſuppoſée... (*Après avoir parlé bas à Froſine.*) Hé bien ! Froſine, toi qui te connois en inventions, que dis-tu de celle-là ?

FROSINE.

Je l'approuve, & c'eſt tout dire.

ÉRASTE *à Criſpin.*

Mais dites-nous donc ce que c'eſt ?

CRISPIN *à Éraſte.*

Je vous en inſtruirai. Retirons-nous. Les momens ſont chers. Je vais tout diſpoſer pour l'exécution de mon projet. (*A Marianne.*) Sans adieu, la belle. (*A Froſine.*) Juſqu'à tantôt, Griſette. (*A Éraſte.*) Vous, major, ſuivez-moi.

Éraſte & Criſpin ſortent.

SCÈNE XVII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Et tu crois, Frofine, que l'entreprife de Crifpin réuffira ?

FROSINE.

Indubitablement.

MARIANNE.

Ne me laiffe pas languir plus long-tems. Apprends-moi...

FROSINE.

Chut. Nos amoureux ont bien fait de fortir. Voici monfieur Bolus. Secondez-moi feulement, & feignez d'être ravie de l'époufer.

MARIANNE.

Quelle contrainte !

FROSINE.

Ne vous plaignez pas. C'eft en être quitte à bon marché.

SCÈNE XVIII.

MARIANNE, FROSINE, M. BOLUS.

FROSINE.

Ah, ah ! monſieur Bolus, nous avons appris de vos nouvelles ! vous voulez donc épouſer ma maîtreſſe !

M. BOLUS *à Froſine.*

C'eſt monſieur le docteur qui s'eſt mis en tête ce mariage. Pour moi, je n'aurois jamais penſé à mademoiſelle Marianne, à cauſe de la diſproportion de nos âges.

FROSINE.

Comment, la diſproportion ! Vous vous moquez, monſieur Bolus. Savez-vous bien que vous avez toute la fraîcheur d'un homme de vingt-cinq ans !

M. BOLUS.

Oh ! pour à l'égard de çà, je ſuis encore aſſez verd, oui.

FROSINE *lui ôte ſon manteau, & il paroît avec une ſerviette nouée autour du corps, & une ſeringue paſſée dedans.*

FROSINE.

Vous êtes tout aimable. Vous avez les traits

réguliers, le teint beau, l'air noble, de la bonne grâce dans les manières ; & pour la taille, vous en pouvez juger, mademoifelle ; qu'en dites-vous ?

MARIANNE *à Frofine.*

Il eft fait à peindre affurément.

FROSINE *à Marianne.*

Cette feringue lui fied à ravir.

MARIANNE.

Elle lui convient mieux qu'une épée.

FROSINE.

Et l'écharpe la plus galante n'auroit pas meilleur air que cette ferviette entortillée.

MARIANNE.

Voilà un homme bien ragoutant.

M. BOLUS *à Marianne.*

Il m'eft grandement doux, ma belle, d'entendre ces paroles de votre propre bouche : elles diftillent dans mon ame un firop amoureux. Oui, mignonne, je fens naître pour vous déjà toute l'inclination que j'avois pour ma défunte femme. Ne vous a-t-on pas dit, pouponne, de quelle façon nous vivions enfemble, mon époufe & moi ?

MARIANNE *à M. Bolus.*

Non, je vous affure.

M. BOLUS.

C'étoit une union parfaite que la nôtre.

FROSINE *à M. Bolus.*

Contez, contez-nous cela : s'il vous plaît, monſieur : c'eſt ma ſolie que d'entendre parler des bons ménages ; ils ſont ſi rares !

M. BOLUS.

Madame Bolus avoit pour moi une affection toute cordiale.

FROSINE.

Vous la méritiez bien, vraiment.

M. BOLUS.

De mon côté, pour correſpondre à ſa tendreſſe, j'avois un ſoin tout particulier de ſa ſanté. Je n'attendois pas qu'elle fût malade pour lui bailler des remèdes. Tous les jours, par précaution, je lui faiſois prendre quelque médecine.

FROSINE.

Le charmant petit homme !

M. BOLUS.

Dès qu'elle avoit le moindre mal, je redoublois mes ſoins & mes recettes. Hélas, la pauvre femme ! elle n'a pas vécu long-temps.

FROSINE.

Je le crois bien.

M. BOLUS.

Elle étoit d'une complexion trop délicate; mais, ſi elle eſt morte, je vous proteſte que ce n'eſt pas faute de remèdes.

FROSINE.

Non; c'est plutôt la faute des remèdes.

M. BOLUS.

Tant qu'il eſt reſté un ſouffle de vie, je ne lui ai point épargné les drogues de ma boutique.

FROSINE.

Ah, mademoiſelle, quel mari!

MARIANNE.

Il eſt bien digne des ſentimens que j'ai conçus pour lui.

M. BOLUS.

Vous me flattez, mon ange.

FROSINE.

Non, monſieur, je vous jure qu'elle ne vous flatte point.

M. BOLUS.

J'aurois pour vous, bouchonne, les mêmes ſoins & la même attention que j'ai eus pour la défunte.

MARIANNE.

Que cette promeſſe eſt engageante!

M. BOLUS.

Tous les jours, foir & matin, je vous donnerai une petite douceur.

FROSINE.

Cela lui fera plaifir.

M. BOLUS.

Adieu, belle aftre ; je fuis obligé de vous quitter pour aller trouver Ambroife. Que j'ai d'impatience de vous voir annexée à ma perfonne ! Quand j'y penfe feulement, j'en fuis tout joyeux.

FROSINE.

Vous aimez les plaifirs de l'imagination.

M. BOLUS *à Frofine.*

Oui ; mais j'aime encore mieux les plaifirs topiques.

FROSINE *à part.*

Le vieux coquin !

SCÈNE XIX.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Frofine, quel mortel ! J'ai pour lui plus d'averfion que je n'ai d'amour pour Érafte.

FROSINE.

Vous le haïſſez donc bien ?

MARIANNE.

Plutôt que de l'épouſer, je me ſens capable de me porter aux dernières extrémités.

FROSINE.

Soyez toujours dans cette diſpoſition : elle ne nous ſera pas inutile, ſi nous ne pouvons faire les choſes plus honnêtement.

MARIANNE.

Tais-toi, folle : mon père vient.

FROSINE.

Continuons à diſſimuler.

SCÈNE XX.

MARIANNE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT.

Hé bien, Froſine ? dans quelle réſolution eſt votre maîtreſſe ?

FROSINE *à M. Trouſſe-Galant.*

Dans la réſolution de vous obéir. Oh ! vraiment, nous avons bien changé de ſentiment

depuis tantôt. Nous avons fait attention aux difcours judicieux que vous nous avez tenus. Savez-vous bien, monfieur, que vous nous avez mifes dans le goût des vieillards.

M. TROUSSE-GALANT *fouriant.*

Tout de bon ?

FROSINE.

Demandez à monfieur Bolus de quelle manière nous l'avons reçu. Nous n'avons préfentement des yeux que pour la vieilleffe.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ne fais fi tu parles férieufement ; mais dans le fond, il eft certain qu'un homme d'un âge un peu avancé vaut mieux que...

FROSINE.

Cent mille fois. Je voudrois qu'on me préfentât d'un côté quelque beau vieillard, & de l'autre un jeune morveux de moufquetaire ; je ne balancerois pas, monfieur, je vous l'affure.

M. TROUSSE-GALANT.

En effet, un vieillard a mille complaifances pour fa femme.

FROSINE.

Eh! oui: au lieu qu'un jeune homme n'en a que pour celle de fon voifin. Le vieux mari nous laiffe fon bien en mourant, & l'autre ne meurt fouvent qu'après avoir mangé le nôtre.

M. TROUSSE-GALANT.

Cette fille quelquefois ne raifonne pas mal. Enfin, Marianne, je fuis ravi que vous n'ayez plus de répugnance à époufer M. Bolus.

MARIANNE *bas, à elle-même.*

Ah ! que plutôt mille coups de poignard...

M. TROUSSE-GALANT.

Que dit-elle entre fes dents de coups de poignard, Frofine ?

FROSINE.

Elle dit qu'elle fe poignardera, monfieur, fi on ne lui donne monfieur Bolus : elle en eft folle au moins.

M. TROUSSE-GALANT.

Voilà une paffion qui eft venue bien brufquement !

FROSINE.

Et une paffion légitime encore !

M. TROUSSE-GALANT.

Mais c'eft une fureur, Frofine.

FROSINE.

Affurément. Quand vous lui auriez défendu d'aimer monfieur Bolus, elle ne l'aimeroit pas davantage.

SCÈNE XXI.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE, ÉRASTE; CRISPIN *déguiſé.*

M. TROUSSE-GALANT.

Quels gens viennent ici?

FROSINE.

Ce ſont deux eſpèces d'officiers.

CRISPIN *à M. Trouſſe-Galant.*

Je cherche monſieur Trouſſe-Galant. On dit que c'eſt une figure bourſoufflée, une figure ténébreuſe. Il faut que ce ſoit vous.

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

C'eſt moi-même.

CRISPIN.

Ah! monſieur, que je vous embraſſe. Comment! on ne parle que de vous dans le monde! On dit que vous êtes un habiliſſime, & que vos ordonnances ſont écrites en beau latin.

M. TROUSSE-GALANT.

Monſieur!

CRISPIN *montrant Marianne & Froſine.*

Hé! qui ſont ces aimables perſonnes?

M. TROUSSE-GALANT.

L'une eſt ma fille, & l'autre ſa ſuivante.

CRISPIN.

Pour vous montrer que j'honore tout ce qui vous appartient, je veux auſſi les embraſſer. (*Il va pour les embraſſer.*)

MARIANNE *à Criſpin, le repouſſant.*

Tout beau, monſieur l'officier.

FROSINE *à Criſpin.*

Vous nous prenez pour vos hôteſſes.

M. TROUSSE-GALANT *à part.*

Ces gens-là ſont bien familiers.

CRISPIN.

N'avez-vous qu'une fille?

M. TROUSSE-GALANT.

Non, monſieur.

CRISPIN.

Tant-pis. Quand elles ſont tournées comme celle-là, la marchandiſe eſt de défaite.

M. TROUSSE-GALANT.

Auſſi vais-je, Dieu aidant, la marier à un apothicaire de mes amis.

CRISPIN.

Fort bien. Vos malades n'ont qu à s'attendre à beaucoup de cliſtères & de purgations.

M. TROUSSE-GALANT.

Ils n'en manqueront pas.

CRISPIN.

Plus je regarde votre fille, & plus je trouve qu'elle vous reſſemble.

M. TROUSSE-GALANT.

Vous vous moquez.

CRISPIN.

Foi de héros! c'eſt votre portrait en mignature; vous avez tous deux les mêmes yeux, quoique de couleur différente. Son petit nez deviendra grand comme le vôtre; viſage ovale, viſage long, il faut avouer qu'il y a des reſſemblances étonnantes dans certaines familles.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons, s'il vous plaît, monſieur, à ce qui vous amène ici.

CRISPIN.

Vous avez-là une ſervante qui me lorgne. Il faut que je ſois né pour faire le bonheur d'une ſoubrette; car elles m'agacent toutes.

M. TROUSSE-GALANT.

Monſieur, de grâce, dites-moi qui vous êtes.

CRISPIN.

Je ſuis colonel, & vous voyez avec moi mon major. Je viens vous conſulter ſur une maladie.

MARIANNE *s'en allant.*

Adieu, monſieur le colonel.

CRISPIN.

Pourquoi vous en allez-vous, les belles?

FROSINE *s'en allant.*

Nous ne voulons point entendre la converſation d'un officier qui conſulte un médecin.

SCÈNE XXII.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN *à M. Trouſſe-Galant.*

Je vous dirai, monſieur, ſans me vanter, que je ſuis autant eſtimé dans nos troupes, que redouté chez les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

J'en ſuis bien aiſe, & je vous en félicite.

CRISPIN.

Quand il y a quelque coup hardi à tenter, on en honore mon audace. Demandez-le plutôt à mon major.

ÉRASTE *à M. Trouſſe-Galant.*

Cela eſt vrai.

M. TROUSSE-GALANT.

Je veux le croire.

CRISPIN.

J'ai donc de la gloire de reſte & de la réputation tant qu'il vous plaira ; mais vous ſavez que le corps n'eſt pas de fer.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en réponds.

CRISPIN.

Je rapporte d'Allemagne un aſthme que j'ai gagné en pourſuivant les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT.

La cauſe de votre mal eſt glorieuſe.

CRISPIN.

Voici de quelle manière cet accident m'eſt arrivé. Je rencontre un parti ennemi, je l'attaque ; il réſiſte : je redouble mes efforts ; il plie, & prend enfin la fuite. Je le pourſuis ; mais tout-à-coup je me ſens obligé de m'arrêter. L'haleine me manque. Je bats des flancs. On dit que j'avois les avives. C'étoit un aſthme, comme en effet je ſuis aſthmatique depuis ce tems-là.

M. TROUSSE-GALANT *bas, à part.*

Il vient me conſulter pour ſe divertir ; mais je veux me moquer de lui à mon tour. (*Haut.*) Vous ſouhaitez un remède qui vous ſoulage ?

CRISPIN.

Bien entendu.

M. TROUSSE-GALANT.

J'en ai d'infaillibles que je pourrois vous enſeigner; mais je me fais un ſcrupule de vous guérir.

CRISPIN.

D'où vient?

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous conſeille de garder votre aſthme pour ſolliciter une penſion.

CRISPIN.

Je ſuivrai votre conſeil.

SCÈNE XXIII.

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN, ÉRASTE, AMBROISE; M. BOLUS *la ſeringue à la main.*

AMBROISE *fuyant devant M. Bolus.*

Au meurtre! à l'aide! au ſecours! au feu!

M. TROUSSE-GALANT.

Pourquoi tous ces cris?

M. BOLUS.

Il a beau faire. Il faudra bien qu'il en paſſe par-là.

CRISPIN *regardant avec attention Ambroife.*

Que vois-je? Voilà un vifage qui ne m'eft pas inconnu. Oui, ma foi, c'eft lui juftement, c'eft la Rofe. Major, ne le reconnoiffez-vous pas?

ÉRASTE *à Crifpin.*

C'eft la Rofe lui-même, qui a fervi dans notre régiment, & qui a déferté.

AMBROISE *à Crifpin & à Érafte.*

Hé! oui, meffieurs! c'eft moi. Je vous en demande pardon.

CRISPIN *à Ambroife.*

Ah, lâche! le hafard te trahit & t'offre à ma vengeance.

AMBROISE *à Crifpin.*

Mon colonel, ayez pitié de moi.

CRISPIN.

Dis-moi, marouffle! pourquoi tu as quitté fans congé le régiment.

AMBROISE.

Mon capitaine me donnoit tous les jours tant de coups de bâton, que je n'ai pu y réfifter.

CRISPIN.

Comment, ventrebleu! abandonner le champ de Mars, pour avoir reçu des coups de bâton! Pour te venger de ton capitaine, que n'atten-

dois-tu un jour de bataille?... Holà, major, faites entrer la Furie & ſes camarades qui ſont à la porte.

Éraſte ſort.

SCÈNE XXIV.

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN, AMBROISE, M. BOLUS.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Tu ne m'avois pas dit, fripon, que tu avois déſerté.

AMBROISE *à M. Trouſſe-Galant.*

Je n'ai jamais oſé vous le dire, monſieur.

M. TROUSSE-GALANT *à lui-même.*

Dans quel embarras ce miſérable me jette!

SCÈNE XXIV.

M. TROUSSE - GALANT, ÉRASTE, CRISPIN, M. BOLUS, AMBROISE, TROUPE DE SOLDATS.

UN SOLDAT *à Criſpin,*

Qu'y a-t-il, mon colonel?

CRISPIN *au foldat.*

Il faut, tout-à-l'heure, faire paffer cet homme-là par les armes.

M. TROUSSE-GALANT *à Crifpin.*

Monfieur, je vous prie de lui pardonner.

M. BOLUS *à Crifpin.*

Nous vous en fupplions.

CRISPIN *à tous deux.*

Je fuis fâché, meffieurs, de ne pouvoir vous accorder fa grâce : mais quand il s'agit de punir le mépris de la difcipline militaire, je fuis inexorable.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous guérirai de votre afthme.

CRISPIN.

Il veut m'ôter ma penfion.

M. BOLUS.

Je vous fournirai gratis tous les remèdes dont vous aurez befoin pendant votre quartier d'hiver.

CRISPIN.

Non, non. (*Aux foldats.*) Qu'on m'expédie ce drôle-là, fans différer davantage. (*A meffieurs Trouffe-Galant & Bolus.*) Vous allez voir, meffieurs, qu'un pauvre diable entre mes mains ne languit pas plus long-tems qu'entre les vôtres.

SCÈNE XXVI.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE, TROUPE DE SOLDATS.

FROSINE.

Quel bruit eſt-ce que j'entends? quel tintamarre faites-vous donc ici?

AMBROISE.

Intercède pour moi, Froſine. On veut me faire mourir pour avoir déſerté.

FROSINE *à Criſpin & à Éraſte.*

Hé! Meſſieurs, que ne le laiſſez-vous entre les mains de M. Trouſſe-Galant?

MARIANNE *à Criſpin.*

Accordez-nous ſa vie, monſieur le colonel.

CRISPIN *à Marianne.*

Point de quartier.

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

Laiſſez-vous fléchir.

FROSINE *à Criſpin.*

Nous vous en conjurons tous.

CRISPIN.

Qu'on ne me rompe plus la tête. Gardes, qu'on le faififfe.

M. TROUSSE-GALANT *à part.*

Je vois bien qu'il en faut venir au fait avec ces gens-ci. (*Haut.*) Écoutez, monfieur le colonel; je vais vous compter une centaine de piftoles ou environ, & qu'il n'en foit plus parlé.

CRISPIN *à M. Trouffe-Galant.*

Je fuis un homme incorruptible.

FROSINE.

Quoi! monfieur, vous pouvez réfifter à l'éclat de l'or & d'une belle folliciteufe?

CRISPIN *à Frofine.*

Comment, fi j'y puis réfifter! Me prenez-vous pour un homme de robe?

FROSINE.

Monfieur Trouffe-Galant a mis dix mille francs à la tontine fur la tête de ce garçon-là.

M. TROUSSE-GALANT.

Oui. Voilà pourquoi nous nous intéreffons pour lui.

CRISPIN *à M. Trouffe-Galant.*

Je n'y faurois que faire,

FROSINE.

Si vous voulez lui ôter la vie, faites-nous donc périr avec lui.

CRISPIN.

Hé bien ! qu'on les faſſe tous paſſer par les armes.

FROSINE.

Attendez, monſieur le colonel ; il me vient dans l'eſprit un moyen d'accommoder les choſes.

CRISPIN *à Froſine.*

Quel moyen ?

FROSINE.

Épouſez ma maîtreſſe.

CRISPIN.

Qui ? moi ! Ah ! parbleu, ma mie, ſi vous n'avez pas d'autre tempérament à nous propoſer, la Roſe va paſſer le pas.

ÉRASTE *à Criſpin.*

Oh ! c'en eſt trop, mon colonel. Vous devriez vous rendre à cette condition.

CRISPIN *à Éraſte.*

Cela eſt aiſé à dire, major ; mais, ſi vous étiez à ma place, le rang de colonel vous feroit tenir un autre langage,

ÉRASTE.

Non, ſoi de major.

CRISPIN.

Hé bien ! épouſez-la, & je conſens, à ce prix, d'accorder la grâce au déſerteur.

FROSINE *à Éraſte.*

Allons, monſieur le major, conſidérez les charmes de ma maîtreſſe.

AMBROISE *à Éraſte.*

Épouſez-la, monſieur le major.

ÉRASTE.

J'ai peu de goût pour le mariage ; mais pour faire plaiſir à monſieur le docteur, je veux bien épouſer ſa fille, pourvu qu'on me donne une dot conſidérable. Il n'eſt pas juſte que je prenne une femme qui ne m'apporte rien.

CRISPIN *à M. Trouſſe-Galant.*

Il a raiſon, docteur. Il faut, par reconnoiſſance, lui faire quelque petit avantage. Cédez-lui, par exemple, dès à préſent la jouiſſance de tous vos biens.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ſuis votre ſerviteur. J'aime mieux qu'Ambroiſe meure. J'en ferai quitte à meilleur marché.

FROSINE.

Monſieur le major, vous paroiſſez généreux. Prenez ma maîtreſſe aux mêmes conditions qu'on la vouloit donner à monſieur Bolus ; c'eſt-à-dire, pour la moitié du revenu des dix mille francs que monſieur le docteur a mis à la tontine ſur la tête d'Ambroiſe.

M. TROUSSE-GALANT.

Paſſe pour cela.

ÉRASTE.

Pour me prêter à l'accommodement, je veux bien y conſentir.

M. BOLUS.

Et moi, je ne m'y oppoſe point. Je vous rends votre parole, monſieur le docteur. (*Il ſort.*)

SCÈNE XXVII & dernière.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE, Troupe de soldats.

AMBROISE.

Oui ; mais qui me nourrira du beau-père ou du gendre ?

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Ce ſera moi. Je te gouvernerai comme j'ai commencé.

AMBROISE *à M. Trouſſe-Galant.*

Cela étant, j'aime mieux paſſer par les armes.

ÉRASTE.

Non, Ambroiſe, non : je me charge de toi. Monſieur le docteur, j'aurai ſoin de ſa ſanté ; elle ſera mieux entre mes mains qu'entre les vôtres.

CRISPIN.

Il me prend tout-à-coup fantaiſie de me marier auſſi & d'épouſer cette fille-là. (*Montrant Froſine.*)

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

Quoi ! monſieur le colonel, vous voulez épouſer la ſuivante, après avoir refuſé la maîtreſſe.

FROSINE.

Pourquoi non ?

CRISPIN.

Je l'ennoblis. Touche là, Froſine : de ſoubrette, je te fais femme de qualité.

FROSINE.

La métamorphoſe n'eſt pas neuve.

FIN.

TURCARET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Repréſentée pour la première fois en 1709.

ACTEURS.

M. TURCARET, traitant, amoureux de la baronne.
LE CHEVALIER } petits-maîtres.
LE MARQUIS }
FRONTIN, valet du chevalier.
FLAMAND, valet de M. Turcaret.
M. RAFLE, uſurier.
M. FURET, fourbe.
JASMIN, petit laquais de la baronne.
LA BARONNE, jeune veuve, coquette.
Mme TURCARET, femme de M. Turcaret.
Mme JACOB, revendeuſe à la toilette, & ſœur de M. Turcaret.
MARINE } ſuivantes de la baronne.
LISETTE }

La Scène eſt à Paris, chez la baronne.



TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

ENCORE hier deux cens piſtoles!

LA BARONNE.

Ceſſe de me reprocher...

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite eſt inſupportable.

LA BARONNE.

Marine !...

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé! comment veux-tu donc que je faffe, fuis-je femme à théfaurifer ?

MARINE.

Ce feroit trop exiger de vous ; & cependant je vous vois dans la néceffité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger, qui a été tué en Flandres l'année paffée. Vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avoit laiffé en partant, & il ne vous reftoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, fi la fortune propice ne vous eût fait faire la précieufe conquête de monfieur Turcaret le traitant. Cela n'eft-il pas vrai, madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce monfieur Turcaret, qui n'eft pas un homme fort aimable, & qu'auffi vous n'aimez

guère ; quoique vous ayez deffein de l'époufer, comme il vous l'a promis ; monfieur Turcaret, dis-je, ne fe preffe pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accompliffe fa promeffe, parce qu'il vous fait tous les jours quelque préfent confidérable ; je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis fouffrir, c'eft que vous vous foyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la réjouiffance les dépouilles du traitant. Hé ! que prétendez-vous faire de ce chevalier ?

LA BARONNE.

Le conferver pour ami. N'eft-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, & de certains amis encore dont on peut faire fon pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'époufer, en cas que monfieur Turcaret vînt à vous manquer : car il n'eft pas de ces chevaliers qui font confacrés au célibat, & obligés de courir au fecours de Malte ; c'eft un chevalier de Paris, il fait fes caravanes dans les lanfquenets.

LA BARONNE.

Oh ! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec fes airs paf-

ſionnés, ſon ton radouci, ſa face minaudière, je le crois un grand comédien ; &, ce qui me confirme dans mon opinion, c'eſt que Frontin, ſon bon valet, Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé eſt admirable ! & tu conclus de là...

MARINE.

Que le maître & le valet ſont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper ; & vous vous laiſſez ſurprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du tems que vous les connoiſſiez. Il eſt vrai que depuis votre veuvage, il a été le premier à vous offrir bruſquement ſa foi ; & cette façon de ſincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il diſpoſe de votre bourſe comme de la ſienne.

LA BARONNE.

Il eſt vrai que j'ai été ſenſible aux premiers ſoins du chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver, avant que de lui découvrir mes ſentimens, & je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raiſon de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Aſſurément ; & je ne ceſſerai point de vous tourmenter, que vous ne l'ayez chaſſé de chez

vous : car, enfin, ſi cela continue, ſavez-vous ce qui en arrivera ?

LA BARONNE.

Hé ! quoi ?

MARINE.

Monſieur Turcaret ſaura que vous voulez conſerver le chevalier pour ami, & il ne croit pas, lui, qu'il ſoit permis d'avoir des amis ; il ceſſera de vous faire des préſens, il ne vous épouſera point ; &, ſi vous êtes réduite à épouſer le chevalier, ce ſera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions ſont judicieuſes, Marine ; je veux ſonger à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien, il faut prévoir l'avenir. Enviſagez dès-à-préſent un établiſſement ſolide ; profitez des prodigalités de monſieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouſe. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde : mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, & vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou mal aiſé, qui réabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raifons, Marine; je veux me détacher du chevalier, avec qui je fens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raifon. C'eft-là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'époufer ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins des débris de fa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi foutenir dans le monde une figure brillante; &, quoi que l'on puiffe dire, vous lafferez les caquets, vous fatiguerez la médifance, & l'on s'accoutumera infenfiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma réfolution eft prife, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en eft fait, je ne prends plus de part à fa fortune, je ne réparerai plus fes pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé : commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laiffe-moi faire.

SCÈNE II.

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN *à la baronne.*

Je viens de la part de mon maître & de la mienne, madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE *d'un air froid.*

Je vous en ſuis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiſelle Marine veut bien auſſi qu'on prenne la liberté de la ſaluer.

MARINE *d'un air bruſque, à Frontin.*

Bon jour & bon an.

FRONTIN *préſentant un billet à la baronne.*

Ce billet que monſieur le chevalier vous écrit, vous inſtruira, madame, de certaine aventure...

MARINE *bas à la baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine; voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE *bas, à la baronne.*

Sotte curiofité !

LA BARONNE *lit.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une com-
« teffe ; je vous l'envoie & vous le facrifie.
« Mais vous ne devez point me tenir compte
« de ce facrifice, ma chère baronne : je fuis fi
« occupé, fi poffédé de vos charmes, que je
« n'ai pas la liberté de vous être infidèle. Par-
« donnez, mon adorable, fi je ne vous en dis
« pas davantage ; j'ai l'efprit dans un accable-
« ment mortel. J'ai perdu tout mon argent,
« & Frontin vous dira le refte.

« LE CHEVALIER. »

MARINE *haut, à Frontin.*

Puifqu'il a perdu tout fon argent, je ne vois pas qu'il y ait du refte à cela.

FRONTIN *à Marine.*

Pardonnez-moi ; outre les deux cens piftoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, & le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus fur fa parole : voilà le refte. Oh diable ! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE *à Frontin.*

Où eft le portrait ?

FRONTIN *donnant le portrait à la baronne.*

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette comteſſe-là, Frontin.

FRONTIN.

C'eſt une conquête, madame, que nous avons faite, ſans y penſer. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comteſſe dans un lanſquenet.

MARINE.

Une comteſſe de lanſquenet !

FRONTIN.

Elle agaça mon maître ; il répondit, pour rire, à ſes minauderies. Elle qui aime le ſérieux, a pris la choſe fort ſérieuſement. Elle nous a, ce matin, envoyé ſon portrait. Nous ne ſavons pas ſeulement ſon nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comteſſe-là eſt quelque dame normande. Toute ſa famille bourgeoiſe ſe cottiſe pour lui faire tenir à Paris une petite penſion, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN *à Marine.*

C'eſt ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh que non ! vous ne l'ignorez pas. Peſte !

vous n'êtes pas gens à faire ſottement des ſacrifices! vous en connoiſſez bien le prix.

FRONTIN *à la baronne.*

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a penſé être une nuit éternelle pour monſieur le chevalier? En arrivant au logis, il ſe jette dans un fauteuil; il commence par ſe rappeler les plus malheureux coups du jeu, aſſaiſonnant ſes réflexions d'épithètes & d'apoſtrophes énergiques.

LA BARONNE *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comteſſe, Frontin; n'eſt-elle pas plus belle que ſon portrait?

FRONTIN.

Non, madame; & ce n'eſt pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle eſt aſſez piquante, ma foi, elle eſt aſſez piquante. Or, je voulus d'abord repréſenter à mon maître que tous ſes juremens étoient des paroles perdues; mais conſidérant que cela ſoulage un joueur déſeſpéré, je le laiſſai s'égayer dans ſes apoſtrophes.

LA BARONNE *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'eſt ce que je ne ſais pas trop bien; car elle

a le teint ſi beau, que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'eſt-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente. Mon maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage ; il demande ſes piſtolets.

LA BARONNE.

Ses piſtolets, Marine ! ſes piſtolets !

MARINE.

Il ne ſe tuera point, madame, il ne ſe tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuſe ; auſſitôt il tire bruſquement ſon épée.

LA BARONNE.

Ah ! il s'eſt bleſſé, Marine, aſſurément.

MARINE.

Hé ! non, non ; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette ſur lui à corps perdu. « Monſieur le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous « faire ? vous paſſez les bornes de la douleur « du lanſquenet. Si votre malheur vous fait

« haïr le jour, confervez-vous du moins, vivez « pour votre aimable baronne ; elle vous a juf- « qu'ici tiré généreufement de tous vos em- « barras ! & foyez fûr (ai-je ajoûté feulement « pour calmer fa fureur) qu'elle ne vous laif- « fera point dans celui-ci. »

MARINE *bas.*

L'entend-t-il, le maraud ?

FRONTIN.

« Il ne s'agit que de mille écus une fois ; « monfieur Turcaret a bon dos, il portera bien « encore cette charge-là. »

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin ?

FRONTIN.

Hé bien, madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'efpérance ! il s'eft laiffé défarmer comme un enfant, il s'eft couché & s'eft endormi.

MARINE.

Le pauvre chevalier !

FRONTIN.

Mais ce matin, à fon réveil, il a fenti renaître fes chagrins ; le portrait de la comteffe ne les a point diffipés. Il m'a fait partir fur le champ pour venir ici, & il attend mon retour

pour difpofer de fon fort. Que lui dirai-je, madame ?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond fur moi, & que, n'étant point en argent comptant... (*Elle veut tirer fon diamant.*)

MARINE *la retenant.*

Hé ! madame, y fongez-vous ?

LA BARONNE *remettant fon diamant.*

Tu lui diras que je fuis touchée de fon malheur.

MARINE *à Frontin.*

Et que je fuis, de mon côté, très-fâchée de fon infortune.

FRONTIN.

Ah ! qu'il fera fâché lui !... (*Bas à part.*) Maugrebleu de la foubrette !

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je fuis fenfible à fes peines.

MARINE.

Que je fens vivement fon affliction, Frontin.

FRONTIN *haut à la baronne.*

C'en eft donc fait, madame, vous ne verrez plus monfieur le chevalier : la honte de ne pouvoir payer fes dettes, va l'écarter de vous

pour jamais ; car rien n'eſt plus ſenſible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poſte.

LA BARONNE.

Prendre la poſte, Marine !

MARINE *à la baronne.*

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONNE *tirant ſon diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE *à Frontin.*

Non, non ; vas-t-en vite lui faire réponſe.

LA BARONNE *à Marine.*

Oh ! je ne puis me réſoudre à l'abandonner. (*Donnant ſon diamant à Frontin.*) Tiens, voilà un diamant de cinq cens piſtoles que monſieur Turcaret m'a donné ; vas le mettre en gage, & tire ton maître de l'affreuſe ſituation où il ſe trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (*Il ſort.*)

MARINE.

Ah ! que vous êtes tous deux bien enſemble, meſſieurs les fripons.

SCÈNE III.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter.

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous aſſure. Hé ! que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient ? Ce ſont vos affaires, madame ; ce ſont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas ! je ſuis plus à plaindre qu'à blâmer : ce que tu me vois faire n'eſt point l'effet d'une volonté libre ; je ſuis entraînée par un penchant ſi tendre, que je ne puis y réſiſter.

MARINE.

Un penchant tendre ! Ces faibleſſes vous conviennent-elles ? Hé, fi ! vous aimez comme une vieille bourgeoiſe.

LA BARONNE.

Que tu es injuſte, Marine! Puis-je ne pas ſavoir gré au chevalier du ſacrifice qu'il me fait.

MARINE.

Le plaiſant ſacrifice! que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'eſt quelque vieux portrait de famille; que ſait-on? de ſa grand'-mère, peut-être.

LA BARONNE *regardant le portrait.*

Non; j'ai quelque idée de ce viſage-là, & une idée récente.

MARINE *prenant le portrait.*

Attendez... Ah! juſtement, c'eſt ce coloſſe de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui ſe fit tant prier pour ôter ſon maſque, & que perſonne ne connut, quand elle fut démaſquée.

LA BARONNE.

Tu as raiſon, Marine; cette comteſſe-là n'eſt pas mal faite.

MARINE *rendant le portrait à la baronne.*

A peu près comme monſieur Turcaret. Mais ſi la comteſſe étoit femme d'affaires, on ne vous la ſacrifiroit pas, ſur ma parole.

SCÈNE IV.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Tais-toi, Marine ; j'aperçois le laquais de monſieur Turcaret.

MARINE *bas, à la baronne.*

Oh ! pour celui-ci paſſe, il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque choſe, c'eſt ſans doute un nouveau préſent que ſon maître vous fait.

FLAMAND *préſentant un petit coffre à la baronne.*

M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit préſent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu ſois le bien venu, Flamand ; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE *montrant le coffre à Marine.*

Conſidère, Marine, admire le travail de ce petit coffre ; as-tu rien vu de plus délicat ?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réſerve mon admiration

pour le dedans ; le cœur me dit que nous en ferons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE *l'ouvre.*

Que vois-je ? un billet au porteur ? l'affaire eft férieufe.

MARINE.

De combien, madame ?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE *bas.*

Bon ; voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE.

Non, ce font des vers que monfieur Turcaret m'adreffe.

MARINE.

Des vers de monfieur Turcaret.

LA BARONNE *lifant.*

« A Philis... quatrain... » Je fuis la Philis, & il me prie en vers de recevoir fon billet en profe.

MARINE.

Je fuis fort curieufe d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de fi bonne profe.

LA BARONNE.

Les voici ; écoute.

(*Elle lit.*)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
« Et foyez affurée que mon ame
« Confervera toujours une éternelle flamme,
« Comme il eft certain que trois & trois font fix. »

MARINE.

Que cela eft finement penfé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé. Les auteurs fe peignent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine.

Marine fort.

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chofe à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma fanté.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, & du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conſeiller que j'ai ſervi ci-devant, je m'accommodois de tout ; mais, depuis que je ſis chez monſieur Turcaret, je ſis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'eſt tel que la maiſon d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

SCÈNE VI.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

FLAMAND *apercevant M. Turcaret.*

Le voici, madame, le voici.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

MARINE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Je ſuis ravie de vous voir, monſieur Turcaret,

pour vous faire des complimens ſur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET *riant.*

Oh, oh !

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils ſont du dernier galant. Jamais les Voitures, ni les Pavillons n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaiſantez apparemment ?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieuſement, madame, les trouvez-vous bien tournés ?

LA BARONNE.

Le plus ſpirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce ſont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le ſecours de quelque auteur, comme cela ſe pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profeſſion ne penſent & ne s'expriment pas ainſi ; on ne ſauroit les ſoupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir, par curioſité, ſi je ſerois capable d'en compoſer, & l'amour m'a ouvert l'eſprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monſieur ; il n'y a rien d'impoſſible pour vous.

MARINE.

Votre proſe, monſieur, mérite auſſi des complimens : elle vaut bien votre poéſie au moins.

M. TURCARET.

Il eſt vrai que ma proſe a ſon mérite ; elle eſt ſignée & approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE *à M. Turcaret.*

Cette approbation vaut mieux que celle de l'académie.

LA BARONNE.

Pour moi je n'approuve point votre proſe, monſieur ; & il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient ?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raiſon, de m'envoyer un billet au porteur ? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien eſt-il ce billet ? Je n'ai pas pris garde à la ſomme, tant j'étois en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon ; il n'eſt que de dix-mille écus.

LA BARONNE.

Comment dix-mille écus ? Ah ! ſi j'avois ſu cela, je vous l'aurois renvoyé ſur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc !

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh ! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE *bas, à part.*

Oh ! pour cela, non.

LA BARONNE.

Je ſuis plus offenſée du motif que de la choſe même.

M. TURCARET.

Hé pourquoi !

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de préſens, il ſemble que vous vous imaginiez avoir beſoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle penſée ! non, madame, ce n'eſt point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, monſieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle eſt franche ! qu'elle eſt ſincère !

LA BARONNE.

Je ne ſuis ſenſible qu'à vos empreſſemens, qu'à vos ſoins.

M. TURCARET.

Quel bon cœur !

LA BARONNE.

Qu'au ſeul plaiſir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi ! vous fortez fitôt ?

M. TURCARET.

Oui ! ma reine ; je ne viens ici que pour vous faluer en paffant. Je vais à une de nos affemblées, pour m'oppofer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai, dès que je pourrai m'échapper. (*Il lui baife la main.*)

LA BARONNE.

Fuffiez-vous déjà de retour !

MARINE *faifant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, monfieur ; je fuis votre très-humble fervante.

M. TURCARET.

A propos, Marine ; il me femble qu'il y a long-tems que je ne t'ai rien donné. (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens ; je donne fans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même, monfieur. Oh ! nous fommes tous deux des gens de bonne foi !

M. Turcaret fort.

SCÈNE VIII.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort ſatisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent ſujet! Il a de l'argent, il eſt prodigue & crédule; c'eſt un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais aſſez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui; mais par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien monſieur Turcaret.

SCÈNE IX.

MARINE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnoiſſance; ſans vous, j'aurois violé la foi des

joueurs : ma parole perdoit tout ſon crédit, & je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je ſuis bien aiſe, chevalier, de vous avoir fait ce plaiſir.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'il eſt doux de voir ſauver ſon honneur par l'objet même de ſon amour !

MARINE *bas, à elle-même.*

Qu'il eſt tendre & paſſionné ! Le moyen de lui refuſer quelque choſe !

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine. Madame, j'ai auſſi quelques grâces à lui rendre ; Frontin m'a dit qu'elle s'eſt intéreſſée à ma douleur.

MARINE *au chevalier.*

Eh ! oui, merci de ma vie, je m'y ſuis intéreſſée ; elle nous coûte aſſez pour cela.

LA BARONNE *à Marine.*

Taiſez-vous, Marine ; vous avez des vivacités qui ne me plaiſent pas.

LE CHEVALIER.

Hé ! madame, laiſſez-la parler ; j'aime les gens francs & ſincères.

MARINE.

Et moi, je haïs ceux qui ne le ſont pas.

LE CHEVALIER.

Elle eſt toute ſpirituelle dans ſes mauvaiſes humeurs ; elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; & je veux vous en donner des marques. (*Il fait ſemblant de fouiller dans ſes poches.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais m'en reſſouvenir.

FRONTIN *à Marine.*

C'eſt de l'argent comptant.

MARINE *à Frontin.*

J'ai bien affaire de ſon argent ! hé ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'eſt voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le reſpect.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Ne prenez point la choſe ſérieuſement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame ; je ne puis voir tranquillement que vous ſoyez la dupe de monſieur, & que monſieur Turcaret ſoit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine !...

MARINE.

Hé fi, fi ! Madame ; c'eſt ſe moquer, de recevoir d'une main, pour diſſiper de l'autre. La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, & monſieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh ! pour cela vous êtes trop inſolente ; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chaſſerai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame, je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on diſe dans le monde que je ſuis infructueuſement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente ! ne paroiſſez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monſieur Turcaret, madame ; &, s'il eſt aſſez ſage pour m'en croire, vous compterez auſſi tous deux enſemble. (*Elle ſort.*)

SCÈNE X.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raiſon de la chaſſer.

FRONTIN.

Oui, madame, vous avez eu raiſon : comment donc ! mais c'eſt une eſpèce de mère que cette ſervante-là.

LA BARONNE *à Frontin.*

C'eſt un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle ſe mêloit de vous donner des conſeils ! elle vous auroit gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire ; mais je ſuis femme d'habitude, & je n'aime point les nouveaux viſages.

LE CHEVALIER.

Il feroit pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de ſa colère, elle allât donner à monſieur Turcaret des impreſſions qui ne conviendroient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN *au chevalier.*

Oh! diable, elle n'y manquera pas : les soubrettes sont comme les bigottes; elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE *au chevalier.*

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit, & monsieur Turcaret n'en a guère : je ne l'aime point, & il est amoureux : je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame?

LA BARONNE.

Le laquais de monsieur Turcaret est un sot, un benêt dont on ne peut tirer le moindre service, & je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, & les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies ſupérieurs ! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne vous ſera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Je ſuis jaloux de l'invention, on ne pouvoit rien imaginer de mieux. Par ma foi, monſieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays ſur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait préſent d'un billet au porteur de dix mille écus : je veux changer cet effet-là de nature ; il en faut faire de l'argent : je ne connois perſonne pour cela ; chevalier, chargez-vous de ce ſoin ; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague, je ſuis bien aiſe de l'avoir, & vous me tiendrez compte du ſurplus.

FRONTIN.

Cela eſt trop juſte, madame, & vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de tems, madame, & vous aurez cet argent inceſſamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus ! La bonne aubaine, & la bonne femme ? Il faut être auſſi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : ſavez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette ?

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas mal payer le ſacrifice de notre vieille folle de comteſſe qui n'a pas le ſou.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne eſt perſuadée que vous avez perdu mille écus ſur votre parole, & que

ſon diamant eſt en gages ; le lui rendrez-vous, monſieur, avec le reſte du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai.

FRONTIN.

Quoi! tout entier, ſans quelque nouvel article de dépenſe ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément ; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité ; je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je ſerois un grand malheureux de m'expoſer à rompre avec elle à ſi bon marché.

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire, je croyois que vous vouliez faire les choſes à demi.

LE CHEVALIER.

Oh! non. Si jamais je me brouille, ce ne ſera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après ſa deſtruction, là, ſon anéantiſſement?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des foins à la coquette que pour ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces fentimens généreux je reconnois mon maître.

SCÈNE XII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *bas, à Frontin.*

Paix ; Frontin ; voici la baronne.

LA BARONNE.

Allez, chevalier, allez fans tarder davantage, négocier ce billet, & me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Madame, Frontin va vous la rapporter inceffamment ; mais, avant que je vous quitte, fouffrez que, charmé de vos manières généreufes, je vous faffe connoître...

LA BARONNE.

Non, je vous le défends ; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur auſſi reconnoiſſant que le mien !

LA BARONNE *s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER.

Pourrois-je m'éloigner de vous ſans une ſi douce eſpérance ? (*Il conduit la baronne, qui rentre dans ſon appartement, & il ſort.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN *ſeul.*

J'admire le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres ; cela fait un ricochet de fourberies le plus plaiſant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.



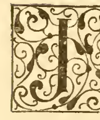


ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN *lui donnant le diamant.*



Je n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, madame ; voilà votre diamant ; l'homme qui l'avoit en gages me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut efcompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laiffé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je fuis enfin débarraffée de Marine : elle a férieufement pris fon parti ; j'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte ; elle eft fortie. Ainfi, Frontin, j'ai befoin d'une femme-de-chambre : je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main ; c'eſt une jeune perſonne, douce, complaiſante, comme il vous la faut : elle verroit tout aller ſens-deſſus-deſſous dans votre maiſon, ſans dire une ſyllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connois particulièrement ?

FRONTIN.

Très-particulièrement ; nous ſommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'eſt-à-dire, que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même ; elle eſt ſous ma tutelle : j'ai l'adminiſtration de ſes gages & de ſes profits, & j'ai ſoin de lui fournir tous ſes petits beſoins.

LA BARONNE.

Elle ſert ſans doute actuellement ?

FRONTIN.

Non ; elle eſt ſortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel ſujet ?

FRONTIN.

Elle fervoit des perfonnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des vifites férieufes, un mari & une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires : enfin c'eft une maifon trifte, ma pupille s'y eft ennuyée.

LA BARONNE.

Où eft-elle donc à l'heure qu'il eft ?

FRONTIN.

Elle eft logée chez une vieille prude de ma connoiffance, qui, par charité, retire des femmes-de-chambre hors de condition, pour favoir ce qui fe paffe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui ; je ne puis me paffer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même ; vous en ferez contente. Je ne vous ai pas dit toutes fes bonnes qualités, elle chante & joue à ravir de toutes fortes d'inftrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli fujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : auffi je la deftine pour

l'opéra ; mais je veux auparavant qu'elle ſe faſſe dans le monde ; car il n'en faut là que de toutes faites. (*Il s'en va.*)

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

SCÈNE II.

LA BARONNE *ſeule.*

Cette fille-là me fera d'un grand agrément ; elle me divertira par ſes chanſons, au lieu que l'autre ne ſaiſoit que me chagriner par ſa morale.

SCÈNE III

LA BARONNE, TURCARET.

LA BARONNE *appercevant M. Turcaret, à elle-même.*

Mais je vois monſieur Turcaret : ah ! qu'il paroît agité ! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET *eſſouflé.*

Ouf ! je ne ſais par où commencer, perfide !

LA BARONNE *bas, à elle-même.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE *haut.*

Le début eft agréable ; & vous employez de fort jolis termes, monfieur !

M. TURCARET.

Laiffez-moi parler ; je veux vous dire vos vérités, Marine me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, & qui ne m'étoit pas fufpect fans raifon, n'eft pas votre coufin, comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'époufer, & pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monfieur, j'aimerois le chevalier.

M. TURCARET.

Marine me l'a affuré, & qu'il ne faifoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourfe & de la mienne, & que vous lui facrifiez tous les préfens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine eft une jolie perfonne ! Ne vous a-t-elle dit que cela, monfieur ?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félonne ! j'ai de quoi vous confondre ; ne me répondez point. Parlez ; qu'eſt devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour ? montrez-le tout-à-l'heure, montrez-le moi.

LA BARONNE.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, monſieur, je ne veux pas le montrer.

M. TURCARET.

Hé ! ſur quel ton morbleu ! prétendez-vous donc que je le prenne ? Oh ! vous n'en ſerez pas quitte pour des reproches ! Ne croyez pas que je ſois aſſez ſot pour rompre avec vous ſans éclat. Je ſuis honnête homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes ; je ne crains pas le ſcandale, moi : ah ! vous n'avez point affaire à un abbé.

LA BARONNE.

Non ; j'ai affaire à un extravagant, à un poſſédé. Oh bien ! faites, monſieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppoſerai point, je vous aſſure.

M. TURCARET.

Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende! & ſi je l'ai auſſi donné au chevalier?

M. TURCARET.

Ah! ſi je le croyois!

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! en vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc! au lieu de ſe jeter à mes genoux, & de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrois bien, par plaiſir, que vous entrepriſſiez de me perſuader cela!

LA BARONNE.

Je le ferois, ſi vous étiez en état d'entendre raiſon.

M. TURCARET.

Et que me pourriez-vous dire, traîtreſſe?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah! quelle fureur!

M. TURCARET *effoufflé.*

Hé bien ! parlez, madame, parlez, je fuis de fang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire font fondées fur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport ! ventrebleu ! ce n'eft point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, monfieur, ne m'interrompez pas ; fongez que vous êtes de fang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chaffer Marine ?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire ; c'eft à caufe qu'elle me reprochoit fans ceffe l'inclination que j'avois pour vous. « Eft-il rien de fi ridicule, me difoit- « elle à tous momens, que de voir la veuve

« d'un colonel ſonger à un monſieur Turcaret, « un homme ſans naiſſance, ſans eſprit, de la « mine la plus baſſe...

M. TURCARET.

Paſſons, s'il vous plaît, ſur les qualités ; cette Marine-là eſt une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choiſir un époux « entre vingt perſonnes de la première qualité ; « lorſque vous refuſez votre aveu même aux « preſſantes inſtances de toute la famille d'un « marquis dont vous êtes adorée, & que vous « avez la faibleſſe de ſacrifier à ce monſieur « Turcaret. »

M. TURCARET.

Cela n'eſt pas poſſible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monſieur. Ce marquis eſt un jeune ſeigneur, fort agréable de ſa perſonne, mais dont les mœurs & la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon couſin le chevalier, ſon ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, & c'eſt pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impoſtures pour ſe venger, & vous êtes aſſez crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une ſer-

vante paſſionnée qui vous parloit; & que, ſi j'avois eu quelque choſe à me reprocher, je n'aurois pas été aſſez imprudente pour chaſſer une fille dont j'avois à craindre l'indiſcrétion. Cette penſée, dites-moi, ne ſe préſente-t-elle pas naturellement à l'eſprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord : mais...

LA BARONNE.

Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entr'autres choſes, que je n'avois plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, & que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Oh! oui; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au chevalier, qui eſt, dit-elle, votre parent comme Jean-de-Vert.

LA BARONNE.

Et, ſi je vous montrois tout-à-l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET.

Oh! je dirois, en ce cas là, que... Mais cela ne ſe peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, monſieur; le reconnoiſſez-vous?

Voyez le fond que l'on doit faire fur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah! que cette Marine-là eft une grande fcélérate! Je reconnois la friponnerie & mon injuftice; pardonnez-moi, madame, d'avoir foupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne font point excufables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laiffer fi facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendreffe?

M. TURCARET.

Hélas! non. Que je fuis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah, Marine! coquine de Marine! Vous ne fauriez vous imaginer tous les menfonges que cette pendarde-là m'eft venue conter : elle m'a dit que vous & monfieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait; & que fi, aujourd'hui pour demain, je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureufe!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'eft un fait conftant; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faibleffe de la croire un feul moment!

M. TURCARET.

Oui, madame, j'ai donné là-dedans comme un franc fot; où diable avois-je l'efprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET.

Si je m'en repens! (*Se mettant à genoux.*) Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, monſieur. Vous auriez moins de jalouſie, ſi vous aviez moins d'amour; & l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET *ſe levant.*

Quelle bonté! Il faut avouer que je ſuis un grand brutal!

LA BARONNE.

Mais ſérieuſement, monſieur, croyez-vous qu'un cœur puiſſe balancer un inſtant entre vous & le chevalier?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour diſſiper vos craintes?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là : conſentez-y; madame; j'en fais les moyens.

LA BARONNE.

Et, quels ſont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction!

M. TURCARET.

C'eſt ma manière d'écarter les incommodes. Ah! combien de couſins, d'oncles, & de maris j'ai faits directeurs en ma vie! J'en ai envoyé juſqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne ſongez pas que mon couſin le chevalier eſt homme de condition, & que ces ſortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, ſans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'eſt l'homme du monde qui doit vous cauſer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour & de joie; vous me dites cela d'une manière ſi naïve, que vous me le perſuadez.

LA BARONNE.

Oublions le paſſé, il faut que je vous faſſe une prière.

M. TURCARET.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commiſſion, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais; c'eſt un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déjà pouſſé, ſi je lui avois trouvé

quelque difpofition ; mais il a l'efprit trop bonace ; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne foit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'eft pas tout ; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon coufin le chevalier ; c'eft auffi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame, & vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Monfieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoiſſez bien en phyſionomies !

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infaillible. (*A Frontin.*) Approche, mon ami : dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Qu'appellez-vous des principes ?

M. TURCARET.

Des principes de commis ; c'eſt-à-dire, ſi tu ſais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriſer.

FRONTIN.

Pas encore, monſieur : mais je ſens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu ſais du moins l'arithmétique ; tu ſais faire des comptes à parties ſimples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, monſieur ; je ſais même faire des parties doubles : j'écris auſſi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique?

FRONTIN.

Hé! oui, d'une écriture que vous connoiſſez; là, d'une certaine écriture qui n'eſt pas légitime.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Juſtement; c'eſt ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité! ce garçon-là, madame, eſt bien niais.

LA BARONNE.

Il ſe déniaiſera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Ho! qu'oui, madame, ho! qu'oui; d'ailleurs, un bel eſprit n'eſt pas néceſſaire pour faire ſon chemin. Hors moi & deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies aſſez communs : il ſuffit d'un certain uſage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons

tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre ſcience.

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET *à Frontin.*

Oh ! çà, mon ami ; tu es à moi, & tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monſieur, comme mon nouveau maître : mais en qualité d'ancien laquais de monſieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commiſſion dont il m'a chargé ; il vous donne, & à madame ſa couſine, à ſouper ici ce ſoir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite toutes ſortes de ragoûts avec vingt-quatre bouteilles de vin de champagne ; &, pour égayer le repas, vous aurez des voix & des inſtrumens.

LA BARONNE.

De la muſique, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, madame, à telles enſeignes que j'ai ordre

de commander cent bouteilles de vin de Surêne pour abreuver la ſymphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles !

FRONTIN.

Ce n'eſt pas trop, madame ; il y aura huit concertans, quatre italiens de Paris, trois chanteuſes & deux gros chantres.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il a, ma foi, raiſon, ce n'eſt pas trop. Ce repas ſera fort joli.

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Oh ! diable, quand monſieur le chevalier donne des ſoupers comme cela, il n'épargne rien, monſieur.

M. TURCARET.

J'en ſuis perſuadé.

FRONTIN.

Il ſemble qu'il ait à ſa diſpoſition la bourſe d'un partiſan.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choſes fort magnifiquement.

M. TURCARET *à la baronne.*

Qu'il eſt ingénu ! (*à Frontin.*) Hé bien ! nous verrons cela tantôt. (*A la baronne.*) Et, pour

ſurcroit de réjouiſſance, j'amènerai ici monſieur Gloutonneau le poète ; auſſi bien je ne ſaurois manger, ſi je n'ai quelque bel eſprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaiſir. Cet auteur apparemment eſt fort brillant dans la converſation ?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange & penſe beaucoup : peſte ! c'eſt un homme bien agréable..... Oh ! çà, je cours chez Dautel vous acheter une caiſſe de porcelaines de Saxe d'une beauté...

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ne vous jetez point dans une dépenſe.....

M. TURCARET.

Hé ſi, madame, ſi ! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (*Il ſort.*)

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCÈNE V.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, & en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'eſt à préſent, Frontin, qu'il faut donner l'eſſor à ce génie ſupérieur...

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'eſt pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille ?

FRONTIN.

Je l'attends, je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras, quand elle ſera venue. (*Elle entre dans une autre chambre.*)

SCÈNE VI.

FRONTIN *ſeul.*

Courage, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle : te voilà placé chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie ! l'agréable perſpective ! je m'imagine que

toutes les chofes que je vais toucher vont fe convertir en or... Mais j'apperçois ma pupille.

SCÈNE VII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu fois la bien venue, Lifette; on t'attend avec impatience dans cette maifon.

LISETTE.

J'y entre avec une fatisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mife au fait fur tout ce qui s'y paffe, & fur tout ce qui s'y doit paffer; tu n'as qu'à te régler là-deffus : fouviens-toi feulement qu'il faut avoir une complaifance infatiguable.

LISETTE.

Il n'eft pas befoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte fans ceffe l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'eft-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

SCÈNE VIII.

LISETTE, FRONTIN ; LE CHEVALIER *dans le fond.*

FRONTIN *appercevant le chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE *à Frontin.*

Je ne l'avois pas encore vu. Ah ! qu'il eſt bien fait, Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (*appercevant Liſette.*) Mais que vois-je ? Quelle eſt cette beauté brillante ?

FRONTIN *au chevalier.*

C'eſt une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ſans doute une de tes amies ?

FRONTIN.

Oui, monſieur ; il y a long-tems que nous nous connoiſſons ; je ſuis ſon répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! c'eſt faire ſon éloge en un mot. Elle eſt, parbleu ! charmante. Monſieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ; vous ſavez toutes mes affaires, & vous me cachez les vôtres : vous n'êtes pas un ami ſincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monſieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque : pourquoi m'avoir fait myſtère d'une ſi belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi, monſieur, je craignois...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! monſieur, que diable ! vous m'entendez de reſte.

LE CHEVALIER.

Le maraud ! (*A Liſette.*) Où a-t-il été déter-

rer ce petit minois-là ! Ah, la piquante repréſentation ! l'adorable griſette !

LISETTE *à part.*

Que les jeunes ſeigneurs ſont honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de ſi beau que cette créature-là.

LISETTE *à part.*

Que leurs expreſſions ſont flatteuſes, je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Faiſons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, & je t'abandonne ma vieille comteſſe.

FRONTIN.

Non, monſieur : j'ai les inclinations roturières ; je m'en tiens à Liſette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Vas, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Liſette, vous méritez...

LISETTE.

Trève de douceurs, monſieur le chevalier ; je vais me préſenter à ma maîtreſſe, qui ne m'a point encore vue ; vous pouvez venir, ſi vous voulez, continuer devant elle la converſation.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de chofes férieufes, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de fon billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un ufurier qui m'a déjà prêté de l'argent, mais il n'eft plus à Paris ; des affaires qui lui font furvenues, l'ont obligé d'en fortir brufquement ; ainfi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoiffois un agent de change qui te donneroit de l'argent à l'heure même ?

FRONTIN.

Cela eft vrai : mais que direz-vous à madame la baronne ! Si vous lui dites que vous avez encore fon billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis fon brillant en gage ; car,

enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête, ne ſe deſſaiſit pas pour rien de ſon nantiſſement.

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon ; auſſi ſuis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il eſt chez moi & que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce tems-là cours chez ton agent de change, & fais porter au logis l'argent que tu en recevras: je vais t'y attendre auſſitôt que j'aurai parlé à la baronne.

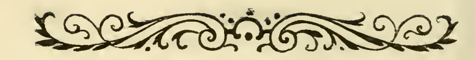
(*Il entre dans la chambre de la baronne.*)

SCÈNE X.

FRONTIN *ſeul.*

Je ne manque pas d'occupation, dieu merci. Il faut que j'aille chez le traiteur ; de là, chez l'agent de change ; de chez l'agent de change, au logis ; & puis il faudra que je revienne ici joindre monſieur Turcaret : cela s'appelle, ce me ſemble, une vie aſſez agiſſante ; mais patience ; après quelque tems de fatigue & de peine, je parviendrai enfin à un état d'aiſe : alors quelle ſatisfaction ! quelle tranquillité d'eſprit ! je n'aurai plus que ma conſcience à mettre en repos.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

HÉ bien Frontin ! as-tu commandé le ſouper ? Fera-t-on grand'chère ?

FRONTIN *à la baronne.*

Je vous en réponds, madame. Demandez à Liſette de quelle manière je régale pour mon compte, & jugez par-là de ce que je fais faire, lorſque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il eſt vrai, madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monſieur le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de ſon repas ;

& puis je reviendrai ici prendre poſſeſſion de monſieur Turcaret, mon nouveau maître.

SCÈNE II.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

Ce garçon-là eſt un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il paroît que vous n'en manquez pas, vous, Liſette.

LISETTE.

Il a beaucoup de ſavoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je ſerois bien heureuſe, madame, ſi mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je ſuis contente de vous ; mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je ſuis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Surtout, quand je vous confulterai fur des chofes qui me regarderont, foyez fincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaifance.

LISETTE.

A moi, madame!

LA BARONNE.

Oui, vous ne combattez pas affez les fentimens que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Hé! pourquoi les combattre? Ils font fi raifonnables.

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paroît digne de toute ma tendreffe.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une paffion véritable & conftante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle & ſincère! on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a ſacrifié une comteſſe?

LISETTE.

Une comteſſe!

LA BARONNE.

Elle n'eſt pas, à la vérité, dans la première jeuneſſe.

LISETTE.

C'eſt ce qui rend le ſacrifice plus beau. Je connois meſſieurs les chevaliers; une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à ſacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela eſt admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va juſqu'au ſcrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un chevalier unique en ſon eſpèce!

LA BARONNE.

Taifons-nous, j'apperçois monfieur Turcaret.

SCÈNE III.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je viens, madame... Oh, oh ! vous avez une nouvelle femme-de-chambre.

LA BARONNE.

Oui, monfieur ; que vous femble de celle-ci ?

M. TURCARET.

Ce qui m'en femble ? elle me revient affez : il faudra que nous faffions connoiffance.

LISETTE.

La connoiffance fera bientôt faite, monfieur.

LA BARONNE *à Lifette.*

Vous favez qu'on foupe ici ; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, & que l'appartement foit bien éclairé.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raifonnable.

LA BARONNE.

Elle eft fort dans vos intérêts du moins.

M. TURCARET.

Je lui en fais bon gré. Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines & de bureaux : ils font d'un goût exquis, je les ai choifis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes univerfel, monfieur ; vous vous connoiffez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâce au ciel, & furtout en bâtimens. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre

arpens, ſix perches, neuf toiſes, trois pieds & onze pouces. N'eſt-ce pas là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis ſera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeſte ! je n'ai garde de faire quelque choſe de commun ; je me ferois ſiffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Aſſurément.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *dans le fond;* LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET *à la baronne.*

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

C'eſt ce jeune marquis dont je vous ai dit

que Marine avoit époufé les intérêts : je me pafferois bien de fes vifites, elles ne me font aucun plaifir.

LE MARQUIS *à lui-même.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET *à lui-même, reconnoiffant le marquis.*

Ah, morbleu ! c'eft le marquis de la Tribaudière. La fâcheufe rencontre.

LE MARQUIS *à lui-même.*

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*Appercevant M. Turcaret.*) Hé ! que vois-je ?... oui... non... juftement... juftement... c'eft lui-même ; c'eft monfieur Turcaret. (*S'approchant.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connoiffez ! vous empruntez fur gages. Palfembleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monfieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'eft l'ufurier le plus vif ! il vend fon argent au poids de l'or.

M. TURCARET *bas, à lui-même.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monſieur le marquis ; monſieur Turcaret paſſe dans le monde pour un homme de bien & d'honneur.

LE MARQUIS.

Auſſi l'eſt-il, madame, auſſi l'eſt-il ; il aime le bien des hommes & l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaiſanter, monſieur le marquis. Il eſt badin, madame, il eſt badin : ne le connoiſſez-vous pas ſur ce pied-là ?

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Oui ; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il eſt mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ! Morbleu ! madame, perſonne ne ſauroit vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monſieur ? Oh ! je ferois bien ſerment du contraire.

LE MARQUIS *à M. Turcaret.*

Ah parbleu ! vous avez raiſon. Le diamant eſt à vous à l'heure qu'il eſt, ſelon nos conventions ; j'ai paſſé le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame ; je ne fais ce que c'eft.

LE MARQUIS *à la baronne.*

Il a raifon, cela eft fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus befoin d'argent il y a quinze mois ; j'avois un brillant de cinq cens louis : on m'adressa à monfieur Turcaret ; monfieur Turcaret me renvoya à un de fes commis, à un certain monfieur Ra, ra, Rafle : c'eft celui qui tient fon bureau d'ufure. Cet honnête monfieur Rafle me prêta, fur ma bague, onze cens trente deux livres fix fols & quelques deniers, il me prefcrivit un tems pour la retirer : je ne fuis pas fort exact, moi ; le tems eft paffé, mon diamant eft perdu.

M. TURCARET.

Monfieur le marquis, monfieur le marquis, ne me confondez point avec monfieur Rafle, je vous prie ; c'eft un fripon que j'ai chaffé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaife manœuvre, vous avez la voie de la juftice ; je ne fais ce que c'eft que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante ; c'étoit un des

plus beaux brillans ; il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une groſſeur à peu près comme... (*Il regarde le diamant de la baronne.*) Hé !... le voilà, madame ; vous vous en êtes accommodée avec monſieur Turcaret, apparemment ?

LA BARONNE *au marquis.*

Autre mépriſe, monſieur ; je l'ai acheté, aſſez cher même, d'une revendeuſe à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame ; il a des revendeuſes à ſa diſpoſition, &, à ce que l'on dit même, dans ſa famille.

M. TURCARET.

Monſieur, monſieur !

LA BARONNE.

Vous êtes inſultant, monſieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon deſſein n'eſt pas d'inſulter ; je ſuis trop ſerviteur de monſieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois enſemble un petit commerce d'amitié ; il étoit laquais de mon grand-père ; il me portoit ſur ſes bras ; nous jouions tous les jours enſemble ; nous ne nous quittions preſque point ; le petit ingrat ne s'en ſouvient plus.

M. TURCARET.

Je me fouviens, je me fouviens; le paffé eft paffé, je ne fonge qu'au préfent.

LA BARONNE.

De grâce, monfieur le marquis, changeons de difcours. Vous cherchez monfieur le chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche partout, madame, aux fpectacles, au cabaret, au bal, au lanfquenet; je ne le trouve nulle part : ce coquin-là fe débauche, il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie : pour moi je ne change point : je mène une vie réglée, je fuis toujours à table ; j'ai du crédit chez les traiteurs, parce que l'on fait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante & qu'on me voit une difpofition plus que prochaine à manger fa fucceffion.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaife pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitans; n'eft-ce pas, monfieur Turcaret? (*A la baronne.*) Ma

tante pourtant veut que je me corrige : &, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je ſuis ; elle ſera toute étonnée de me trouver ſi raiſonnable, car elle m'a preſque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monſieur le marquis, c'eſt une nouveauté de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de ſobriété.

LE MARQUIS.

Je ſoupai hier avec trois des plus jolies femmes de Paris ; nous avons bu juſqu'au jour ; & j'ai été faire un petit ſomme chez moi, afin de pouvoir me préſenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable ; dites au chevalier qu'il ſe rende un peu à ſes amis ; prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai ſi ſouvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monſieur Turcaret ; je n'ai point de rancune au moins : touchez-là, renouvellons notre ancienne amitié ; mais dites un peu à votre âme-damnée, à ce monſieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai beſoin de lui.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET

M. TURCARET.

Voilà une mauvaiſe connoiſſance, madame ; c'eſt le plus grand fou, & le plus grand menteur que je connoiſſe.

LA BARONNE.

C'eſt en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai ſouffert pendant cet entretien !

LA BARONNE.

Je m'en ſuis apperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les mal-honnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raiſon.

M. TURCARET.

J'ai été ſi ſurpris d'entendre les choſes qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre ; ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez uſé ſagement ; j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, ufurier ! Quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus monfieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter fur gages ! il vaut mieux prêter fur gages que de prêter fur rien.

LA BARONNE.

Affurément.

M. TURCARET.

Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de fon grand-père ; rien n'eft plus faux, je n'ai jamais été que fon homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela feroit vrai : le beau reproche ! il y a fi long-tems ! cela eft prefcrit.

M. TURCARET.

Oui, fans doute.

LA BARONNE.

Ces fortes de mauvais contes ne font aucune impreffion fur mon efprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'eft trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez!

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air & les manières d'une perſonne de condition, pour pouvoir être ſoupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, M. TURCARET, FLAMAND.

FLAMAND.

Monſieur !

M. TURCARET *à Flamand.*

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il eſt là qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui, butor ?

FLAMAND.

Ce monfieur que vous favez; là, ce monfieur... Monfieur chofe.

M. TURCARET.

Monfieur chofe!

FLAMAND.

Hé oui! ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour devifer avec vous, tout auffitôt vous faites fortir tout le monde, & ne voulez pas que perfonne vous écoute.

M. TURCARET.

C'eft monfieur Rafle, apparemment?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monfieur, c'eft lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver, qu'il m'attende.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Ne difiez-vous pas que vous l'aviez chaffé?

M. TURCARET *à la baronne.*

Oui, & c'eft pour cela qu'il vient ici : il cherche à fe racommoder. Dans le fond, c'eft un affez bon-homme, homme de confiance. Je vais favoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé! non, non : qu'il vienne ici, monſieur : vous lui parlerez dans cette ſalle; n'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre converſation; je vous laiſſe. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres ſont déjà donnés pour cela; vous ſerez contente.

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoi eſt-il queſtion, monſieur Rafle? Pourquoi me venir chercher juſqu'ici? Ne ſavez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'eſt pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me ſervir d'excuſe.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces choſes d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez ; j'y ſuis le maître. Parlez.

M. RAFLE *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année paſſée trois mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, ſe voyant ſur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la choſe à ſon oncle le préſident, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peines perdues que ce travail-là ; laiſſons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE *après avoir regardé dans ſon bordereau.*

Ce caiſſier que vous avez cautionné, & qui vient de faire banqueroute de deux-cens mille écus...

M. TURCARET.

C'eſt par mon ordre qu'il... je ſais où il eſt.

M. RAFLE.

Mais les procédures ſe font contre vous; l'affaire eſt ſérieuſe & preſſante.

M. TURCARET.

On l'accommodera; j'ai pris mes meſures, cela ſera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne ſoit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous paſſé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une caiſſe?

M. RAFLE.

Oui, monſieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à ſon profit ce qui pourra lui reſter à la compagnie, & que vous prendrez ſon parti, ſi l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela eſt dans les règles, il n'y a rien de plus juſte ; voilà un garçon raiſonnable. Vous lui direz, monſieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ſes affaires. Y a-t-il encore quelque choſe ?

M. RAFLE *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme fec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET.

Hé bien ?

M. RAFLE.

Il lui eft arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi ?

M. RAFLE.

On a furpris fa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond il eft trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon, hé pourquoi diable, s'eft-il donc mis dans les affaires ? trop bon, trop bon !

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile !

M. RAFLE.

Et de faire en forte qu'il ne foit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en ſorte qu'il le ſoit ; l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'eſt ce que j'ai penſé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts ; je mériterois d'être caſſé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne ſuis pas plus ſenſible que vous aux plaintes des ſots... Je lui ai déjà fait réponſe, & lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter ſur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE *regardant dans ſon bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier-quatorze[1] cinq mille francs qu'un honnête ſerrurier de ma connoiſſance a amaſſés par ſon travail & par ſes épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela eſt bon, je lui ferai ce plaiſir-là : allez me le chercher ; je ſerai au logis dans un quart-d'heure, qu'il apporte l'eſpèce. Allez, allez.

M. RAFLE *s'en allant & revenant.*

J'obliois la principale affaire : je ne l'ai pas mife fur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'eft-ce que c'eft que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous furprendra fort. Madame Turcaret eft à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, monfieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une manière de jeune feigneur dont le vifage ne m'eft pas tout-à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE.

Non : mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire fouvenir feulement qu'il lui eft dû quinze mois de la penfion de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne foit payée.

M. TURCARET.

Oh ! ventrebleu, monſieur Rafle, qu'elle le ſoit : défaiſons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cens piſtoles du ſerrurier ; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois & le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCÈNE IX.

M. TURCARET *ſeul.*

Malpeſte ! ce ſeroit une ſotte aventure ! ſi madame Turcaret s'aviſoit de venir en cette maiſon : elle me perdroit dans l'eſprit de la baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCÈNE X.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

Madame m'a envoyé ſavoir, monſieur, ſi vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant; ce ſont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarraſſent la tête, parce qu'ils ne ſont pas faits pour les grandes choſes.

SCÈNE XI.

LISETTE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

Je ſuis ravi, monſieur, de vous trouver en converſation avec cette aimable perſonne : quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un ſi doux entretien.

M. TURCARET *à Frontin.*

Tu ne feras point de trop : approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne ſera point difficile.

FRONTIN.

Oh! pour cela, non. Je ne ſais pas, monſieur, ſous quelle heureuſe étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient pas de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez ſi belles, ſi prévenantes !...

M. TURCARET *à Liſette.*

Comment le ſais-tu ?

LISETTE.

Depuis le peu de tems que je ſuis ici, je n'entends dire autre choſe à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne ſauroit cacher ſa foibleſſe ; elle vous aime ſi tendrement !... Demandez, demandez à Liſette.

LISETTE.

Oh ! c'eſt vous qu'il faut en croire, monſieur Frontin.

FRONTIN *à Liſette.*

Il eſt vrai ; mais je ſuis fâché que monſieur ne réponde pas aſſez à l'amour que madame la baronne a pour lui.

M. TURCARET *à Frontin.*

Je n'y réponds pas !

FRONTIN.

Non, monfieur. Je t'en fais juge, Lifette, monfieur, avec tout fon efprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence... Par exemple, n'eft-ce pas une chofe honteufe que vous n'ayez pas encore fongé à lui faire préfent d'un équipage ?

LISETTE *à M. Turcaret.*

Ah ! pour cela ! monfieur, il a raifon : vos commis en donnent bien à leurs maîtreffes.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? n'a-t-elle pas le mien, dont elle difpofe quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh, monfieur ! avoir un carroffe à foi, ou être obligé d'emprunter ceux de fes amis, cela eft bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde, pour ne le pas connoître : la plupart des femmes font plus fenfibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaifir même de s'en fervir.

M. TURCARET *à Lifette.*

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monfieur, eft de fort bon fens ; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas fi fot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre fervice, je fens de moment en moment, que l'efprit me vient; oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous protefte, monfieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à madame la baronne un bon grand carroffe bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions font juftes, elles me déterminent.

FRONTIN.

Je favois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention,

M. TURCARET.

Sans doute. Et pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carroſſe.

FRONTIN.

Fi donc, monſieur, il ne faut pas que vous paroiſſiez là-dedans, vous ; il ne feroit pas honnête que l'on ſût dans le monde que vous donnez un carroſſe à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidelle. Je connois deux ou trois ſelliers qui ne ſavent point encore que je ſuis à vous ; ſi vous voulez, je me chargerai du ſoin.

M. TURCARET.

Volontiers ; tu me parois aſſez entendu, je m'en rapporte à toi. Voilà ſoixante piſtoles que j'ai de reſte dans ma bourſe, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monſieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui eſt mon neveu à la mode de Bretagne ; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher ; n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Non, monſieur, il vous les vendra en conſcience.

M. TURCARET.

La confcience d'un maquignon !

FRONTIN.

Oh ! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là je me fervirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh ! vas te promener avec tes fautes d'attention : ce coquin-là me ruineroit à la fin. Tu diras, de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire qui fera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCÈNE XII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne ; mais pour nous ?

FRONTIN *lui remettant la bourſe.*

Voilà déjà ſoixante piſtoles que nous pouvons garder ; je les gagnerai bien ſur l'équipage ; ſerre-les ; ce ſont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui ; mais il faut promptement bâtir ſur ces fondemens-là ; car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les ſavoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être ſoubrette.

FRONTIN.

Comment, diable ! tu deviens ambitieuſe !

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on reſpire dans une maiſon fréquentée par un financier, ſoit contraire à la modeſtie ; car, depuis le peu de tems que j'y ſuis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amaſſer du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons enſemble, le premier riche faquin qui ſe préſentera pour m'épouſer...

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans ; c'eſt aſſez pour un homme d'eſprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage : c'eſt aſſez, ma princeſſe ; je vais ne rien épargner pour vous mériter ; & ſi je manque d'y réuſſir, ce ne ſera pas faute d'attention.

SCÈNE XIII.

LISETTE *ſeule*.

Je ne ſaurois m'empêcher d'aimer ce Frontin ; c'eſt mon chevalier, à moi : &, au train que je lui vois prendre, j'ai un ſecret preſſentiment qu'avec ce garçon, je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.


UE fais-tu ici ! ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change ? eſt-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monſieur ; mais il n'étoit pas en fonds ; il n'avoit pas chez lui toute la ſomme ; il m'a dit de retourner ce ſoir. Je vais vous rendre le billet, ſi vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé ! garde-le ; que veux-tu que j'en faſſe ! La baronne eſt là-dedans ; que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Liſette d'un carroſſe

que je vais ordonner pour elle, & d'une certaine maiſon de campagne qui lui plaît, & qu'elle veut louer, en attendant que je lui en faſſe l'acquiſition.

LE CHEVALIER.

Un carroſſe, une maiſon de campagne ! quelle folie ?

FRONTIN.

Oui ; mais tout cela ſe doit faire aux dépens de monſieur Turcaret. Quelle ſageſſe !

LE CHEVALIER.

Cela change de thèſe.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une choſe qui l'embarraſſoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'eſt.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maiſon de campagne ; elle ne ſavoit comment engager à cela monſieur Turcaret ; mais le génie ſupérieur qu'elle a placé auprès de lui, s'eſt chargé de ce ſoin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoiffance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons befoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton ftratagême?

FRONTIN.

Oh! qu'oui, monfieur; c'eft mon fort que l'attention : j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine : un petit acte fuppofé... Un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin ; monfieur Turcaret fait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les fait encore mieux que lui : c'eft le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER.

C'eft une autre chofe.

FRONTIN.

Il a prefque toujours eu fon logement dans les maifons du roi, à caufe de fes écritures,

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je ſais où le trouver à coup ſûr, & nos machines ſeront bientôt prêtes : adieu. Voilà monſieur le marquis qui vous cherche. (*Il ſort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! palſembleu, chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te conſulter ſur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé! depuis quand te mêles-tu de ces ſortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence? tu deviens bien diſcret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable ſi j'y ai ſongé. Une

affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu fais. C'eſt une conquête que j'ai faite par haſard, que je conſerve par amuſement, & dont je me déferai par caprice, ou par raiſon peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaiſirs de la vie nous occupent trop ſérieuſement. Je ne m'embarraſſe de rien, moi; elle m'avoit donné ſon portrait, je l'ai perdu; un autre s'en pendroit, je m'en ſoucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils ſentimens tu dois te faire adorer. Mais dis-moi un peu, qu'eſt-ce que c'eſt que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'eſt une femme de qualité, une comteſſe de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, & bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans

ce tems-ci, il y a des heures de bal ; c'eſt-là qu'on trouve de bonnes occaſions.

LE CHEVALIER.

C'eſt-à-dire que c'eſt une connoiſſance de bal.

LE MARQUIS.

Juſtement : j'y allai l'autre jour un peu chaud de vin ; j'étois en pointe, j'agaçois les jolis masques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches : j'aborde, je prie, je preſſe, j'obtiens qu'on ſe démaſque ; je vois une perſonne...

LE CHEVALIER.

Jeune, ſans doute ?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore & des plus agréables ?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends juſtice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'eſprit.

LE MARQUIS.

Ah ! pour de l'efprit, c'eft un prodige. Quel flux de penfées ! Quelle imagination ! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le réfultat de la converfation ?

LE MARQUIS.

Le réfultat ? Je la ramenai chez elle avec fa compagnie ; je lui offris mes fervices, & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis ?

LE MARQUIS.

Le lendemain au foir, dès que je fus levé, je me rendis à fon hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment ?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Hé bien ! autre vivacité de converfation, nouvelles folies ; tendres proteftations de ma part, vives réparties de la fienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier. Je

ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponſe ; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne ſais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conſeilles-tu ? C'eſt pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela ſera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui : mais ſi j'y vais auſſi, cela paroîtra bien empreſſé, la conjoncture eſt délicate. Marquer tant d'empreſſement, c'eſt courir après une femme ; cela eſt bien bourgeois ; qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conſeil là-deſſus, il faudroit connoître cette perſonne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce ſoir à ſouper chez elle avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne ſe peut pas pour ce ſoir ; car je donne à ſouper ici.

LE MARQUIS.

A ſouper ici ! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne...

LE MARQUIS.

Oh ! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là : il eſt bon même qu'elles faſſent connoiſſance ; nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comteſſe ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête-à-tête, dans une maiſon...

LE MARQUIS.

Des difficultés ! Oh ! ma comteſſe n'eſt pas difficultueuſe ; c'eſt une perſonne qui ſait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! amène-la, tu nous feras plaiſir.

LE MARQUIS.

Tu en feras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, diſtraite, étourdie, diſſipée, & toujours barbouillée de tabac : on ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait ; nous verrons ſi tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER *ſeul.*

Cette charmante conquête du marquis eſt apparemment une comteſſe comme celle que j'ai ſacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là ſeul, chevalier? Je croyois que le marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER *riant.*

Il ſort dans le moment, madame... ah, ah, ah.

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis eſt amoureux d'une femme de province, d'une comteſſe qui loge en chambre garnie; il eſt allé la prendre chez elle, pour l'amener ici : nous en aurons le divertiſſement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à fouper ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame ; augmentation de convives, furcroît de plaifir : il faut amufer monfieur Turcaret, le diffiper.

LA BARONNE.

La préfence du marquis le divertira mal : vous ne favez pas qu'ils fe connoiffent, ils ne s'aiment point ; il s'eft paffé tantôt, entr'eux, une fcène ici...

LE CHEVALIER.

Le plaifir de la table raccommode tout. Ils ne font peut-être pas fi mal enfemble qu'il foit impoffible de les réconcilier : je me charge de cela : repofez-vous fur moi ; monfieur Turcaret eft un bon fot...

LA BARONNE.

Taifez-vous, je crois que le voici ; je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *embraffant M. Turcaret.*

Monfieur Turcaret veut bien permettre qu'on

l'embraſſe, & qu'on lui témoigne la vivacité du plaiſir qu'on aura tantôt à ſe trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET *au chevalier.*

Le plaiſir de cette vivacité-là... monſieur, ſera... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la ſatisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec madame, fait, en vérité, que... je vous aſſure... que... je ſuis fort aiſe de cette partie-là.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous allez, monſieur, vous engager dans des complimens qui embarraſſeront auſſi monſieur le chevalier; & vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma couſine a raiſon; ſupprimons la cérémonie, & ne ſongeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la muſique.

M. TURCARET.

Si je l'aime? malpeſte! je ſuis abonné à l'opéra.

LE CHEVALIER.

C'eſt la paſſion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'eſt la mienne.

LE CHEVALIER.

La mufique remue les paffions.

M. TURCARET.

Terriblement : une belle voix foutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je fuis un grand fot de n'avoir pas fongé à cet inftrument-là ! Oh ! parbleu, puifque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre... (*Il va pour fortir.*)

M. TURCARET *l'arrêtant toujours.*

Je ne fouffrirai point cela, monfieur le chevalier ; je ne prétends point que, pour une trompette...

LA BARONNE *bas, à M. Turcaret.*

Laiffez-le aller, monfieur.

Le chevalier fort.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Eh ! quand nous pouvons être feuls quelques momens enfemble, épargnons-nous, autant

qu'il nous ſera poſſible, la préſence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas ? Mon couſin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui ſuis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il, Liſette ?

LISETTE *à la baronne.*

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat

ſale & une vieille perruque. (*Bas, à l'oreille de la baronne.*) Ce ſont les meubles de la maiſon de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on faſſe entrer...

SCÈNE VIII.

LISETTE, M. FURET, LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

M. FURET.

Qui de vous deux, meſdames, eſt la maîtreſſe de céans?

LA BARONNE *à M. Furet.*

C'eſt moi, que voulez-vous?

M. FURET *à la baronne.*

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me ſois donné l'honneur de vous ſaluer vous, madame, & toute l'honorable compagnie, avec tout le reſpect dû & requis.

M. TURCARET *à part.*

Voilà un plaiſant original!

LISETTE *à M. Furet.*

Sans tant de façons, monſieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET *à Lifette.*

Je fuis huiffier à verge[2], à votre fervice; & je me nomme monfieur Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huiffier.

FRONTIN.

Cela eft bien infolent.

M. TURCARET *à la baronne.*

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'eft pas le premier coquin que...

M. FURET *à M. Turcaret.*

Tout beau, monfieur; d'honnêtes huiffiers comme moi ne font point expofés à de pareilles aventures : j'exerce mon petit miniftère d'une façon fi obligeante, que toutes les perfonnes de qualité fe font un plaifir de recevoir un exploit de ma main : en voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permiffion, monfieur), que j'aurai l'honneur de préfenter refpectueufement à madame, fous votre bon plaifir, monfieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi! voyez ce que c'eft, Lifette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connois rien; je ne fais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN *à Lisette.*

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET *à la baronne.*

C'eſt pour une obligation que défunt monſieur le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE *à M. Furet.*

Feu mon époux, monſieur? cela ne me regarde point : j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET *à la baronne.*

Sur ce pied-là on n'a rien à vous demander.

M. FURET *à M. Turcaret.*

Pardonnez-moi, monſieur, l'acte étant ſigné par madame.

M. TURCARET *à M. Furet.*

L'acte eſt donc ſolidaire ?

M. FURET.

Oui, monſieur, très-ſolidaire, & même avec déclaration d'emploi : je vais vous en lire les termes; ils ſont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons, ſi l'acte eſt en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lit.*

« Pardevant, &c., furent préſens en leurs per-
« ſonnes, haut & puiſſant ſeigneur, Georges-
« Guillaume de Porcandorf, & dame Agnès
« Ildegonde de la Dolinvillière, ſon épouſe, de

« lui dûment autorifée à l'effet des préfentes,
« lefquels ont reconnu devoir à Éloy-Jérôme
« Pouffif, marchand de chevaux, la fomme de
« dix mille livres...

LA BARONNE.

De dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET *continuant de lire.*

« Pour un équipage fourni par ledit Pouffif,
« confiftant en douze mulets, quinze chevaux
« normands fous poils roux, & trois bardeaux
« d'Auvergne, ayant tous crins, queues & oreilles,
« & garnis de leurs bâts, felles, brides & licols. »

LISETTE.

Brides & licols! Eft-ce à une femme de payer ces fortes de nippes-là?

M. TURCARET *à Lifette.*

Ne l'interrompons point. (*A monfieur Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET *continuant de lire.*

« Au payement defquels dix mille livres,
« lefdits débiteurs ont obligé, affecté & hypo-
« théqué généralement tous leurs biens préfens
« & à venir, fans divifion ni difcuffion, renon-
« çant aufdits droits; &, pour l'exécution des
« préfentes, ont élu domicile chez Innocent-

« Blaiſe le Juſte, ancien procureur au Châtelet, « demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait « & paſſé, &c. »

FRONTIN *à M. Turcaret.*

L'acte eſt-il en bonne forme ? Monſieur ?

M. TURCARET *à Frontin.*

Je n'y trouve rien à redire que la ſomme.

M. FURET.

Que la ſomme, monſieur ! oh ! il n'y a rien à redire à la ſomme, elle eſt fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela eſt chagrinant.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Comment chagrinant ! Eſt-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte ſérieuſement dix mille livres pour avoir ſigné ?

LISETTE *à la baronne.*

Voilà ce que c'eſt que d'avoir trop de complaiſance pour un mari ! Les femmes ne ſe corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE.

Quelle injuſtice ! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monſieur Turcaret ?

M. TURCARET *à la baronne.*

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte

vous n'aviez pas expreſſément renoncé aux droits de diviſion & de diſcuſſion, nous pourrions chicaner ledit Pouſſif.

LA BARONNE.

Il faut donc ſe réſoudre à payer, puiſque vous m'y condamnez, monſieur; je n'appelle point de vos déciſions.

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos ſentimens!

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la deſtination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous ſavez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, madame; ne ſoutenons point un procès contre l'avis de monſieur Turcaret.

LA BARONNE *à Liſette.*

Le ciel m'en préſerve; je vendrois plutôt mes bijoux & mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ſes meubles, ſes bijoux; & pour l'équipage d'un mari encore! la pauvre femme!

M. TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrez rien; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous vous moquez; je me fervirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre ufage.

LA BARONNE.

Non, monfieur, non ; la nobleffe de votre procédé m'embarraffe plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame ; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme !... Suis-nous, fergent, on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas au moins, fongez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, & puis je reviendrai, des affaires aux plaifirs.

SCÈNE IX

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaifirs, aux

affaires, fur ma parole. Les habiles fripons, que meffieurs Furet & Frontin, & la bonne dupe que monfieur Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'eft trop, Lifette.

LISETTE.

Effectivement on n'a point affez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commnnce à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indifcrète : ne plaignons point un homme qui ne plaint perfonne.

LA BARONNE.

Je fens naître malgré moi des fcrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'eft pas encore tems d'en avoir; & il vaut mieux fentir quelque jour le remords d'avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occafion.

SCÈNE X

LISETTE, LA BARONNE, JASMIN.

JASMIN *à la baronne.*

C'eſt de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE *à Jaſmin.*

Faites entrer.

(*Jasmin ſort.*)

SCÈNE XI

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être propoſer une partie de plaiſir : mais...

SCÈNE XII.

LISETTE, LA BARONNE, Mme JACOB.

Mme JACOB.

Je vous demande pardon, madame, de la

liberté que je prends. Je revends à la toilette, & me nomme madame Jacob : j'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles & toutes fortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hafard : mais elle n'eft point en argent, & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE *à madame Jacob.*

Qu'eft-ce que c'eft ?

Mme JACOB.

Une garniture de quinze cens livres, que veut revendre une procureufe : elle ne l'a mife que deux fois.

LA BARONNE.

Je ne ferois point fâchée de voir cette coiffure.

Mme JACOB.

Je vous l'apporterai, dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE *à madame Jacob.*

Vous n'y perdrez pas ; madame eft généreufe.

Mme JACOB.

Ce n'eft pas l'intérêt qui me gouverne ; & j'ai, dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en ſuis perſuadée.

LISETTE *à part.*

Vous en avez bien la mine.

Mme JACOB.

Hé ! vraiment, ſi je n'avois pas d'autres reſſources, comment pourrois-je élever mes enfans auſſi honnêtement que je fais ? J'ai mon mari, à la vérité : mais il ne ſert qu'à groſſir ma famille, ſans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé ! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainſi toute ſeule aux dépenſes de votre famille ?

Mme JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il eſt vrai que ce ſont des mariages légitimes, ils ne produiſent pas tant que les autres : mais, voyez-vous ! je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait.

Mme JACOB.

Si madame étoit dans le goût de ſe marier, j'ai en main le plus excellent ſujet !

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob ?

Mme JACOB.

C'eſt un gentilhomme limoſin, la bonne pâte de mari ! il ſe laiſſera mener par une femme, comme un pariſien.

LISETTE *à la baronne.*

Voilà encore un bon haſard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me ſens point en diſpoſition d'en profiter ; je ne veux pas ſitôt me marier, je ne ſuis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh ! bien, je le ſuis moi, madame Jacob ; mettez-moi ſur vos tablettes.

Mme JACOB *à Liſette.*

J'ai votre affaire ; c'eſt un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection : il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, madame Jacob.

Mme JACOB *à la baronne.*

Hélas ! je devrois faire dans Paris une autre figure ; je devrois rouler carroffe, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires ?

Mme JACOB.

Et dans les grandes affaires, encore : je fuis fœur de monfieur Turcaret, puifqu'il faut vous le dire : il n'eft pas que vous n'en ayez ouï parler.

LA BARONNE *d'un air étonné.*

Vous êtes fœur de monfieur Turcaret !

Mme JACOB.

Oui, madame, je fuis fa fœur de père & de mère même.

LISETTE *d'un air étonné.*

Monfieur Turcaret eft votre frère, madame Jacob !

Mme JACOB *à Lifette.*

Oui, mon frère, mademoifelle, mon propre frère, & je n'en fuis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ;

c'eſt ſans doute à cauſe qu'il me laiſſe prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé! oui : c'eſt ce qui fait le ſujet de notre étonnement.

Mme JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il eſt ; il m'a défendu l'entrée de ſa maiſon, & il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah ! le mauvais frère !

Mme JACOB.

Auſſi mauvais frère, que mauvais mari : n'a-t-il pas chaſſé ſa femme de chez lui ?

LA BARONNE.

Ils faiſoient donc mauvais ménage ?

Mme JACOB *à la baronne.*

Ils le font bien encore, madame, ils n'ont enſemble aucun commerce, & ma belle-ſœur eſt en province.

LA BARONNE.

Quoi ! monſieur Turcaret n'eſt pas veuf ?

Mme JACOB.

Bon ! Il y a dix ans qu'il eſt ſéparé de ſa femme, à qui il fait tenir une penſion à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Liſette !

LISETTE *à la baronne.*

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme.

Mme JACOB.

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer ; & j'ai déjà ouï dire dans une maiſon qu'il y avoit du dérangement dans ſes affaires.

LA BARONNE *à madame Jacob.*

Du dérangement dans ſes affaires ?

Mme JACOB.

Hé ! le moyen qu'il n'y en ait pas ; c'eſt un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la ſienne ; il jette tout par les fenêtres, dès qu'il eſt amoureux ; c'eſt un panier percé.

LISETTE *bas, à elle-même.*

A qui le dit-elle ? Qui le fait mieux que nous ?

Mme JACOB.

Je ne ſais à qui il eſt attaché préſentement; mais il a toujours quelque demoiſelle qui le plume, qui l'attrape; & il s'imagine les attraper lui, parce qu'il leur promet de les épouſer; n'eſt-ce pas là un grand ſot? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE *déconcertée.*

Oui, cela n'eſt pas tout-à-fait...

Mme JACOB.

Oh! que j'en ſuis aiſe! il le mérite bien, le malheureux! il le mérite bien. Si je connoiſſois ſa maîtreſſe j'irois lui conſeiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. (*A Liſette.*) N'en feriez-vous pas autant, mademoiſelle.

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

Mme JACOB *à la baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainſi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je m'en ſens ſi pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame; ſitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne preſſe pas, madame, cela ne preſſe pas.

SCÈNE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Hé bien, Lifette !

LISETTE.

Hé bien, madame !

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que monfieur Turcaret eût une fœur revendeufe à la toilette ?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût eu une vraie femme en province ?

LA BARONNE.

Le traître ! il m'avoit affuré qu'il étoit veuf, & je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah ! le vieux fourbe !... Mais qu'eft-ce donc que cela ? Qu'avez-vous ? Je vous vois toute chagrine ; merci de ma vie ! vous prenez la chofe auffi férieufement que fi vous étiez amoureufe de monfieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre fans

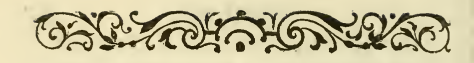
chagrin l'efpérance de l'époufer? Le fcélérat! il a une femme; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brufquons fon coffre fort, faififfons fes billets, mettons monfieur Turcaret à feu & à fang, rendons-le enfin fi miférable, qu'il puiffe un jour faire pitié même à fa femme, & redevenir frère de madame Jacob.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



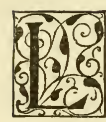


ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE *feule.*



A bonne maifon que celle-ci pour Frontin & pour moi ! Nous avons déjà foixante piftoles, & il nous en reviendra peut-être autant de l'acte folidaire. Courage ; fi nous gagnons fouvent de ces petites fommes-là, nous en aurons à la fin une raifonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE.

Il me femble que monfieur Turcaret devroit bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il foit furvenu quelque nouvelle affaire...

SCÈNE III.

LISETTE, FLAMAND, LA BARONNE.

LISETTE *appercevant Flamand.*

Mais que nous veut ce monſieur ?

LA BARONNE *à Liſette.*

Pourquoi laiſſe-t-on entrer ſans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame ; c'eſt moi.

LISETTE.

Hé ! c'eſt Flamand, madame ! Flamand ſans livrée ! Flamand l'épée au côté ! quelle métamorphoſe !

FLAMAND *à Liſette.*

Doucement, mademoiſelle, doucement ; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne ſuis plus laquais de monſieur Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi, oui ! je ſuis préſentement dans les affaires, dà ! &, par ainſi, il faut m'appeler monſieur Flamand, entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raiſon, monſieur Flamand ; puiſque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'eſt à madame que j'en ai obligation, & je viens ici tout exprès pour la remercier : c'eſt une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commiſſion, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui eſt dans un bon pays encore ; car c'eſt à Falaiſe, qui eſt une ſi bonne ville, & où il y a, dit-on, de ſi bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monſieur Flamand.

FLAMAND.

Je ſuis capitaine-concierge de la porte de Guibrai ; j'aurai les clefs, & pourrai faire entrer & ſortir tout ce qu'il me plaira : l'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peſte !

FLAMAND.

Oh ! ce qu'il y a de meilleur, c'eſt que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; ils ils s'y enrichiſſent tretous. Monſieur Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela eſt bien glorieux pour vous, monſieur Flamand, de marcher ainſi ſur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND *à la baronne.*

Je vous envoierai, madame, de petits préſens de fois à autre.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Ho que ſi fait! je ſais bien comme les commis en uſent avec les demoiſelles qui les placent: mais tout ce que je crains, c'eſt d'être révoqué; car dans les commiſſions on eſt grandement ſujet à çà, voyez-vous!

LISETTE.

Cela eſt déſagréable.

FLAMAND.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à ſa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que monſieur Turcaret a aimée, & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monſieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à monſieur Turcaret, madame.

LA BARONNE.

J'y ferai tout mon poſſible, puiſque vous y êtes intéreſſé.

FLAMAND.

Mettez toujours ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE *repouſſant Flamand.*

Allez, monſieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous ſavons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas beſoin de vos conſeils, non : vous ne ſerez jamais qu'un ſot; c'eſt moi qui vous le dis, dà; entendez-vous ?

SCÈNE IV.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant long-tems qu'il eſt laquais, il devroit bien être déniaiſé.

SCÈNE V.

LISETTE, LA BARONNE, JASMIN.

JASMIN *à la baronne.*

C'eſt monſieur le marquis avec une groſſe & grande madame. (*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

C'eſt ſa belle conquête; je ſuis curieuſe de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une image...

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

LE MARQUIS.

Je viens, ma charmante baronne, vous pré-

ſenter une aimable dame, la plus ſpirituelle, la plus galante, la plus amuſante perſonne... Tant de bonnes qualités qui vous ſont communes, doivent vous lier d'eſtime & d'amitié.

LA BARONNE *au marquis.*

Je ſuis très-diſpoſée à cette union... (*Bas, à Liſette.*) C'eſt l'original du portrait que le chevalier m'a ſacrifié.

Mme TURCARET *à la baronne.*

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons ſentimens. Une perſonne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrémens dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame; & nos dames les plus à la mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, palſembleu! non; je m'y connois, madame : & vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille & ce viſage-là, que je ſuis le ſeigneur de France du meilleur goût.

Mme TURCARET.

Vous êtes trop poli, monſieur le marquis : ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille aſſez ſans vanité. J'y ſuis

toujours à l'affut des modes ; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles ſont inventées, & je puis me vanter d'être la première qui aie porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Quelle folle !

LA BARONNE.

Il eſt beau de ſervir de modèle à une ville comme celle-là.

Mme TURCARET.

Je l'ai miſe ſur un pied ! j'en ai fait un petit Paris par la belle jeuneſſe que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris ! ſavez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour.

Mme TURCARET.

Oh ! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins ; je ne me tiens point enfermée dans un château, je ſuis trop faite pour la ſociété ; je demeure en ville, & j'oſe dire que ma maiſon eſt une école de politeſſe & de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE *à madame Turcaret.*

C'eſt une façon de collége pour toute la Baſſe-Normandie.

Mme TURCARET.

On joue chez moi, on s'y raſſemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'eſprit qui ſe font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutances, & qui valent bien les ouvrages de Vire & de Caen. J'y donne auſſi quelquefois des fêtes galantes, des ſoupés-collations. Nous avons des cuiſiniers qui ne ſavent faire aucun ragoût, à la vérité : mais ils tirent les viandes ſi à-propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles ſeroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'eſt l'eſſentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valogne pour le rôti !

Mme TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons ſouvent. Que l'on s'y divertit ! cela eſt d'une propreté : les dames de Valogne ſont les premières dames du monde pour ſavoir l'art de ſe bien maſquer, & chacune a ſon déguiſement favori. Devinez quel eſt le mien.

LISETTE.

Madame ſe déguiſe en amour, peut-être ?

Mme TURCARET.

Oh ! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déeſſe, apparemment, en grâce ?

Mme TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS *à madame Turcaret.*

En Vénus ! ah ! madame, que vous êtes bien déguiſée !

LISETTE *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII.

LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Madame, nous aurons tantôt le plus raviſſant concert... (*Appercevant Mme Turcaret*). Mais que vois-je ?

Mme TURCARET *appercevant le chevalier.*

O ciel !

LA BARONNE *bas, à Liſette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis ?

LE MARQUIS *au chevalier.*

Oui, c'eſt ma comteſſe : pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

Ho, parbleu ! je ne m'attendois pas à celui-là.

Mme TURCARET *bas.*

Quel contre-tems !

LE MARQUIS.

Explique-toi, chevalier ; eſt-ce que tu connoîtrois ma comteſſe ?

LE CHEVALIER.

Sans doute ; il y a huit jours que je ſuis en liaiſon avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ? ah, l'infidelle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer ſon portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable ! elle a donc des portraits à donner à tout le monde.

SCÈNE IX.

LISETTE, Mme JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

Mme JACOB *à la baronne.*

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promife de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre tems, madame Jacob! vous me voyez en compagnie...

Mme JACOB.

Je vous demande pardon, madame, je reviendrai une autre fois... Mais qu'eft-ce que je vois? Ma belle-fœur ici! madame Turcaret?

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE.

Madame Turcaret!

LISETTE.

Madame Turcaret!

LE MARQUIS.

Le plaifant incident!

Mme JACOB *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontrai-je en cette maiſon.

Mme TURCARET *bas, à part.*

Payons de hardieſſe. (*Haut, à madame Jacob.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

Mme JACOB.

Vous ne connoiſſez pas madame Jacob ! tredame ! eſt-ce à cauſe que depuis dix ans vous êtes ſéparée de mon frère qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître ?

LE MARQUIS.

Vous n'y penſez pas, madame Jacob : ſavez-vous bien que vous parlez à une comteſſe ?

Mme JACOB *au marquis.*

A une comteſſe ! Hé ! dans quel lieu, s'il vous plaît, eſt ſa comté ? Ha ! vraiment j'aime aſſez ces gros airs-là !

Mme TURCARET.

Vous êtes une inſolente, ma mie.

Mme JACOB *à madame Turcaret.*

Une inſolente ! moi, je ſuis une inſolente ! jour de dieu ! ne vous y jouez pas, s'il ne tient qu'a dire des injures, je m'en acquitterai auſſi bien que vous.

Mme TURCARET.

Ho ! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reſtè de ſottiſes.

Mme JACOB.

La fille d'un maréchal ! pardi ! voilà une dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naiſſance ! vous avez apparemment oublié que monſieur Briochais votre père étoit patiſſier dans la ville de Falaiſe. Allez, madame la comteſſe, puiſque comteſſe y a, nous nous connoiſſons toutes deux : mon frère rira bien, quand il ſaura que vous avez pris ce nom burleſque, pour venir vous requinquer à Paris ; je voudrois, par plaiſir, qu'il vînt ici tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER *à madame Jacob.*

Vous pourrez avoir ce plaiſir-là, madame, nous attendons à ſouper monſieur Turcaret.

Mme TURCARET *à part.*

Ahi !

LE MARQUIS.

Et vous ſouperez auſſi avec nous, madame Jacob ; car j'aime les ſoupers de famille.

Mme TURCARET *à elle-même.*

Je ſuis au déſeſpoir d'avoir mis le pied dans cette maiſon.

LISETTE *à part.*

Je le crois bien.

Mme TURCARET *à elle-même.*

J'en vais fortir tout-à-l'heure. (*Elle va pour fortir.*)

LE MARQUIS *à madame Turcaret, l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu monfieur Turcaret.

Mme TURCARET.

Ne me retenez point, monfieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh, palfembleu, mademoifelle Briochais, vous ne fortirez point, comptez là-deffus.

LE CHEVALIER.

Hé ! Marquis, ceffe de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prifes avec fon mari.

LA BARONNE.

Non, marquis ; de grâce, laiffez-la fortir.

LE MARQUIS *à la baronne.*

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'eft de lui permettre de fe

déguiſer en Vénus, afin que ſon mari ne la reconnoiſſe pas.

LISETTE.

Ah ! par ma foi, voici monſieur Turcaret.

Mme JACOB.

J'en ſuis ravie.

Mme TURCARET.

La malheureuſe journée !

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette ſcène ſe paſſe chez moi ?

LE MARQUIS.

Je ſuis au comble de ma joie.

SCÈNE X.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

M. TURCARET *à la baronne.*

J'ai renvoyé l'huiſſier, madame, & terminé... (*Apercevant ſa ſœur.*) Ahi ! en croirai-je mes yeux ! ma ſœur ici !... (*Apercevant ſa femme.*) Et qui pis eſt, ma femme !

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoiſſance, monſieur Turcaret : vous voyez une belle comteſſe dont je porte les chaînes : vous voulez bien que je vous la préſente, ſans oublier madame Jacob.

Mme JACOB *à M. Turcaret.*

Ah, mon frère !

M. TURCARET *à madame Jacob.*

Ah, ma ſœur ! (*A lui-même.*) Qui diable les a amenés ici ?

LE MARQUIS.

C'eſt moi, monſieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là ; embraſſez ces deux objets chéris : ah ! qu'il paroît ému ! j'admire la force du ſang & de l'amour conjugal.

M. TURCARET *bas.*

Je n'ôſe la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

Mme TURCARET *bas.*

Je ne puis l'enviſager ſans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux : laiſſez éclater toute la joie que vous devez ſentir de vous revoir après dix années de ſéparation.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monfieur, à rencontrer ici madame Turcaret; & je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS *à la baronne.*

Il vous a dit qu'il étoit veuf! hé, parbleu! fa femme m'a auffi dit qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET *tout interdit, à la baronne.*

J'ai cru, madame... qu'en vous faifant accroire que... je croyois être veuf... vous croiriez que... je n'aurois point de femme... (*Bas.*) J'ai l'efprit troublé, je ne fais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre penfée, monfieur, & je vous pardonne une tromperie que vous avez crue néceffaire pour vous faire écouter : je pafferai même plus avant; au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui? moi, madame! ho! pour cela, non : vous ne la connoiffez pas, c'eft un démon; j'ai-

merois mieux vivre avec la femme du grand mogol.

Mme TURCARET *à fon mari.*

Ho! monfieur, ne vous en défendez pas tant: je n'en ai pas plus envie que vous, au moins; & je ne viendrois point à Paris troubler vos plaifirs, fi vous étiez plus exact à payer la penfion que vous me faites, pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province! ah! monfieur Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paie les quartiers d'avance.

Mme TURCARET *au marquis.*

Il m'en eft dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager, j'irai chez fes maîtreffes faire un charivari; & je commencerai par cette maifon-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah! l'infolente!

LISETTE *bas.*

La converfation finira mal.

LA BARONNE *à madame Turcaret.*

Vous m'infultez, madame.

Mme TURCARET *à la baronne.*

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux: je

vois bien tout ce qui ſe paſſe en cette maiſon : mon mari eſt la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence ! ah, ventrebleu ! coquine, ſans le reſpect que j'ai pour la compagnie... (*Il veut frapper ſa femme.*)

(*Le chevalier le retient.*)

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, monſieur Turcaret : vous êtes avec vos amis, uſez-en librement.

LE CHEVALIER *ſe mettant au-devant de M. Turcaret.*

Monſieur !...

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET, JASMIN, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

JASMIN *à M. Turcaret.*

Il y a, dans un carroſſe qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui ſe diſent de vos aſſociés ; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET *à Jafmin.*

Ah! (*A madame Turcaret.*) Je vais revenir : je vous apprendrai, impudente, à refpecter une maifon... (*Il fort.*)

Mme TURCARET *à fon mari.*

Je crains peu vos menaces.

Jafmin fort.

SCÈNE XII.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

LE CHEVALIER *à madame Turcaret.*

Calmez votre efprit agité, madame; que monfieur Turcaret vous retrouve adoucie.

Mme TURCARET *au chevalier.*

Ho! tous fes emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE *à madame Turcaret.*

Nous allons l'appaifer en votre faveur.

Mme TURCARET *à la baronne.*

Je vous entends, madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par recon-

noiſſance, je ſouffre qu'il continue à vous rendre des ſoins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle ; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs ; je vous abandonne M. Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

Mme TURCARET.

Cela eſt trop généreux.

LE MARQUIS.

Puiſque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renoncez-y auſſi, chevalier. Il eſt beau de ſe vaincre ſoi-même.

SCÈNE XIII.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

FRONTIN.

O malheur imprévu ! ô diſgrâce cruelle !

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN *au chevalier.*

Les aſſociés de monſieur Turcaret ont mis

garnifon chez lui pour deux cens mille écus que leur emporte un caiffier qu'il a cautionné. Je venois ici en diligence pour l'avertir de fe fauver; mais je fuis arrivé trop tard, fes créanciers fe font déjà affurés de fa perfonne.

Mme JACOB.

Mon frère entre les mains de fes créanciers! Tout dénaturé qu'il eft, je fuis touchée de fon malheur : je vais employer pour lui tout mon crédit, je fens que je fuis fa fœur. (*Elle fort.*)

Mme TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je fens que je fuis fa femme. (*Elle fort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS.

FRONTIN.

Nous envifagions le plaifir de le ruiner : mais la juftice eft jaloufe de ce plaifir-là; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS *à Frontin.*

Bon, bon! il a de l'argent de refte pour fe tirer d'affaire.

FRONTIN *au marquis.*

J'en doute ; on dit qu'il a follement diſſipé des biens immenſes ; mais ce n'eſt pas ce qui m'embarraſſe à préſent. Ce qui m'afflige, c'eſt que j'étois chez lui, quand ſes aſſociés y ſont venus mettre garniſon.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Hé bien ?

FRONTIN *au chevalier.*

Hé bien, monſieur ! ils m'ont auſſi arrêté & fouillé, pour voir ſi par haſard je ne ſerois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils ſe ſont ſaiſis, à telle fin que de raiſon, du billet de madame, que vous m'aviez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? juſte ciel !

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que monſieur Turcaret avoit donné pour l'acte ſolidaire, & que monſieur Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé ! pourquoi, maraud ! n'as-tu pas dit que tu étois à moi ?

FRONTIN.

Ho ! vraiment, monſieur, je n'y ai pas man-

qué ; j'ai dit que j'appartenois à un chevalier : mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER *à lui-même.*

Je ne me poſſède plus, je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE *au chevalier.*

Et moi j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage ; & je ſais ce que je dois penſer du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au ſoir. Ah, chevalier ! je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chaſſé Marine à cauſe qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, & je chaſſe Liſette parce qu'elle y eſt. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCÈNE XV.

LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE MARQUIS *riant.*

Ah, ah ! ma foi, chevalier, tu me fais rire ; ta conſternation me divertit. Allons ſouper chez le traiteur, & paſſer la nuit à boire.

FRONTIN *au chevalier.*

Vous fuivrai-je, monfieur ?

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Non ; je te donne ton congé ; ne t'offre jamais à mes yeux.

Le marquis & le chevalier fortent.

SCÈNE XVI & dernière.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous ?

FRONTIN.

J'en ai un à te propofer. Vive l'efprit, mon enfant ! Je viens de payer d'audace ; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets ?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent, il eft en fureté ; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut fe borner à cette petite bonne fortune, nous allons faire fouche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y confens.

FRONTIN.

Voilà le règne de monfieur Turcaret fini ; le mien va commencer.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



CRITIQUE

DE LA COMÉDIE

DE TURCARET;

PAR *LE DIABLE BOITEUX*,

En deux dialogues.



CRITIQUE

DE LA COMÉDIE

DE TURCARET.

PREMIER DIALOGUE,

SERVANT DE PROLOGUE A LA COMÉDIE DE TURCARET.

ASMODÉE, DON CLÉOFAS.

ASMODÉE.


UISQUE mon magicien m'a remis en liberté, je vais vous faire parcourir tout le monde; & je prétends, chaque jour, offrir à vos yeux de nouveaux objets.

DON CLÉOFAS.

Vous aviez bien raifon de me dire que vous

alliez bon train, tout boiteux que vous êtes; comment diable! nous étions tout à l'heure à Madrid, je n'ai fait que ſouhaiter d'être à Paris, & je m'y trouve. Ma foi, ſeigneur Aſmodée, c'eſt un plaiſir de voyager avec vous.

ASMODÉE.

N'eſt-il pas vrai?

DON CLÉOFAS.

Aſſurément. Mais dites-moi, je vous prie, dans quel lieu vous m'avez tranſporté. Nous voici ſur un théâtre; je vois des décorations, des loges, un parterre; il faut que nous ſoyons à la comédie.

ASMODÉE.

Vous l'avez dit, & l'on va repréſenter tout à l'heure une pièce nouvelle, dont j'ai voulu vous donner le divertiſſement. Nous pouvons, ſans crainte d'être vus ni écoutés, nous entretenir, en attendant qu'on commence.

DON CLÉOFAS.

La belle aſſemblée! Que de dames!

ASMODÉE.

Il y en auroit encore davantage, ſans les ſpectacles de la foire : la plupart des femmes y courent avec fureur. Je ſuis ravi de les voir

dans le goût de leurs laquais & de leurs cochers; c'eſt à cauſe de cela que je m'oppoſe au deſſein des comédiens. J'inſpire tous les jours de nouvelles chicanes aux bateleurs. C'eſt moi qui leur ai fourni leur ſuiſſe.

DON CLÉOFAS.

Que voulez-vous dire par votre ſuiſſe?

ASMODÉE.

Je vous expliquerai cela une autre fois; ne ſoyons préſentement occupés que de ce qui frappe nos yeux. Remarquez-vous combien on a de peine à trouver des places? Savez-vous ce qui fait la foule? C'eſt que c'eſt aujourd'hui la première repréſentation d'une comédie où l'on joue un homme d'affaires. Le public aime à rire aux dépens de ceux qui le font pleurer.

DON CLÉOFAS.

C'eſt-à-dire que les gens d'affaires ſont tous des...

ASMODÉE.

C'eſt ce qui vous trompe; il y a de fort honnêtes gens dans les affaires; j'avoue qu'il n'y en a pas un très-grand nombre : mais il y en a, qui ſans s'écarter des principes de l'honneur & de la probité, ont fait ou font actuellement leur chemin, & dont la robe & l'épée ne dédaignent pas l'alliance. L'auteur reſpecte ceux-

là. Effectivement il auroit tort de les confondre avec les autres. Enfin il y a d'honnêtes gens dans toutes les profeffions. Je connois même des commiffaires, & des greffiers qui ont de la confcience.

DON CLÉOFAS.

Sur ce pied-là, cette comédie n'offenfe point les honnêtes gens qui font dans les affaires.

ASMODÉE.

Comme le Tartuffe que vous avez lu, n'offenfe pas les vrais dévots. Hé! pourquoi les gens d'affaires s'offenferoient-ils de voir fur la fcène un fot, un fripon de leur corps! cela ne tombe point fur le général. Ils feroient donc plus délicats que les courtifans & les gens de robe, qui voient tous les jours avec plaifir repréfenter des marquis fats & des juges ignorans & corruptibles.

DON CLÉOFAS.

Je fuis curieux de favoir de quelle manière la pièce fera reçue : apprenez-le-moi, de grâce, par avance.

ASMODÉE.

Les diables ne connoiffent point l'avenir je vous l'ai déjà dit. Mais quand nous aurions cette connoiffance, je crois que le fuccès des comédies en feroit excepté, tant il eft impénétrable.

DON CLÉOFAS.

L'auteur & les comédiens ſe flattent ſans doute qu'elle réuſſira.

ASMODÉE.

Pardonnez-moi. Les comédiens n'en ont pas bonne opinion ; & leurs preſſentimens, quoiqu'ils ne ſoient pas infaillibles, ne laiſſent pas d'effrayer l'auteur qui s'eſt allé cacher aux troiſièmes loges, où, pour ſurcroît de chagrin, il vient d'arriver auprès de lui un caiſſier & un agent de change, qui diſent avoir ouï parler de ſa pièce, & qui la déchirent impitoyablement. Par bonheur pour lui, il eſt ſi ſourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles.

DON CLÉOFAS.

Oh ! je crois qu'il y a bien des caiſſiers & des agens de change dans cette aſſemblée.

ASMODÉE.

Oui, je vous aſſure ; je ne vois partout que des cabales de commis & d'auteurs, que des ſiffleurs diſperſés & prêts à ſe répondre.

DON CLÉOFAS.

Mais l'auteur n'a-t-il pas auſſi ſes partiſans ?

ASMODÉE.

Ho qu'oui ! il y a ici tous ſes amis, avec les amis de ſes amis. De plus on a répandu dans le parterre quelques grenadiers de police pour

tenir les commis en respect : cependant, avec tout cela, je ne voudrois pas répondre de l'évènement. Mais taisons-nous ; les acteurs paroissent. Vous entendez assez le français pour juger de la pièce : écoutons-la ; &, après que le parterre en aura décidé, nous réformerons son jugement, ou nous le confirmerons.





SECOND DIALOGUE.

ASMODÉE, DON CLÉOFAS.

ASMODÉE.



É bien! ſeigneur don Cléofas que penſez-vous de cette comédie ? Elle vient de réuſſir, en dépit des cabales : les ris ſans ceſſe renaiſſans des perſonnes qui ſe ſont livrées au ſpectacle, ont étouffé la voix des commis & des auteurs.

DON CLÉOFAS.

Oui ; mais je crois qu'ils vont bien ſe donner carrière préſentement, & ſe dédommager du ſilence qu'ils ont été obligés de garder.

ASMODÉE.

N'en doutez point : les voilà déjà qui forment des pelotons dans le parterre, & qui répandent leur venin : j'apperçois, entr'autres, trois clefs de meutes, trois beaux eſprits qui vont entraîner dans leur ſentiment quelques petits génies qui les écoutent : mais je vois à

leurs trouſſes deux amis de l'auteur. Grande diſpute ; on s'échauffe de part & d'autre. Les uns diſent de la pièce plus de mal qu'ils n'en penſent, & les autres en penſent moins de bien qu'ils n'en diſent.

DON CLÉOFAS.

Hé ! quels défauts y trouvent les critiques ?

ASMODÉE.

Cent mille.

DON CLÉOFAS.

Mais encore ?

ASMODÉE.

Ils diſent que tous les perſonnages en ſont vicieux, & que l'auteur a peint les mœurs de trop près.

DON CLÉOFAS.

Ils n'ont parbleu, pas tout le tort ? les mœurs m'ont paru un peu gaillardes.

ASMODÉE.

Il eſt vrai : j'en ſuis aſſez content. La baronne tire fort ſur votre dona Thomaſa. J'aime à voir dans les comédies, régner mes héroïnes : mais je n'aime pas qu'on les puniſſe au dénouement ; cela me chagrine. Heureuſement il y a bien des pièces françaiſes où l'on m'épargne ce chagrin-là.

DON CLÉOFAS.

Je vous entends. Vous n'approuvez pas que la baronne ſoit trompée dans ſon attente ; que le chevalier perde toutes ſes eſpérances, & que Turcaret ſoit arrêté : vous voudriez qu'ils fuſſent tous contens : car, enfin, leur châtiment eſt une leçon qui bleſſe vos intérêts.

ASMODÉE.

J'en conviens : mais ce qui me conſole, c'eſt que Liſette & Frontin ſont bien récompenſés.

DON CLÉOFAS.

La belle récompenſe ! les bonnes diſpoſitions de Frontin ne ſont-elles pas aſſez prévoir que ſon règne finira comme celui de Turcaret ?

ASMODÉE.

Vous êtes trop pénétrant. Venons au caractère de Turcaret ; qu'en dites-vous ?

DON CLÉOFAS.

Je dis qu'il eſt manqué, ſi les gens d'affaires ſont tels qu'on me les a dépeints. Les affaires ont des myſtères qui ne ſont point développés ici.

ASMODÉE.

Au grand Satan ne plaiſe que ces myſtères ſe découvrent. L'auteur m'a fait plaiſir de montrer ſimplement l'uſage que mes partiſans font des richeſſes que je leur fais acquérir.

DON CLÉOFAS.

Vos partifans font donc bien différens de ceux qui ne le font pas?

ASMODÉE.

Oui vraiment. Il eft aifé de reconnoître les miens : ils s'enrichiffent par l'ufure, qu'ils n'ofent plus exercer que fous le nom d'autrui, quand ils font riches; ils prodiguent leurs richeffes, lorfqu'ils font amoureux, & leurs amours finiffent par la fuite ou par la prifon.

DON CLÉOFAS.

A ce que je vois, c'eft un de vos amis que l'on vient de jouer. Mais dites-moi, feigneur Afmodée, quel bruit eft-ce que j'entends auprès de l'orcheftre ?

ASMODÉE.

C'eft un cavalier efpagnol qui crie contre la féchereffe de l'intrigue.

DON CLÉOFAS.

Cette remarque convient à un Efpagnol. Nous ne fommes point accoutumés, comme les Français, à des pièces de caractère, lefquelles font, pour la plupart, fort faibles de ce côté-là.

ASMODÉE.

C'eft en effet le défaut ordinaire de ces fortes de pièces : elles ne font point affez char-

gées d'évènemens. Les auteurs veulent toute l'attention du fpectateur pour le caractère qu'ils dépeignent ; & je fuis de leur fentiment, pourvu que d'ailleurs, la pièce foit intéreffante.

DON CLÉOFAS.

Mais celle-ci ne l'eft point.

ASMODÉE.

Hé! c'eft le plus grand défaut que j'y trouve. Elle feroit parfaite, fi l'auteur avait fu engager à aimer les perfonnages ; mais il n'a pas eu affez d'efprit pour cela. Il s'eft avifé mal-à-propos de rendre le vice haïffable. Perfonne n'aime la baronne, le chevalier, ni Turcaret ; ce n'eft pas là le moyen de faire réuffir une comédie.

DON CLÉOFAS.

Elle n'a pas laiffé de me divertir. J'ai eu le plaifir de voir bien rire ; je n'ai remarqué qu'un homme & une femme qui aient gardé leur férieux ; les voilà encore dans leur loge ; qu'ils ont l'air chagrin ! ils ne paroiffent guère contens.

ASMODÉE.

Il faut le leur pardonner ; c'eft un Turcaret avec fa baronne. En récompenfe, on a bien ri dans la loge voifine. Ce font des perfonnes de robe qui n'ont point de Turcaret dans leurs familles... Mais le monde achève de s'écouler ;

ſortons : allons à la foire voir de nouveaux viſages.

DON CLÉOFAS.

Je le veux. Mais apprenez-moi auparavant qui eſt cette jolie femme qui paroît auſſi mal ſatisfaite.

ASMODÉE.

C'eſt une dame que les glaces & les porcelaines briſées par Turcaret, ont étrangement révoltée : je ne ſais ſi c'eſt à cauſe que la même ſcène s'eſt paſſée chez elle ce carnaval.

FIN DE LA CRITIQUE DE TURCARET.





NOTES

LE POINT D'HONNEUR

Cette pièce n'eut pas un grand ſuccès, & eela ſe comprend. Elle eſt peu intéreſſante. Avant d'être ce que nous l'avons donnée, elle paſſa par le Théâtre-Italien, où elle fut jouée avec un prologue. Nous l'avons miſe dans ce recueil pour qu'on puiſſe comparer les deux manières de Leſage.

1. Nous avons conſervé l'orthographe du texte. Il faudrait *prado,* qui ſignifie promenade publique plantée d'arbres.

2. L'on déſigne ainſi un homme habile à rechercher ce qui peut lui être utile ou agréable, & adroit à en profiter. Le merle ſe défie beaucoup des piéges & des chaſſeurs. De là ſans doute cette locution.

3. Fruſtré dans ſes eſpérances. Lorſque l'on veut empêcher les oies de traverſer les haies, on leur paſſe une plume dans les orifices du bec. Cette plume ſe préſentant de travers leur cauſe une vive douleur lorſqu'elles eſſayent de franchir la haie.

4. D'après les vieilles légendes, Olibrius était gouverneur des Gaules vers le milieu du cinquième ſiècle. Il devint un perſonnage des *myſtères.* Il y repréſentait les fanfarons & les glorieux.

CRISPIN, RIVAL DE SON MAITRE

Cette comédie fut donnée le même ſoir que *Don Céſar Urſin*, traduite de Calderon. *Don Céſar*, qui était le morceau de réſiſtance, tomba à plat. Criſpin fut porté aux nues. C'était juſtice. Cette pièce n'a pas depuis quitté le répertoire de la Comédie-Françaiſe.

1. C'eſt la première attaque de Leſage aux hommes d'argent. Elle nous montre qu'en ce temps-là la banqueroute était déjà un moyen de faire fortune.

2. On donnait le nom de Tournelle aux deux chambres de juſtice de Paris, mais on déſignait plus ſpécialement par le nom de La Tournelle celle qui jugeait en dernier reſſort les affaires criminelles. Le bataillon de la Tournelle eſt donc la troupe des condamnés qui étaient envoyés ſur les galères du roi.

LA TONTINE

La Tontine eſt une eſpèce d'emprunt. Elle offrait aux prêteurs des chances conſidérables en cas de ſurvie. C'eſt-à-dire que le fonds conſtitué par cet emprunt était deſtiné à être réparti, à une époque déterminée, entre les ſurvivants, avec la part des décédés & les intérêts accumulés. Cette opération financière tire ſon nom de Lorenzo Tonti. La tontine dont il eſt ici queſtion fut ouverte en 1689 par Louis XIV. Elle était de 1,400,000 livres de rentes & finit en 1726.

1. Prêter au denier deux, c'était recevoir un denier d'intérêt pour deux deniers de capital. Ce qui équivaut au cinquante pour cent moderne. Le taux légal était le denier vingt.

TURCARET

Cette pièce, qui ſubit un cruel échec, eut tellement à lutter contre le mauvais vouloir des comédiens, que le Dau-

phin, fils de Louis XIV, fut obligé d'y mettre un terme en leur envoyant l'ordre formel « d'apprendre la pièce & de la jouer inceſſamment ».

1. Un denier d'intérêt pour quatorze de capital. Voir, plus haut, la note ſur *la Tontine*.

2. Les huiſſiers à verge étaient des ſergents royaux reçus au Châtelet. Cette charge ſe vendait.

LE THÉATRE DE LA FOIRE

Des cent & une pièces que fit Le Sage pour le Théâtre de la foire, ſoixante-quatre furent imprimées dans le recueil portant ce titre. Ce recueil, qui ne comprend pas moins de 10 vol. in-12, fut publié à Paris, chez Et. Ganeau, veuve Piſſot, P. Gandouin, de 1731 à 1737. Comme nous ne publions pas ce recueil, nous avons cru qu'il était intéreſſant d'offrir au lecteur une nomenclature de ces pièces.

LE SAGE SEUL

1713

Arlequin roi de Serendib, trois actes.
Arlequin Thétis, un acte en vers libres.
Arlequin inviſible, un acte.

Ces pièces ſont par écriteaux.

1714

Arlequin Mahomet.
Le Tombeau de Noſtradamus.

Ces deux pièces, en un acte chacune, furent chantées par les acteurs & reliées enſemble par un prologue intitulé : *La Foire de Guibray.*

1715

La Ceinture de Vénus, deux actes.
La Parodie de l'opéra de Télémaque, un acte.
Le Temple du deſtin, un acte.

Colombine Arlequin ou *Arlequin Colombine*, un acte.
Les Eaux de Merlin, un acte.

1718

La princeſſe de Carizmie, trois actes.

1720

La Statue merveilleuſe, trois actes.

1721

Arlequin Endymion, un acte.
La Forêt de Dodone, un acte.
La Fauſſe Foire, prologue.
La Boîte de Pandore, un acte.
La Tête noire, un acte.
Le Régiment de la calotte, un acte.

1722

L'ombre du cocher, prologue.
Le Remouleur d'amour, un acte.
Pierrot Romulus, ou *le Raviſſeur poli*, un acte.
Le jeune vieillard, trois actes.
La force de l'amour, un acte précédé d'un prologue.
La Foire des Fées, un acte.

1725

L'Enchanteur Mirliton, un acte.
Les Enragés, un acte.

1726

Le Temple de Mémoire, un acte.
Les Comédiens corſaires, prologue.
L'obſtacle favorable, un acte.
Les Amours déguiſés, un acte.

1734

La Première repréſentation, prologue.
Les mariages du Canada, un acte.

1736

Le Mari préféré, un acte.

AVEC D'ORNEVAL

1716

Arlequin Hulla ou *la Femme répudiée,* un acte.

1718

Le Monde renverſé, un acte.
Les amours de Nanterre, un acte.
L'île des Amazones, un acte.
Les Funérailles de la Foire, un acte.

1721

Le Rappel de la Foire à la vie, un acte.

1723

Les Trois commères, trois actes.

1726

Les Pèlerins de la Mecque, trois actes

1728

Achmet & Almanzine, trois actes.
Les Amours de Prothée, un acte.

1729

La princeſſe de la Chine, trois actes.
Les Spectacles malades, prologue.
Le Corſaire de Salé, un acte.

1730

Les couplets en procès, prologue.
La Reine de Baroſtan, un acte.
L'Opéra-Comique aſſiégé, un acte.

1731

Roger de Sicile, ſurnommé le roi ſans chagrin, trois actes.

1732

Les Déſeſpérés, prologue.
Sophie & Sigiſmond, un acte.
La Sauvageſſe, un acte.

AVEC FUZELIER

1716

Le Temple de l'ennui, prologue.
Le Tableau du mariage, un acte
L'École des amants, un acte.

AVEC D'ORNEVAL & FUZELIER

1728

La Pénélope moderne, deux actes.

1730

L'Industrie, prologue.
Zémir & Almanzor, un acte.
Les Routes du monde, un acte.
L'Indifférence, prologue.
L'Amour marin, un acte.
L'Espérance, un acte.

AVEC LAFONT

1718

La Querelle des Théâtres, prologue.





TABLE



Achevé d'imprimer

le 15 décembre mil huit cent soixante-dix-huit

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume 5 fr.
Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

LA FONTAINE, *Fables*, avec une notice et des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisés).
LA FONTAINE, *Contes*, avec des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisés).
REGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).
LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 volume (épuisé).
MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).
BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).
DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY. 1 vol. (épuisé).
7 Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, gravées par Boilvin pour illustrer *Daphnis et Chloé*. . . . . 10 fr.
Dante. La divine Comédie, traduction nouvelle par M. FRANCISQUE REYNARD. 2 vol. . . . . 10 fr.
VOLTAIRE. *Romans et Contes*, avec préface et notes, par M. F. DILLAYE. 3 volumes. Chaque volume . . . 5 fr.
B. DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec préface et notes, par ANATOLE FRANCE. 1 vol. . . . . . . 5 fr.
BOILEAU. Œuvres avec notice et notes par M. A. PAULY. 2 volumes. . . . . 10 fr.
7 Eaux-fortes gravées par Monziès, pour illustrer les *Œuvres de Boileau*. . . . . 10 fr.
HAMILTON. Mémoires de Grammont avec une notice et des notes par M. MOTHEAU. 1 volume. . . . . . . 5 fr.
HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE avec le texte latin. 2 volumes. . . . . 10 fr.
ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et notes par A. PAULY. 8 volumes. Chaque volume. . . . . 5 fr.
35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière*. Prix. . . . . 30 fr.
RACINE. Œuvres complètes, avec notice par A. FRANCE. 5 volumes. Chaque volume. . . . . 5 fr.
SHAKESPEARE. Œuvres complètes traduites par FRANÇOIS-VICTOR HUGO. 15 volumes. Chaque volume. . . 5 fr.
(Les dix premiers volumes sont en vente.)

En préparation :

P.-L. Courier. — Corneille. — Marivaux.
Robinson Crusoé. — Don Quichotte. — La Princesse de Clèves. Marianne. — Etc., etc., etc.

Il est fait un tirage sur papier Whatman, au prix de 20 francs le vol., et un tirage à 25 fr. le vol. sur papier de Chine.

PARIS. — CH. UNSINGER, imprimeur, rue du Bac, 83.

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉ
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elz
imprimés sur papier de Holland
Chaque volume 5 fr.
Chaque ouvrage est orné d'un portrait-fr
gravé à l'eau-forte.

LA FONTAINE, *Fables*, avec une notice et des not
2 volumes (épuisés).
LA FONTAINE, *Contes*, avec des notes par
lumes (épuisés).
REGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURB
LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1
CH. ROYER. 1 volume (épuisé).
MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).
BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1
— — (Le Mariage de Figaro).
DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVA
7 Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, g
Boilvin pour illustrer *Daphnis et Chloé*. .
Dante. La divine Comédie, traduction nouvelle pa
CISQUE REYNARD. 2 vol. . . . . . .
VOLTAIRE. *Romans et Contes*, avec préface et
M. F. DILLAYE. 3 volumes. Chaque volume
B. DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec
notes, par ANATOLE FRANCE. 1 vol. . .
BOILEAU. Œuvres avec notice et notes par M.
2 volumes. . . . .
7 Eaux-fortes gravées par Monziès, pour il
Œuvres de Boileau. . . . .
HAMILTON. Mémoires de Grammont avec une n
notes par M. MOTHEAU. 1 volume. . .
HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE av
latin. 2 volumes. . . . .
ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et
A. PAULY. 8 volumes. Chaque volume.
35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pc
les *Œuvres de Molière*. Prix. . . . .
RACINE. Œuvres complètes, avec notice par
5 volumes. Chaque volume. . . .
SHAKESPEARE. Œuvres complètes traduites par
VICTOR HUGO. 15 volumes. Chaque volu
(Les dix premiers volumes sont en v

En préparation :

P.-L. Courier. — Corneille. — Ma
Robinson Crusoé. — Don Quichotte. — La Pr
Marianne. — Etc., etc., etc.

Il est fait un tirage sur papier Wh
au prix de 20 francs le vol., et un tirage
sur papier de Chine.

PARIS. — CH. UNSINGER, imprimeur, ru

PETITE
BIBLIOTHÈQUE
LITTÉRAIRE

ŒUVRES
DE
LE SAGE

THÉATRE

Prix 5 fr.

A. LEMERRE
ÉDITEUR


BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 05676 948 0

